



HAL
open science

Histoire de la géographie au Québec

Denise Pumain

► **To cite this version:**

Denise Pumain. Histoire de la géographie au Québec. Sciences de l'Homme et Société. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 1974. Français. NNT: . tel-00276802

HAL Id: tel-00276802

<https://theses.hal.science/tel-00276802>

Submitted on 2 May 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Histoire de la géographie au Québec

par Denise PUMAIN

Thèse présentée pour le doctorat de 3e cycle
à l'Université de Paris I

Directeur d'étude : M. Philippe PINCHEMEL

Février 1974

AVANT PROPOS

Qu'une Française tente de faire l'histoire de la géographie au Québec après seulement un an de séjour dans ce pays l'expose sans doute à ne pas donner au sujet toute la richesse et l'exactitude que les géographes québécois seraient en droit d'attendre. Aussi je demande leur indulgence pour les erreurs d'interprétation, lacunes ou omissions involontaires, en espérant qu'ils voudront bien suggérer des rectifications.

Je remercie l'Office franco-québécois pour la Jeunesse qui, en m'accordant une bourse d'études pour l'année 1969-70, m'a permis d'entreprendre cette recherche au cours de mon séjour à Montréal.

J'ai été très sensible à la chaleur de l'hospitalité offerte par les enseignants et étudiants de l'Université de Montréal. Je remercie vivement tous les professeurs des Universités Laval, McGill et de Montréal qui se sont prêtés à l'interview en m'apportant le témoignage irremplaçable de leur expérience. Ma gratitude va tout particulièrement à M. Bélanger dont la sollicitude et les précieux conseils m'ont beaucoup aidée.

Je remercie enfin M. Pinchemel, directeur de cette thèse, qui m'a proposé le sujet et a consacré beaucoup de son temps à en guider et contrôler la réalisation.

INTRODUCTION

L'expression « histoire de la géographie » contient une certaine ambiguïté : il ne s'agit pas ici de reconstituer la géographie historique du Québec, non plus que de rappeler la progression de la connaissance des traits géographiques de cette province au cours du temps, mais bien de faire l'historique des étapes introduisant la science géographique dans le milieu québécois, puis d'étudier l'évolution et le mouvement des idées telles qu'elles s'expriment dans l'œuvre des géographes.

La question ainsi posée reste difficile à cerner, comme l'écrivait M. Hamelin en 1960¹ : « de plus en plus cette histoire [de la géographie québécoise] nous apparaît une question vague et complexe dont les limites atteignent même l'histoire –encore à écrire – des sciences et des lettres dans la vallée du Saint-Laurent. L'imprécision permanente du mot géographie cause l'une des difficultés. De toutes façons, les sources sont extrêmement dispersées et la bibliographie très abondante ».

« L'imprécision du mot géographie » s'applique en fait principalement à la période d'avant 1910, définie ailleurs par M. Hamelin comme celle d'une « géographie sans géographes »². On la trouve dans les récits de voyages et d'exploration, dans les principes guidant les premières tentatives d'aménagement et l'insertion des colons dans un nouveau milieu, dans les travaux des érudits locaux sur leur pays. Mais la géographie « professionnelle » ne s'est implantée au Québec que vers le début du XX^e siècle et ne s'est développée vraiment qu'après la deuxième guerre mondiale.

La géographie au Québec est donc une discipline jeune, installée depuis vingt cinq ans seulement au niveau universitaire. Un petit nombre de générations de géographes – trois environ – a été formé. En si peu de temps, des mouvements d'idée ont-ils pu prendre naissance et se développer suffisamment pour qu'une histoire de cette pensée soit intéressante ?

Et surtout, existe-t-il une « pensée géographique » spécifiquement québécoise, une école ou des écoles de géographie au Québec ? M. Hamelin³ semblait en douter en 1963 : « Malgré des adaptations à la situation nord-américaine, la géographie d'ici reste une projection assez fidèle de la géographie occidentale avec ses qualités et ses insuffisances. »

C'est en effet de l'extérieur que sont venus la plupart des pionniers du développement de la géographie au Québec. Ils ont profondément marqué la discipline dès l'origine et par la suite des courants constants ont continué de l'alimenter aux sources étrangères. Le problème n'est donc pas tant celui de l'originalité d'une géographie québécoise que celui de la rencontre, dans ce milieu nord-américain, des influences française et anglaise, puis états-unienne. De quelle façon se sont manifestées ces influences, se sont-elles transformées au contact de la réalité québécoise, une adaptation des méthodes et des concepts européens au milieu nord-américain a-t-elle été réalisée ? Les influences anglaise et française ont-elles interféré, se sont-elles opposées ou combinées face à la pression des idées américaines ? Et finalement, sous quelle forme apparaît la « synthèse » géographique québécoise, si elle existe, quelle est la

1 HAMELIN L.E. : C.G.Q., 1960, p.345.

2 HAMELIN L.E. : C.G.Q., 1962-63, n°13.

3 HAMELIN L.E. : C.G.Q., 1962-63, n°13, p. 137-138.

contribution du Québec à la géographie internationale, telle qu'elle a pu se signaler par exemple au congrès de Montréal de 1972 ?

Toutes ces questions montrent l'intérêt d'une histoire de cette géographie qui ne soit pas une simple chronologie mais un essai de compréhension. Une des principales difficultés de la recherche réside dans cette interprétation de la pensée des géographes et dans la nécessité de trouver des justifications précises à de simples impressions, dégagées à la lecture des textes ou lors de rencontres personnelles. En particulier l'étude des « influences », des filiations se révèle extrêmement délicate. Il n'est pas toujours facile de caractériser et d'identifier nettement les écoles et les tendances, lorsque les auteurs ne se replacent pas eux-mêmes dans ce contexte.

Les géographes du Québec ont d'ailleurs peu étudié leur propre histoire. M. Hamelin écrivait en 1963⁴ : « L'histoire totale des disciplines est encore presque entièrement à écrire dans la province du Québec. C'est notamment le cas de la géographie. » Quelques articles et monographies se sont ajoutés depuis à une bibliographie qui reste cependant courte et partielle. Elle comporte essentiellement deux articles de M. Hamelin qui caractérisent et retracent les principales étapes de la pénétration de la géographie dans le Québec⁵. D'autres auteurs, comme P. Dagenais⁶ ou F. Grenier⁷ ont livré quelques réflexions sur les particularités de la géographie québécoise.

Des articles sur les tendances de la géographie au Canada, ceux de J.L. Robinson⁸ et J.W. Watson⁹ par exemple, permettent de replacer l'évolution québécoise dans un contexte plus large. Des ouvrages d'autres disciplines ont aussi signalé l'apport des géographes dans la recherche en sciences sociales au Québec : ainsi les mises au point des sociologues montréalais F. Dumont et Y. Martin¹⁰ en 1963 sont de précieuses références. Récemment, à l'occasion du centenaire de la Société de Géographie de Québec a été publié le seul ouvrage important d'histoire de la géographie, par son volume et la longueur de la période qu'il couvre : il s'agit de « La Société de géographie de Québec », de C. Morissonneau¹¹, qui s'intéresse d'ailleurs plus aux débuts de la société qu'à son rôle et sa situation dans les vingt dernières années. Enfin, un ensemble de biobibliographies de géographes québécois a été publié récemment par L.E. Hamelin et J. Harvey¹².

Malgré leur rareté, toutes ces réflexions sont de solides points d'appui qui ont fourni les premières hypothèses de travail. Mais l'une des grandes difficultés de l'histoire de la pensée demeure l'élaboration de méthodes d'étude appropriées.

C'est essentiellement la nature variée et fragmentaire des sources disponibles qui rend compte de l'éclectisme des méthodes utilisées pour cette recherche. En raison de la jeunesse de la géographie québécoise, les grands ouvrages pouvant présenter un intérêt méthodologique (thèses, manuels d'enseignement supérieur, grandes synthèses ou mises au point) sont assez rares. Il faut donc utiliser les articles de revues, les communications aux congrès, les mémoires de maîtrise, dans lesquels des tendances significatives ne s'affirment pas toujours nettement.

Aussi s'est-on parfois contenté d'une approche « extérieure », en recensant par exemple les

4 HAMELIN, 1963 (Voir bibliographie en fin de volume)

5 HAMELIN, 1962

6 DAGENAIS, 1953

7 GRENIER, 1961

8 ROBINSON, 1966 et 1967

9 WATSON, 1968

10 DUMONT F. et MARTIN Y., 1963.

11 Québec, P.U.L., 1971.

12 HAMELIN et HARVEY, 1971.

arrivées de géographes étrangers – professeurs séjournant quelques années ou conférenciers. On a aussi relevé le contenu des questions mises au programme des universités, qui donnent une assez bonne image des principes retenus pour la formation des géographes.

D'autres analyses statistiques, plus partielles, ont porté sur la bibliographie des thèses (provenance des titres cités, fréquence des ouvrages méthodologiques le plus souvent recensés) et sur les comptes-rendus d'ouvrages publiés par certaines revues.

On a essayé de compenser la sécheresse et l'aspect schématique de ces études chiffrées par des interviews de géographes, en trop petit nombre malheureusement puisqu'on n'a pu rencontrer qu'une douzaine d'entre eux. Mais tous ceux qui ont bien voulu nous recevoir ont apporté avec beaucoup de gentillesse, outre une grande quantité de renseignements, le côté humain de leur expérience, et, à la lumière de leur propre interprétation des faits, une compréhension globale qui, sans eux, eût manqué à notre enquête. On a utilisé pour quelques géographes un plan de biobibliographie préparé pour la commission de l'histoire de la pensée géographique de l'U.G.I.

Enfin un dépouillement plus systématique des revues a permis de caractériser les principales préoccupations des géographes québécois, selon leurs préférences pour telle ou telle branche de la géographie, ou telle région d'étude, et selon l'orientation de leurs travaux. Malgré leurs liens dans l'ensemble assez indirects avec la question posée, les différentes approches utilisées ont permis de parvenir à quelques résultats concernant la triple influence anglaise, française et américaine.

Il était tentant d'organiser l'exposé autour de cette question centrale du jeu des influences étrangères et de l'originalité de la géographie québécoise. Mais la disparité des sources consultées, des méthodes utilisées et le caractère partiel des exemples recueillis n'auraient pas permis de donner une image claire de la situation et de l'évolution de la discipline. Aussi a-t-on suivi plus simplement une présentation chronologique : les étapes de l'installation de la géographie au Québec sont rappelées (livre I : Les moments de l'histoire). Une fois mis en place le « cadre événementiel », il devenait possible de dégager le contenu et l'originalité de l'évolution québécoise (« les caractères généraux de l'évolution de la géographie » : livre II). Enfin une triple analyse du rôle et de la conception de la géographie dans les domaines de l'enseignement, de la recherche et dans la société en général (« L'œuvre des géographes » : livre III) s'efforce de donner une image plus concrète des progrès accomplis par la géographie au Québec.

LIVRE I

Les moments de l'histoire

Le cadre événementiel de cette histoire de la géographie québécoise peut se concevoir en fonction de plusieurs découpages : une classification « fonctionnelle » distinguerait entre l'enseignement, la recherche et les activités professionnelles. Mais ces catégories se recoupent bien souvent au niveau des personnes et des publications. Une méthode plus biographique permettrait de suivre la vie des sociétés et des principaux personnages, leurs publications, les grandes réunions : sous peine d'être entraîné trop loin dans cette voie, on ne peut que choisir quelques points de repère, citer des dates marquantes auxquelles on se référera par la suite.

Comme le contenu, les dimensions du cadre ne sont pas faciles à définir : il semble nécessaire de se reporter constamment, pour l'histoire d'une science, au milieu culturel, socio-économique, et – pour la géographie – au milieu physique dans lequel elle se situe. Cette vaste synthèse n'étant pas disponible, il faut se résigner à recourir à des faits fragmentaires et isolés pour expliquer l'évolution de la géographie.

Aussi ne seront envisagées que les principales étapes de la pénétration de cette science dans le milieu québécois : à l'origine par le canal des récits de voyage et d'exploration, recueillis et encouragés par des sociétés savantes, puis par l'enseignement primaire, enfin par l'introduction au niveau universitaire des idées et des méthodes de la géographie européenne (par l'intermédiaire de Canadiens ayant étudié à l'étranger ou d'immigrants provisoires ou permanents).

Note : Ce chapitre doit beaucoup aux articles de M. HAMELIN ainsi qu'à l'ouvrage de C. MORISSONNEAU sur la Société de Géographie de Québec (voir bibliographie).

Chapitre 1 – Les précurseurs

1- La « protohistoire »

Il est difficile d'assigner une date aux débuts de la géographie au Canada français : ce que M. Hamelin¹³ appelle la « protohistoire » et qui aurait duré depuis la conquête jusque vers 1820-1830. Pendant cette période, les publications d'ordre géographique relèvent du récit de voyage ou d'exploration, ou plus tard de la description systématique, mais jamais d'une science géographique supposant un minimum de classification, voire de généralisation et d'interprétation des phénomènes. Les documents permettent seulement d'esquisser une géographie historique de la région laurentienne : ainsi M. Brouillette¹⁴ a utilisé les récits de voyage de Jacques Cartier¹⁵ (1534 et 1535-36) et surtout ceux de Samuel de Champlain¹⁶ (entre 1604 et 1626) avec les croquis et les cartes que ce dernier a réalisés, pour retracer l'image des paysages naturels du Canada français au moment de la conquête.

Cette forme de géographie qu'est le récit d'exploration a connu longtemps une grande faveur au Québec. Ainsi l'une des premières thèses de licence¹⁷ à paraître à l'Université de Montréal se présente encore comme un journal de voyage, décrivant au fil de l'itinéraire parcouru le paysage, en termes de biogéographie et de géomorphologie. Faut-il imputer comme le fait M. Hamelin ce goût du récit d'exploration à la grande mobilité du Québécois de l'époque, « coureur de bois », migrant en foule vers les États-Unis, colonisateur des Grandes Plaines de l'Ouest ? En tout cas cette orientation s'est prolongée dans bien des revues de géographie jusque vers le milieu du vingtième siècle.

Egalement intéressants dans une perspective historique sont les travaux du maréchal de Vauban dont on a souligné les qualités géographiques¹⁸. Sa tentative d'organiser les nouveaux territoires en adaptant la mise en valeur aux ressources du milieu nord-américain constitue bien une « géographie appliquée » avant la lettre. Mais la première description systématique de la province, accompagnée d'une cartographie précise, est due à l'arpenteur J. Bouchette¹⁹ en 1815. (R. Blanchard utilisera largement ce travail pour son livre sur le Québec.) Les arpenteurs du Canada étaient des personnages importants qui bornaient sur le sol et reportaient sur les cartes les limites des seigneuries, des lots individuels, des townships... P.

13 HAMELIN, L.E. : Petite histoire de la géographie dans le Québec et à l'Université Laval. C.G.Q., oct. 62-oct. 63, n°13.

14 BROUILLETTE B. : Paysages d'autrefois. R.G.M., 1966.

15 BIGGARD H.P. (éd.) : The voyages of Jacques Cartier. Ottawa, 1924, Publications of the Public archives of Canada, n°11, 330 p.

16 LAVERDIERE (éd.) : Oeuvres de Champlain.

TRUDEL M. : Le géographe Champlain, fondateur de Québec. R.C.G., 1958, vol. XII, n°1, 2, pp 3-6.

17 GADBOIS P. : Etude physiographique de la vallée des rivières Kagaluk et Payne. Montréal, B.A., 1949.

18 PHILIPONNEAU M. : « Le Général Vauban, un ancêtre de la géographie appliquée au Canada », in « Mélanges géographiques offerts à R. Blanchard », C.G.Q. 1959.

19 BOUCHETTE J. : Description topographique du Bas Canada (rapports présentés à Londres). 1815.

Deffontaines²⁰ fait valoir que « l'omnipotence de l'arpentage » a marqué définitivement le paysage canadien : « On élaborait un paysage agraire rationnel, idéal, hors des contingences géographiques... Au Canada, à part les rivières, rien ne pouvait arrêter le géométrisme ; une fois installé, il devint tyrannique... »

Même au niveau universitaire, et pendant longtemps, « il régna une sorte d'hypnotisme de l'arpentage ; il y eut des Facultés d'Arpentage plus somptueuses, mieux achalandées et plus anciennes que des Facultés des Lettres et des Sciences ; les arpenteurs sont de grands personnages et c'est un métier qui conduit loin son homme ; le directeur de l'arpentage, l'arpenteur général, est une personnalité de marque, lié aux fluctuations de la politique, un véritable ministre des terres. »

En plus des cartes, les arpenteurs faisaient aussi des rapports sur les caractéristiques géologiques, pédologiques, forestières, agronomiques des territoires qu'ils parcouraient. On a reconnu à certains, comme Bouchette, des qualités éminentes de géographe. Pour le Canada anglais, T. Lloyd²¹ souligne particulièrement l'œuvre de David Thompson, « surveyor », qui réalisa la première carte de l'ouest du Canada et délimita la frontière internationale entre le Canada et les États-Unis à l'ouest des Grands Lacs, vers les années 1800. Il a laissé une description de ses explorations²² qui peut être considérée comme un des premiers ouvrages géographiques sur cette partie du territoire.

L'énorme travail de chaînage des arpenteurs a aussi marqué les cartes du Canada : « elles sont revêtues du treillis géométrique des lots qui souvent camoufle la topographie et laisse l'impression de pays colonisé et peuplé, alors que souvent ce sont encore des zones vierges où sont passés seulement les arpenteurs, véritables explorateurs ». ²³

Tous ces ouvrages, récits de voyage, nomenclatures ou descriptions topographiques, pour intéressants qu'ils soient dans une perspective de reconstitution des conditions historiques de la colonisation, ne seront guère utilisés ici. Peut-être une étude précise des nombreuses relations de voyage rendrait-elle compte de l'adaptation progressive des immigrants à un nouveau milieu et d'une modification de leurs principes de mise en valeur. (P. Deffontaines a étudié par exemple les lentes transformations de l'habitat²⁴.)

« Le Canadien français a dû élaborer son type de peuplement, comme il a imaginé aussi son type d'habitation, sans savoir presque rien du pays, de son relief, de son réseau hydrographique, de ses routes naturelles, de ses variétés de sol. Bref il fallait installer de toutes pièces, sans indication préalable, un peuplement et un mode d'appropriation, travail qui, dans les vieux pays d'Europe, a exigé des siècles et a comporté des retouches multiples et constantes. » ²⁵

Une nouvelle conception de l'espace, un nouveau « sens géographique » sont sans doute apparus dans la population. Un anthropologue, G. Dubreuil²⁶ a par exemple souligné les contradictions entre les principes de « l'aménagement du territoire » impliqués dans la pensée colonisatrice de l'époque (au XVIII^e siècle surtout) et la réalité canadienne-française : « le double modèle français, celui d'un paysannat florissant et celui d'un commerce prospère et

20 DEFFONTAINES P. : Le rang, type de peuplement rural du Canada français. Université Laval, Cahiers de Géographie, 1953, n°5.

21 - LLOYD T. : The geographer as citizen. C.G., 1959, n°13, pp 1. 13.

22 - DAVID THOMPSON'S narrative of his explorations in western america, 1784-1812. Ed. by J.B. Tyrrell, The Champlain Society, Toronto, 1916.

23 - DEFFONTAINES P., art. cité.

24 DEFFONTAINES P. : L'homme et l'hiver au Canada. Paris, Gallimard, 1957, 297 p.

25 DEFFONTAINES P. : art. cité.

26 DUBREUIL G. : « Culture et aménagement du territoire » in Le Québec face à l'aménagement du territoire, ARDA FQHUADT, 1967, 245 p.

profitable à la métropole, ne put jamais être appliqué de façon satisfaisante à la Nouvelle-France. On préconisait l'agriculture, mais les agriculteurs préféraient la traite ou la vie urbaine. On préconisait un système seigneurial bien hiérarchisé mais les seigneurs étaient souvent réduits à la mendicité et les terres étaient trop mal exploitées pour permettre une autosubsistance en même temps qu'un écoulement satisfaisant du blé vers les marchés. On préconisait des villages groupés, mais l'habitat dispersé triompha presque partout. On prêchait la conversion des sauvages, mais non seulement on faisait de ces derniers des vendeurs de peaux toujours perdants, mais on avait réussi l'exploit extraordinaire de transformer en ennemis irréductibles les tribus les plus puissantes, celles des Iroquois ». Faut-il croire cette analyse pessimiste et ironique des premières grandes confrontations entre les Français et le milieu canadien ? En tout cas il semble que l'étude des comportements collectifs ne soit pas à négliger, en dehors des recherches de géographie historique qu'elle suppose, pour une interprétation de courants de pensée qui ont pu se perpétuer après ces premiers temps de la mise en valeur, et influencer la réflexion des géographes.

2- La géographie dans l'enseignement primaire et secondaire

L'évolution ultérieure permet d'aborder la question de manière plus directe : dans une deuxième étape, entre 1820-30 et 1880 la géographie apparaît dans les programmes de l'enseignement primaire et secondaire : le sujet est recommandé pour les écoles en 1835 et introduit à l'école normale en 1836. M. Hamelin souligne que cette introduction est contemporaine de celle qui a eu lieu en France, en Angleterre, en Belgique et aux Etats-Unis. Mais au Québec la discipline n'était alors pas bien séparée des autres matières enseignées. Les premiers manuels ont paru vers 1804²⁷. Ils n'étaient presque jamais écrits par des spécialistes, étant donné la rareté des géographes de carrière. L'un des plus célèbres fut le « Nouvel abrégé de géographie moderne, géographie ancienne et sacrée » de l'abbé Jean Holmes (Québec, 1831).

John Holmes, originaire des Etats-Unis et protestant, était devenu prêtre catholique au Québec et avait francisé son nom. « Il s'était inspiré du livre français de F. Ansart qui, approuvé par le Conseil royal de l'Instruction publique, jouissait en France d'une « honorable préférence ».²⁸ Ce manuel, souvent réédité, écrit sous la forme d'un catéchisme avec questions et réponses, et complété en 1870 par l'abbé L.O. Gauthier, a été le plus utilisé au Québec au XIX^e siècle, avec celui de la Société d'Education et celui des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Les modèles étaient évidemment autres chez les Canadiens anglais, implantés surtout dans les villes et dans la région des Cantons de l'Est (Eastern Townships), au Sud-Est de Montréal. Cette zone avait été peuplée entre 1763 et 1800 par quelques Loyalistes et immigrants de Nouvelle-Angleterre, puis au moment des guerres napoléoniennes par des Britanniques : en 1837, la population était anglophone à 90%. Ensuite, la région fut progressivement colonisée par des Canadiens français venus des basses terres du Saint-Laurent, qui devinrent bientôt majoritaires : ils représentaient 58% de la population en 1887 et 82% en 1931²⁹.

Mais les deux communautés ne se mélangeaient guère, et les écoles étaient séparées. Aussi, au niveau du primaire, dans cette région et dans les villes où se concentraient les Anglais (Montréal surtout), la géographie était enseignée aux élèves anglophones à l'aide de manuels d'origine anglaise et américaine. Les plus répandus étaient celui de l'Anglais Pinnock « Catechism of Geography »³⁰ et celui de Hodgins³¹, s'inspirant de l'Anglais Lovell et d'abord édité à Toronto. On utilisait aussi quelques traductions de manuels canadiens français (ceux des frères).

Il faut remarquer que la connaissance du monde que proposaient ces manuels était fortement encadrée par des préoccupations religieuses et des considérations morales³². En 1912, encore, E. Miller, considéré par certains comme le premier géographe québécois, a écrit un manuel « fait sur le modèle des meilleurs manuels de France », où se mêlaient très largement géographie et religion. Cependant, selon M. Hamelin, qui a recensé environ 130 manuels (en tout 300 éditions ou réimpressions) de géographie au Québec : « les manuels québécois ont été nombreux et apparemment de qualité moyenne. Ce n'est pas en eux que réside la cause

27 - Il faut ajouter les notes de cours des instituteurs (souvent des prêtres) dont on a retrouvé un certain nombre, mais qu'on n'a pas encore étudiées, et qui bien souvent faisaient office de manuel (archives des séminaires).

28 HAMELIN L.E. : Bibliographie annotée concernant la pénétration de la géographie dans le Québec ; I : Manuels, C.G.Q., 1960, n°8, pp 345-358.

29 d'après DRESSER J. : The eastern townships of Québec ; a study in human geography. Ottawa Royal Society of Canada, 1935.

30 PIMOCK : Catechism of Geography. London, 1823, 9e éd.

31 HODGINS, J.G. : Easy lessons in général geography. Montréal, 1863, 80 p.

32 L'Instruction Publique, placée sous la responsabilité de l'Eglise, ne dépendra du Gouvernement provincial au Québec qu'après 1965.

majeure du retard de l'épanouissement de la géographie laurentienne »³³.

Toutefois, chez les anglophones comme chez les francophones du Canada, l'utilisation des manuels étrangers reste la règle au XIX^e siècle, puisque M. Hamelin dénombre près d'une centaine de manuels français, anglais ou états-uniens publiés dans la province de Québec de 1800 à 1880. Dès cette époque se pose donc le problème de l'adaptation à la réalité canadienne d'une géographie importée, tandis que se manifeste déjà une triple influence au niveau de l'enseignement primaire sur la géographie québécoise.

3- La Société de Géographie de Québec

L'étape suivante, entre 1875-80 et 1910, est dominée par la création en 1877 de la Société de Géographie de Québec³⁴, la 3ème en Amérique, 56 ans après la constitution de la première société de ce type à Paris. Fondée dans un climat de récession et d'inquiétude économique à Québec, elle reflète des préoccupations « spatiales », expansionnistes : la Confédération a été créée en 1867, la colonisation des territoires de l'Ouest et l'exploration du Nord se poursuivent. Peu soucieux au début, malgré leurs déclarations de principes, d'ouvrir à un vaste public les connaissances géographiques, les fondateurs ont des objectifs avant tout « pratiques » : « Etudier et faire connaître notre pays sous le rapport de ses forces productives. Mettre surtout en relief ses ressources agricoles, forestières, maritimes, industrielles et commerciales, en vue d'augmenter sa richesse et le bien-être de sa population. »³⁵

Parmi les deux cent cinquante membres inscrits en 1878, on retrouve pratiquement toute l'élite de la capitale provinciale. La société regroupe aussi bien des hommes d'affaires, des armateurs, des ecclésiastiques, des hommes politiques que des écrivains : parmi les fondateurs, F. Fortin est médecin, G. Baillairgé architecte et N. Levasseur journaliste. C. Morissonneau³⁶, ne trouve qu'un personnage à citer, parmi « tout ce qui a un nom dans la gent littéraire et intellectuelle » et qui ne soit pas membre de la société.

D'emblée la Société de Québec a un statut fédéral, elle est bilingue. Nombreux à l'origine (125 sur 316 membres en 1880), les Canadiens anglais, éloignés progressivement de Québec par la crise industrielle, ne seront plus qu'une petite minorité vers 1900. Alors que jusqu'en 1898, les présidents francophones (P. Fortin, JJB. Chouinard, C. Baillairgé) et anglophones (H.H. Miles, W. Rhodes, J. Bignell) alternent régulièrement, on ne compte plus ensuite, entre 1898 et 1970, que deux Anglais sur 15 présidents.

C. Morissonneau note que la Société, d'« institution culturelle », est rapidement devenue « groupe de pression ». Elle présente des requêtes et des pétitions aux gouvernements, recommandant la poursuite des explorations, l'installation de chemins de fer, elle soutient l'expédition du capitaine Bernier dans l'Arctique. Certains de ses membres continuèrent cette politique en participant au gouvernement : W. Rhodes devient ministre de l'Agriculture et de la Colonisation en 1884, F.G. Marchand, premier ministre en 1897, soutient un plan de développement et d'industrialisation de la province de Québec.

La société édite un « Bulletin » (« Transactions ») en français et en anglais, qui paraît irrégulièrement entre 1880 et 1892 et en 1897. Les articles, dont beaucoup sont écrits par l'architecte Baillairgé, résument les entreprises et les souhaits de la Société, relatent quelques récits de voyages et d'explorations. Ils font apparaître un grand intérêt pour la mise en valeur du territoire québécois au-delà de la région laurentienne. Le Bulletin suit les progrès de la colonisation agricole : exploration, rapports d'arpentage, construction des chemins de fer, statistiques sur les surfaces défrichées et la population des paroisses ouvertes. A. Buies, écrivain, membre de la Société, se fait le défenseur des idées du curé Labelle, un des plus actifs artisans de cette conquête de terres nouvelles à l'agriculture. (Ce « mouvement patriotique » des Canadiens français devait pallier l'hémorragie migratoire vers les Etats-Unis ou l'Ouest canadien ou les villes, et se prolongera jusque vers 1930).

La Société de Géographie de Québec organise également des conférences : 29 entre 1878 et 1893 (13 en français, 16 en anglais). La plupart des auteurs sont des membres de la Société. Deux des conférences seulement portent sur l'histoire de la géographie en Europe, toutes les

34 Voir l'histoire détaillée et complète de la Société dans MORISSONNEAU C. : La Société de Géographie de Québec, Québec P.U.L., 1971, 264 p.

35 Constitution de la Société, article II, paragraphe 2. Cité par MORISSONNEAU.

36 MORISSONNEAU C. : ouvrage cité.

autres sont centrées sur le Canada : des deux tendances que C. Morissonneau décèle dans le Québec de l'époque, le « repli-nationaliste » semble donc l'emporter sur le « désir d'ouverture au monde ». Parmi ces conférences, beaucoup traitent des régions en voie d'exploration (Saguenay et Lac Mistassini), s'intéressent à la géographie physique et au tracé des chemins de fer.

Le bilan des activités de la Société que dresse N. Levasseur en 1908 pour le dix neuvième siècle est assez positif et révélateur de préoccupations géographiques très « pratiques » : « La Société s'est occupée de hâter les travaux du pont de Québec, de la continuation du chemin de fer à partir du Lac Saint-Jean vers la baie de James, de la navigation d'hiver du Saint-Laurent, de l'établissement d'un service de steamers à grande vitesse entre le Canada et l'Europe, enfin des explorations au nord et au nord-ouest québécois (en particulier le Lac Mistassini). Elle a aidé au choix de la ligne-frontière entre l'Ontario et le Québec, et elle aide actuellement le capitaine Bernier qui, avec l'Arctic, prend possession, au nom du Canada, de contrées immenses. »³⁷

Mais le succès initial de la Société de Géographie de Québec est éphémère : au bout de vingt ans, ses activités se ralentissent : le Bulletin cesse de paraître entre 1898 et 1907. L'enthousiasme du départ est retombé, le public ne s'est pas renouvelé. La Société, qui n'a pas été soutenue par l'Université, a des difficultés financières et se trouve intellectuellement isolée. Bien plus, dans un article daté du 2 février 1917³⁸, E. Miller déplore « l'anémie scientifique » et le retard du Canada dans le domaine de la géographie. Cette opinion n'est contradictoire qu'en apparence avec le foisonnement de curiosité géographique que révélait la Société de Québec.

En effet, les ouvrages géographiques de la fin du siècle, d'écriture soignée, œuvre d'historiens, d'écrivains, de journalistes, n'ont que rarement une dimension « scientifique » : ils illustrent une géographie de découverte, toujours au service de l'action, qui est plus une mesure des potentialités du pays, un catalogue de sa disposition topographique et hydrographique, de ses ressources, qu'une tentative d'interprétation et de liaison des faits observés. Les ouvrages décrivant des espaces déjà aménagés sont l'exception, et on ne trouve pas à l'époque au Canada l'équivalent du « Tableau de la géographie de la France » ou des premières grandes thèses régionales françaises.

Ce décalage peut s'expliquer d'une manière générale par la faiblesse des Universités canadiennes, où la géographie n'est d'ailleurs pas représentée. On ne trouve pas trace de publications géographiques qui seraient le fait d'universitaires canadiens avant 1910 : E. Reclus dans le 15^e volume de sa Géographie Universelle sur l'Amérique boréale cite l'ouvrage d'A. Buies sur Le Saguenay, des géologues d'Ottawa comme Bell, des ouvrages d'historiens, et les notes manuscrites ou renseignements oraux de C. Baillaigé, A. Garneau, B. Sulte... La bibliographie d'H. Baulig ajoute pour cette époque des articles dans les revues américaines (Geographical Review, Bulletin of the American Geographical Society), un ouvrage anglais sur le Canada³⁹.

E. Miller pense qu'il faut attribuer cette carence universitaire, dans le cas du Canada français, à l'état de sous-développement économique du pays : après avoir dénoncé les méfaits d'une industrie « extractive et dévastatrice » et de la « sujétion coloniale », il montre à quel point les énergies canadiennes françaises ont été absorbées dans la lutte politique (cf. l'élimination de l'intelligentsia francophone au cours de la révolte de 1837-38).

37 - cité par MORISSONNEAU

38 - MILLER E. : « Les études géographiques au Canada ». Revue trimestrielle canadienne, déc. 1931, pp. 424-433.

39 - Voir bibliographie des publications géographiques antérieures à 1910.

En conséquence, il s'est produit parfois un repliement, un désintérêt pour l'actualité chez beaucoup de Canadiens français. A. Buies, déplorant l'absence de préoccupations géographiques de ses contemporains, résumait assez bien cette attitude passiviste et passive : « En général nous ne connaissons pas assez cette terre qui est la nôtre, parce que notre éducation trop tournée vers les choses abstraites, vers un passé qui va de plus en plus s'évanouissant, ne nous apprend presque rien de ce qui est autour de nous... Aussi sommes-nous bien peu portés... à étudier notre pays, et, par suite, à le faire connaître »⁴⁰.

En dénonçant l'abstraction de l'enseignement québécois, A. Buies se réfère implicitement à la différence d'attitude entre canadiens anglais et français : on attribue aux premiers le réalisme, l'esprit d'entreprise de ceux qui disposent des capitaux et de la puissance économique. Ces traits s'expriment bien dans la conception utilitariste des premières études géographiques – ce sont des Canadiens anglais qui ont dominé au début la Société de Géographie de Québec. Au contraire, les Canadiens français se replieraient sur les activités culturelles « abstraites », les études historiques, et se réfugierait dans le sentiment d'une identité spirituelle entretenue par l'enseignement religieux. S'il est certain que leur participation à la vie économique non agricole a été faible, il reste que les intellectuels n'ont pas abandonné cependant toutes les activités pratiques et utiles, comme en témoigne l'importance de leur recrutement dans les professions libérales – médecins, avocats.

Le pessimisme des uns contraste avec l'optimisme des autres, qui expriment parfois l'illusion inverse : ainsi B. Sulte, qui croit à la vocation de géographe des Canadiens parce qu'ils ont la curiosité de la découverte : « Nous sommes donc une race éminemment douée pour les études géographiques »⁴¹. Cet auteur semble confondre un peu rapidement études géographiques et goût des voyages. D'ailleurs, un peu plus loin il déplore également les lacunes de l'enseignement : « l'étude de la géographie au pays occupe une place bien trop modeste dans l'enseignement. Cependant pour les luttes de l'avenir, il faudra bien avant peu se mettre à l'étude de cette science... »⁴²

Ce n'est pas en tout cas l'absence de sources documentaires qui pourrait rendre compte du lent démarrage de la géographie québécoise. Les cartes topographiques des arpenteurs étaient nombreuses et bien faites sous l'action fédérale surtout, des cartes géologiques étaient publiées, par des anglo-saxons : ainsi en 1866 celles de W.E. Logan, les cartes de White au 1/250.000^e et au 1/500.000^e. L'Atlas du Canada paraît en 1906, incluant les résultats du recensement de 1901. Son auteur, un Anglais, signe « James White, geographer ». L'Atlas est réédité et mis à jour dès 1911, par le Ministère de l'Intérieur à Ottawa.

Les organismes officiels publient des textes « géographiques » abondants : ainsi la Commission biologique du Ministère de la Marine, et surtout la Commission géologique (du Ministère de l'Intérieur puis des Mines), qui publie une énorme masse de rapports dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Les plus importants semblent être le « Geological Survey of Canada », par R. Bell et A.P. Low, publié entre 1866 et 1898. Le Comité permanent canadien des noms géographiques (Canadian permanent committee on geographical names) du Département de l'énergie, des mines et des ressources édite une revue : *Gazetter of Canada* et se préoccupe d'uniformiser et de fixer la toponymie. Depuis 1909 la Commission fédérale de la Conservation des ressources naturelles publie près de 5000 pages par an (les Canadiens français y prennent peu de part il est vrai).

Des statistiques sur la population et la vie économique du Canada sont publiées par le Ministère du Commerce et le Bureau fédéral de la statistique : l'Annuaire du Canada (*The*

40 - Cité par E. MONTPETIT dans « Notre Milieu », Montréal, Fides, 1946, p. 37.

41 SULTE B. - Conférence : De Terrebonne aux Montagnes Rocheuses. B.S.G.Q., 1880, vol. 1, n°1, p. 27. Cité par Morissonneau.

42 id.

Canadian Yearbook) rassemble les résultats des recensements décennaux à partir de 1871.

Depuis 1897 il existe à Ottawa un bureau fédéral de la géographie. En 1909 se crée à Québec un bureau provincial. Les sources documentaires semblaient donc suffisantes en nombre et en qualité pour susciter des études géographiques. Or, malgré l'élan donné par les personnalités de la Société de Géographie par exemple, la recherche scientifique ne se développe pas comme en Europe à la même époque. La géographie était conçue essentiellement comme une description des territoires, souvent proche de la simple nomenclature. Les travaux de cartographie, de relevés topographiques et géologiques, de statistiques étaient exécutés par des spécialistes, avec une division de travail d'emblée très poussée entre les différentes commissions gouvernementales. Ce type de travaux se trouvait donc exclu de fait de la géographie. Des études plus synthétiques n'auraient pu venir que des universitaires, dont l'absence en ce domaine n'est pas facile à expliquer tant du côté anglais que français⁴³.

43 - Seul un article de R.G. Putnam « Geography in canadian secondary school », C.G., 1967, n°4, pp 230-234, fait référence à un enseignement de géographie de niveau universitaire à Toronto et Mc Gill avant 1910. L.E. Hamelin, dans « Petite histoire de la géographie... » le mentionne pour Laval, Toronto et la Colombie britannique vers 1905, ainsi que J.T. Parry pour un cours de géographie économique à Toronto en 1906, dans son article « Geomorphology in Canada », C.G., 1967.

4- Les pionniers de la géographie

A partir de 1910 des traits nouveaux apparaissent dans l'évolution de la géographie au Québec. La Société de Géographie de Québec reprend vie pour un temps, grâce à une équipe dynamique dominée par E. Rouillard. Le temps de l'encouragement aux explorations est passé, mais la colonisation reste la première préoccupation. Les tenants de la mainmise des Canadiens français sur les terres fertiles de l'Ouest canadien s'opposent aux ultranationalistes qui entendent développer le Québec, en direction du nord surtout. Il s'agit dans tous les cas de développer l'agriculture.

La composition socioprofessionnelle de la société, en 1912 (d'après un graphique de C. Morissonneau, p. 45) n'est pas tellement différente de celle du XIXe siècle, et confirme les tendances déjà observées d'utilitarisme et d'érudition : les hommes d'affaires, patrons et commerçants y dominent, avec les membres des professions libérales et les fonctionnaires (environ une quinzaine dans chaque groupe), et une douzaine d'hommes politiques. Sept ou huit enseignants seulement, et autant de spécialistes (ingénieurs, arpenteurs, géomètres, architectes) représentent des « professionnels » susceptibles de pratiquer une certaine géographie.

La Société s'exprime alors moins par des pétitions et des recommandations que par les articles de son Bulletin. La publication de celui-ci avait en effet repris, dès 1908, sur l'initiative d'un historien, par un numéro luxueux consacré à Samuel de Champlain. En 1912, à Québec, est créée la Commission des noms géographiques qui, avec Eugène Rouillard, entreprend une œuvre importante de normalisation de la toponymie du Canada français. En 1925, la Société, instigatrice de l'expédition du Capitaine Bernier dans l'Arctique, en fête la réussite. Des personnalités nouvelles animent la société : le Frère Marie-Victorin, Emile Miller, l'abbé Adolphe Garneau, Henri Laureys. Le mérite de ce renouveau revient principalement à E. Rouillard, qui, avec quelques autres, relança la vie de la société et élargit son audience.

Eugène Rouillard (tableau biobibliographique ci-dessous) était le fils d'un marchand de Québec.

Tableau Biobibliographique : Eugène ROUILLARD

Dates	Vie et carrière	Activités, responsabilités	Voyages, missions	Publications	Points de repères
4 juin 1851	né à Québec				
1876	notaire	rédacteur au Nouvelliste			1877 : Fondation de la Société de Géographie de Québec
1882	examineur au service				
1886	fédéral	rédacteur en chef à			
1889		l'Événement			
1891		secrétaire de rédaction du			
1892		journal Le Matin			
1893					
1894	inspecteur des agences des Terres et Bois de la Couronne		Tournées dans la province du Québec		1897 : Création de la Commission de géographie du Canada
1899				La Colonisation dans les comtés de Temisconata, Rimouski....	
1905				Noms sauvages, étymologie	
1907		un des fondateurs de la Société du parler français	Représentant du Québec à la Commission de Géographie du Canada		
1907		Secrétaire et trésorier de la Société de Géographie de Québec. Directeur de la publication du Bulletin.			
1912	président puis secrétaire de la Commission de géographie de Québec				
1914				Dictionnaire des rivières et lacs de la Province de Québec	
1920					
1925					
16 oct. 1926	mort de E. Rouillard				

Il a reçu une formation juridique, mais semble surtout s'intéresser au journalisme : volontiers polémiste, il défend les idées conservatrices. Il ne découvre qu'assez tard la géographie, sa nomination comme inspecteur des Agences des Terres et Biens de la Couronne l'ayant mis au contact des problèmes territoriaux. Son action à la tête de la Société de Géographie qu'il réanime à partir de 1907, son dévouement au Bulletin où il rédige de nombreux articles, sont à mettre en relation avec ses préoccupations nationalistes : il soutient le mouvement de colonisation des Canadiens français jusque dans l'ouest du Canada : « Nos compatriotes ne furent que trop dociles à des voix malencontreuses et, au lieu de conquérir l'Ouest qui était à leurs portes et où ils eussent trouvé l'aisance et la fortune par un labeur relativement facile, ils allèrent se perdre dans les usines américaines, sans avantages appréciables pour eux et pour la race... Depuis..., on a fini par se pénétrer de l'avenir brillant réservé à la colonisation dans l'Ouest canadien »⁴⁴. Surtout soucieux de remédier à la détérioration du langage, E. Rouillard fonde la Société du parler français et en 1912 il est nommé premier président de la Commission des noms géographiques de Québec, dont il a inspiré la fondation. Il accomplit une œuvre pionnière et essentielle pour la francisation et la normalisation de la toponymie québécoise.

Sa conception de la géographie est à la fois celle d'une discipline culturelle, à grande valeur éducative, et d'une aide au développement (il publie de nombreux articles sur les régions frontières). E. Rouillard a contribué au rayonnement, parmi les professions libérales de Québec, d'une géographie qui s'accordait bien au courant nationaliste de l'époque. Son œuvre toponymique est encore considérée comme fondamentale. Il a établi des liens avec la Commission fédérale de géographie à laquelle il a collaboré comme représentant du Québec. Mais l'animation qu'il a insufflée pendant près de vingt ans à la Société de Géographie de Québec ne lui survivra pas, après 1926, faute de continuateur, faute surtout de géographes⁴⁵.

Le seul véritable géographe que le Québec ait connu à l'époque était Emile Miller (tableau biobibliographique ci-dessous).

44 - E. ROUILLARD – L'Ouest Canadien, B.S.G.Q., sept.-oct. 1910, vol. 4, n°3, pp 157-158.

45 Voir la bibliographie concernant E. Rouillard en fin de volume.

Tableau Biobibliographique : Emile MILLER

Dates	Vie et carrière	Activités, responsabilités	Voyages, missions	Publications	Points de repères
1884	naissance				
1896			Tour du monde avec son père A Paris suit les cours de Vidal de la Blache et de M. Dubois		
1910	licencié Sorbonne professeur à l'école Normale Jacques Cartier et à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal				
1912				Terre et Peuples du Canada	
1913		Secrétaire de la Société Saint-Jean Baptiste de Montréal			
1917		Membre de la Société de Géographie de Québec.		Où faut-il coloniser	
1921			Communication au Colloque de l'action française sur les problèmes économiques (sur les ressources naturelles du Québec)	Pour qu'on aime la géographie	
1922	mort accidentelle				

Il était le fils d'un fonctionnaire qui l'emmena à 12 ans faire le tour du monde. A Paris, il suivit les cours de Vidal de la Blache et de M. Dubois, et fut licencié es-lettres de la Sorbonne avant 1910. Ayant assimilé les méthodes des grands géographes français, il continua à nourrir une vaste érudition à son retour au Canada. Enthousiaste, voire prosélyte, il enseignait à l'École Normale Jacques Cartier et à l'Université de Montréal, il donnait également des cours publics à la Société Saint-Jean Baptiste de Montréal sur l'histoire de la découverte de la terre et le développement de la géographie. Admis comme membre de la Société de Géographie de Québec en 1917, il entretint une correspondance suivie avec E. Rouillard et écrivit quelques articles dans le Bulletin. Sa mort accidentelle en 1922, à 38 ans, prive le Québec de celui que B. Brouillette tient pour le pionnier de la géographie au Canada français⁴⁶.

Premier Canadien à se considérer « professeur de géographie » E. Miller est avant tout un enseignant : pour lui la géographie est une science de raisonnement, qui fait appel à l'intelligence et à l'imagination et a donc une grande valeur pédagogique. Il a préparé un manuel de géographie générale, publié après sa mort par l'abbé Desrosiers, qui en soulignera le « caractère scientifique » : la présentation cohérente de l'ouvrage – découverte de la terre et histoire de la géographie, géographie mathématique, géographie physique et biogéographie – s'oppose à la géographie de nomenclature et aux simples accumulations de faits trop souvent enseignés jusque là.

Des articles de vulgarisation, « Géographie vivante », « pourquoi une géographie », et l'ouvrage « pour qu'on aime la géographie »⁴⁷, illustrent son désir de faire connaître et aimer la géographie, science vivante qui fait partie de la vie de tous les jours : « il suffit, croyons-nous, de dire ce qu'est vraiment la géographie pour qu'on s'y intéresse et qu'on l'aime »⁴⁸.

E. Miller est aussi l'auteur d'un des premiers ouvrages de géographie canadienne, vendu à 12.000 exemplaires, « Terres et peuples du Canada ». Encore largement historique, l'ouvrage est « le plus documenté et le plus riche écrit au Québec jusqu'à l'arrivée de R. Blanchard »⁴⁹ et l'auteur s'efforce de trouver des liens entre la géographie physique et la géographie humaine. C. Morissonneau note qu'un déterminisme sommaire se glisse parfois dans les explications : ainsi « le tempérament mélancolique des Gaspésiens viendrait de leur situation péninsulaire », ou encore « la géographie assigne à l'être humain le rôle qu'il doit remplir dans la vie terrestre »⁵⁰.

Les idées de Miller sur la géographie sont influencées par son nationalisme, parfois étroit, lorsqu'il oppose « les types accomplis des races brutales du Nord » (Anglo-saxons), au « patient et joyeux Canadien français »⁵¹, et qui lui suggère une attitude plus restrictive que celle de Rouillard vis-à-vis de la colonisation : « C'a été une erreur capitale que de persévérer à jeter des francophones dans ce grand Ouest, depuis qu'Ottawa y a dirigé ses formidables recrues du vieux monde... En résumé portons-nous un peu à l'Est afin de souder ferme le Québec Gaspésien au Nouveau Brunswick ; portons-nous en masse vers l'Ouest provincial, en faisant de l'Abitibi un grand centre distributeur d'hommes ; portons-nous enfin sans excès au Nord de Montréal »⁵². Il préconise un « défrichement de proche en proche, avec le concours de l'industrie », et rapporte dans son article « où faut-il coloniser » les termes d'une lettre d'Onésime Reclus au Curé Labelle : « Ce qu'il est indispensable de s'assurer, c'est le nord du Huron et du Supérieur et le sud de la baie d'Hudson, être au plus froid, pour rester le plus

46 BROUILLETTE B. : Un pionnier de la géographie au Canada français. R.C.G., 1950, n°1-2, pp 94-96.

47 Voir bibliographie de l'auteur en fin de volume.

48 MILLER E. : Pour qu'on aime la géographie. Montréal, Ducharme, 1921.

49 - MORISSONNEAU C., in La Société de Géographie de Québec, ouvrage cité, p. 125.

50 - cité par B. BROUILLETTE, art. cité.

51 - cité par MORISSONNEAU, ouvrage cité, p. 125.

52 - cité par MORISSONNEAU, ouvrage cité, p. 113.

rustique et le plus fécond ; ne pas se disperser, mais se concentrer... ».

L'apport de Miller, « savant et patriote »⁵³, est d'avoir ajouté aux préoccupations nationalistes et colonisatrices de son temps une conception, probablement influencée par ses études en France, de la géographie comme discipline autonome, ayant son histoire et ses méthodes particulières. Edouard MONTPETIT disait de lui : « l'œuvre de Miller est féconde. Ce n'est plus... la géographie sèche comme l'arête d'un graphique, mais une science vivante, colorée, ample, et qui a ce suprême mérite de nous faire connaître et aimer notre pays. »⁵⁴ Mais la disparition précoce de Miller ne lui a pas permis d'avoir l'influence qu'il aurait méritée au Québec. Les écoles secondaires n'ont pas utilisé son manuel ni repris ses idées sur la géographie. Il n'a pas vécu assez longtemps pour développer son œuvre et s'assurer des disciples.

53 - CHOUINARD F.X., cité par Morissonneau, ouvrage cité p. 127.

54 - cité par AUMONT J.G., p.s.s. in La Géographie dans l'enseignement secondaire au Canada français, communication au Congrès de Lisbonne, 1949.

5- Les débuts d'une géographie universitaire

Si l'activité de E. Rouillard à la Société de Géographie et les initiatives de E. Miller dans l'enseignement n'ont pas eu de suite, il n'en ira pas de même pour un autre événement important de l'époque : la création en 1910 d'un enseignement de la géographie au niveau universitaire à l'École des Hautes Etudes Commerciales de Montréal, dont la tradition se perpétuera jusqu'à ces dernières années (1968). C'est au premier directeur de l'école, A.J. de Bray, que revient cette décision. Sa justification, montrant l'intérêt multiple que présente la géographie pour de futurs hommes d'affaires ou commerçants, est révélatrice de la mentalité de l'époque à l'égard de cette discipline : « En effet, indépendamment du côté utilitaire, elle a une valeur éducative très appréciable ;... elle développe en lui le sens patriotique en lui apprenant à mieux connaître son pays par la compréhension nette qu'il acquerra de sa situation économique... De là à faire de lui un ardent pionnier des intérêts matériels canadiens, il n'y a qu'un pas, et ce sera vite franchi parce que son intérêt personnel pourra se confondre avec l'intérêt général. »⁵⁵

Un Belge, Henri Laureys, devient le premier professeur de géographie. Diplômé de Louvain en sciences consulaires, grand voyageur, il s'intéresse surtout à la géographie économique et commerciale. Ses cours s'appuient surtout sur l'étude de l'annuaire statistique du Québec – publié à partir de 1917 au Ministère de l'Industrie et du Commerce. Il écrit vers 1925 un ouvrage sur « La Conquête des marchés extérieurs ». En 1925 lui succède François Vésinat, Canadien diplômé de H.E.C. et qui avait suivi des cours d'économie en France. Lui aussi enseigne la géographie à coup d'annuaires statistiques.

Il fallait être inscrit aux H.E.C. pour pouvoir suivre ces cours (du niveau des classes préparatoires et de la licence). Par ailleurs, l'Institut scientifique franco-canadien faisait venir de France des professeurs éminents : Jean Brunhes entre 1925 et 1927 a donné des conférences à Montréal et en 1926-27 un cours aux H.E.C. sur le marché des matières premières dans le monde – sans se fonder du tout sur les statistiques !⁵⁶ – La venue du « père de la géographie humaine », son éloquence remarquable semblent avoir impressionné les étudiants de Montréal. Vingt ans plus tard Pierre Deffontaines viendra donner des conférences à la Société de Géographie de Québec, notamment sur le Brésil et Rio de Janeiro⁵⁷. L'Institut scientifique invitera aussi plusieurs fois Raoul Blanchard, entre 1933 et 1938 puis de 1945 à 1949. Ces premiers contacts avec la géographie française semblent avoir été décisifs pour l'évolution de la géographie québécoise, mais leur effet sera quelque peu retardé : la xénophobie accentuée au Québec, après l'avènement de Duplessis et la crise économique, réduira les contacts avec l'étranger. H. Laureys devra quitter la direction des H.E.C. en 1937. La guerre interrompra les visites de Raoul Blanchard.

Entre temps, quelques autres cours de géographie étaient apparus à Montréal : après 1925, Yves Tessier-Lavigne, « véritable encyclopédie »⁵⁸, est professeur de géographie humaine à l'École des Sciences sociales que dirige Edouard Montpetit. Un Français de Lille, Raymond Tanghe, a préparé sous sa direction et soutenu en 1927 une thèse sur la géographie humaine de Montréal (R. Blanchard la jugera sévèrement) et a enseigné ensuite quelque temps.

Il ne semble pas y avoir eu d'enseignement de la géographie en tant que tel à l'Université McGill à cette époque. Mais certains spécialistes s'y intéressaient probablement, comme le professeur A.W.G. Wilson qui donna au Congrès International de Géographie de Washington

55 de Bray A.J. : L'enseignement de la géographie commerciale et industrielle à l'École des H.E.C. de Montréal. B.S.G.Q., 1911, vol. 5, n°1, p. 19. Cité par Morissonneau, ouvr. cité, p. 121.

56 - Tout ce qui concerne cette période est tiré d'un entretien avec M. Brouillette.

57 Dès 1925, P. Deffontaines avait donné des articles au Bulletin de la Société de Géographie.

58 - Tout ce qui concerne cette période est tiré d'un entretien avec M. Brouillette.

en 1904 une longue communication sur la « Physiography of the archean areas of Canada », ou le professeur Barnes qui vint en 1913 parler de ses recherches sur les glaces à la Société de Géographie de Québec.

L'enseignement mis à part, l'activité géographique est extrêmement réduite au Québec, pendant le deuxième quart du XXe siècle. La Société de Géographie de Québec perd considérablement de son importance après 1925 : la mort de ses deux actifs animateurs, E. Rouillard et E. Miller est sans doute une circonstance aggravante, mais il existe des facteurs plus profonds : les explorations sont presque terminées, la colonisation est prise en charge par un gouvernement de plus en plus actif dans ce domaine. La société perd donc certaines de ses raisons d'être, et la crise économique achève de la démanteler : le Bulletin cesse de paraître après 1934.

On ne trouve au Québec que dans un cercle assez restreint l'écho des grandes recherches du début du XXe siècle qui occupent en France, en Allemagne et aux Etats-Unis un nombre croissant de « professionnels » de la géographie. Quelques articles du Bulletin de la Société de Géographie de Québec, rédigés surtout par B. Brouillette, apportent le point de vue français sur la question du déterminisme et du possibilisme, ou mentionnent l'œuvre de Vidal de la Blache. P. Deffontaines, correspondant du Bulletin depuis 1924, donne un article sur « Jean Brunhes et la géographie humaine ».⁵⁹

Des préoccupations environnementalistes apparaissent dans certaines monographies rédigées par des anglo-saxons ; pour ne citer qu'un exemple, une plaquette publiée par la Royal Society of Canada en 1935 : « The Eastern Townships of Quebec ; a study in human geography », témoigne de cette orientation. L'auteur, John Dresser, se propose de « mettre en place quelques-uns des traits naturels de la région et de montrer comment ces caractères ont aidé ou retardé la progression du peuplement ». La plupart de ces recherches locales sont menées de façon analytique, les auteurs passant en revue les caractères physiques et humains, les uns après les autres, et laissent une large place à l'histoire, en remontant aux débuts de la mise en valeur. Dans l'avant-propos de son premier ouvrage sur le Québec publié en 1935, R. Blanchard affirme n'avoir « trouvé devant lui que quelques bons travaux géologiques et des études historiques, celles-ci abondantes et parfois pleines d'intérêt »⁶⁰.

Ainsi, bien qu'une ouverture aux études géographiques ait été préparée et malgré l'action des pionniers tels que B. Brouillette et P. Dagenais, il n'y a pas au Québec jusqu'à la deuxième guerre mondiale de véritable génération de géographes : pas d'école, pas de grands travaux systématiques dans le cadre d'une recherche proprement géographique.

Cherchant les causes de ce retard, M. Hamelin⁶¹ retrouve les raisons profondes que citait E. Miller en 1917 : effectif réduit des géographes – de l'élite intellectuelle en général –, pauvreté des universités. Il y ajoute l'absence de « maîtres polarisants » tel Vidal de la Blache, et des freins psychologiques : dédain pour la géographie considérée comme une matière mineure par les universitaires : ni élément traditionnel de culture, ni art, donc négligée par l'élite bourgeoise, cette discipline de « synthèse » aurait-elle déjà rebuté dans un continent où l'on prise surtout la spécialisation ?

De plus, le travail « spécialisé » qui aurait pu revenir à des géographes était déjà assuré par des topographes, des forestiers, des agronomes..., qui publiaient leurs travaux dans les rapports des ministères fédéraux ou provinciaux par exemple, ou dans des revues américaines comme la Geographical Review. Ces spécialistes défendent leur champ d'activité : ainsi les géologues québécois ont gardé une certaine rancune à Raoul Blanchard qui a utilisé leurs

59 B.S.G.Q., sept. déc. 1925, vol. 19, n°5, pp 257-259.

60 BLANCHARD R. : l'Est du Canada français. Montréal, Beauchemin, 1935.

61 HAMELIN L.E. : « Petite histoire... art. cité

travaux pour en faire la synthèse sur la province de Québec⁶². Un tel climat de concurrence et de dénigrement était peu favorable sans doute au développement rapide de la géographie.

Ainsi, jusqu'au premier tiers du XXe siècle, la géographie québécoise, ou ce qui en tenait lieu, s'est faite sans véritable géographes. Les premiers à mériter ce titre, et dont la vocation a sans doute été influencée par la venue des géographes français au Québec, sont des élèves de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal. Benoît Brouillette avait été amené à la géographie par les cours dispensés aux H.E.C. de Montréal, et enthousiasmé par les cours et conférences de Jean Brunhes et plus tard de Pierre Deffontaines. A sa sortie de H.E.C., dont il fut diplômé en 1928, H. Laureys lui avait proposé un poste, pour faire de la géographie physique. Mais B. Brouillette se spécialise en géographie humaine. Grâce à une bourse d'études, il séjourne trois ans en France (1928-1931), à Paris, où il côtoie P. George et J. Dresch aux cours de Demangeon à la Sorbonne ou de J. Brunhes au Collège de France. A Grenoble, il participe à quelques excursions avec J. Blache. Sa thèse de doctorat « La chasse aux animaux à fourrure au Canada », préparée sous la direction de A. Demangeon, est soutenue en 1931 et paraîtra chez Gallimard.

L'étude comprend un historique de la chasse au Canada, une analyse du climat et de la végétation des régions de chasse, la présentation des mœurs des animaux chassés, des routes empruntées par les chasseurs, du commerce des fourrures et de la réglementation. C'est essentiellement la perspective de la thèse « décrire dans le cadre de la nature quels sont les modes d'être, de chasser et de circuler des trappeurs canadiens » et la définition de la géographie humaine qui « s'attache surtout à l'étude des modes de vie »⁶³, qui révèlent l'inspiration française de ce travail, à propos d'un thème de recherche jusque là exploité surtout par des anglo-saxons (d'après la bibliographie de l'ouvrage).

A son retour à Montréal en 1931, il est donc le premier canadien qui occupe une chaire de géographie avec le titre de docteur. En plus des cours aux H.E.C., il donne pendant dix ans des cours du soir libres qui lui permettent d'attirer ceux qui veulent faire de la géographie, sans passer par l'Ecole. Pendant la guerre, il est invité à donner des cours à Québec, à l'école des sciences sociales. Il donnera même des cours de géographie à New York, aux réfugiés de langue française, à partir de 1942.

Durant cette période, B. Brouillette écrit des articles dans la Revue Trimestrielle Canadienne (éditée par l'école polytechnique de Montréal) et dans l'Actualité Economique, qui se font l'écho des thèmes développés en France et en Belgique, ou encore sont des introductions à tel ou tel aspect de la géographie des ressources et de l'industrie du Canada.

Des responsabilités administratives lui sont confiées : « En 1934, il est membre du Comité National Canadien de l'U.G.I. qu'il représentera au Conseil canadien de recherche en sciences sociales de 1941 à 1946... A partir de 1937, il participe à l'inventaire des ressources naturelles de la province de Québec (organisé par le Ministère de l'Industrie et du Commerce) et dirige des équipes sur le terrain pendant dix étés »⁶⁴.

Soucieux d'implanter la géographie au Québec, il fonde en 1939 la Société de Géographie de Montréal et anime entre 1942 et 1944 la publication conjointe des sociétés de géographie de Montréal et de Québec. Déployant un certain prosélytisme parmi les enseignants du second degré, il donne de nombreux articles aux revues « l'Ecole », de Montréal, et « l'Enseignement secondaire », de Québec.

Pierre Dagenais, diplômé des H.E.C. en 1936 avait rencontré R. Blanchard dès avant 1935.

62 - D'après les communications orales de B. Brouillette et P. Dagenais.

63 BROUILLETTE B. : Avertissement, in La Chasse des animaux à fourrure au Canada. Paris, Gallimard, 1931, 205 p.

64 - LAPIERRE R. : Benoît BROUILLETTE. R.C.G., 1955, vol. IX, n°1.

Celui-ci lui fit obtenir une bourse du gouvernement du Québec – ce qui était rare à l'époque – pour lui permettre d'aller poursuivre des études de géographie en France. P. Dagenais passa un an à Paris, où il obtint deux certificats, et trois ans à Grenoble, où il prépara une thèse de géographie régionale. Il fut docteur de l'Université de Grenoble en 1939.

Sa thèse est une étude régionale du Petit Buguey⁶⁵ au plan tout à fait classique (les traits physiques : structure, relief, climat ; l'homme et son œuvre : évolution du peuplement, voies de communications, trafic et industrie, vocation agricole, habitat et propriété). En conclusion il décrit une région mixte, intermédiaire entre les plaines et les massifs préalpins dont elle possède certaines caractéristiques. Ici donc, non seulement la méthode et la problématique comme chez B. Brouillette, mais aussi le sujet sont français.

P. Dagenais revient au Québec en 1939. Trouver un emploi est difficile à l'époque pour un géographe : d'abord journaliste à la pige P. Dagenais devient assistant de B. Brouillette pour les cours du soir, puis professeur à l'École Normale Jacques Cartier. Il continue à travailler avec R. Blanchard et facilite la publication des *Études Canadiennes* chez Beauchemin. À partir de 1940, on trouve des articles de lui dans l'*Actualité Économique*, ou le *Bulletin des Sociétés de Géographie de Québec et de Montréal*, qui sont des introductions à la géographie physique du Québec : le climat et le relief glaciaire par exemple.

C'est Pierre Dagenais qui deviendra directeur du département de géographie fondé en 1947 à l'Université de Montréal et dont R. Blanchard réclamait depuis longtemps la création.

Ces deux pionniers ont eu un rôle essentiel pour assurer le démarrage de la géographie québécoise, ils ont élargi l'audience des géographes français, ont prodigué un enseignement régulier, et ont bien souvent payé de leur personne pour faire admettre la discipline à laquelle ils croyaient.

Le nombre et la variété des thèmes qu'ils ont abordé en font des représentants d'une géographie « globale », tant physique qu'humaine. Toutefois, et bien que leur enseignement ait été complet, leurs publications ont surtout contribué à développer la géographie humaine, le plus souvent dans une perspective économique (ils ont même écrit un article en commun sur l'économie du Saguenay⁶⁶) ou régionale. De nombreux articles sur l'enseignement attestent de leur préoccupation commune. En dehors de la géographie économique, B. Brouillette apparaît davantage tourné vers les questions de délimitation régionale, de géographie historique, alors que M. Dagenais s'est plutôt intéressé aux problèmes agricoles et de population. Bien qu'ils les aient abordés à un moment ou à un autre, ces géographes n'ont cependant pas transposé au Québec systématiquement dans leurs écrits tous les thèmes de la géographie humaine française de l'époque – en particulier les études du paysage rural.

Leur rôle d'initiateur est cependant considérable. G. Aumont le rappelait en 1949 : « toute cette activité géographique reposait et repose encore sur le travail acharné de quelques géographes, MM. B. Brouillette et P. Dagenais, tous deux héritiers directs de la plus pure tradition française et tout à fait au courant de la pensée géographique en Angleterre et aux États-Unis »⁶⁷.

Mais, Pierre Dagenais reconnaît lui-même qu'« à l'époque, la géographie restait très peu connue au Québec »⁶⁸. En effet, chez les Canadiens anglais, la période précédant la seconde guerre mondiale n'est pas plus riche en géographie. Une nouvelle société avait été créée en 1929 à Ottawa, la *Royal Canadian Geographical Society*. Elle publie chaque mois le *Canadian*

65 parue dans la *Revue de Géographie Alpine*, 1939, pp 689-860.

66 - BROUILLETTE B. et DAGENAIS P. : *L'économie du Saguenay*. Lac Saint-Laurent. *L'Actualité Économique*, 1948.

67 - AUMONT G. : art. cité, comm. au congrès de Lisbonne, 1949.

68 - Communication orale.

Geographical Journal qui précise ses buts : « This magazine is dedicated to the interpretation, in authentic and popular form, with extensive illustrations, of geography in its widest sense, first of Canada, then of the rest of the British Commonwealth and other parts of the world in which Canada has special interest »⁶⁹. Organe de vulgarisation, ce journal a le mérite de présenter une illustration riche et soignée, et en particulier d'avoir montré très tôt beaucoup de photographies aériennes. Mais il ne peut et ne veut pas être l'expression des travaux des géographes professionnels.

D'ailleurs, les travaux spécialisés de géographie continuent d'être effectués par les commissions fédérales pour tout ce qui concerne la géologie, les forêts, l'étude des ressources, le développement économique... C'est dans leurs publications, ainsi que dans les revues comme le « Canadian Surveyor » ou le « Canadian Geographical Journal » que l'on trouve les articles d'intérêt géographique écrits par les anglo-saxons. Mais il est toujours difficile de distinguer parmi ces travaux la part revenant aux Canadiens anglais du Québec.

Il faut signaler cependant l'œuvre de L.J. Burpee, historien et géographe canadien (1873-1946), qui fut un des fondateurs de la Canadian Geographical Society et secrétaire de la Commission conjointe internationale pour la frontière U.S.A.-Canada. Ses ouvrages portent sur les explorations et les découvertes et il a publié de nombreux articles de géographie historique (sur La Verendrye, Cabot, Cartier...) dans les années 30.

Mais le véritable pionnier anglo-saxon de la géographie apparaîtra en Ontario : c'est l'anglo-australien G. Taylor⁷⁰ qui va entreprendre une œuvre d'organisation analogue à celle qu'il avait déjà effectuée en Australie. Dès 1936 et 1937 il publie dans le Canadian Geographical Journal des articles généraux sur la géographie physique du Canada. En 1947, l'ouvrage : « Canada, a study of cool continental environments and their effects on British and French settlement »⁷¹ confirme G. Taylor comme « long known as a self confessed environmental determinist »⁷². Son comportement de pionnier est évoqué de façon caractéristique par A. Clark : « it has long known him also as a prolific inventor of terminology that often approaches esoteric jargon. Above all it knows him as an individualist who presents dozens of theories and rides these theories relentlessly »⁷³.

Enfin il ne faut pas oublier que d'assez nombreux travaux sur le Québec ont été entrepris à l'époque par des géologues et des géographes des Etats-Unis, comme l'attestent des articles des revues Geographical Review et Economic Geography. En particulier on peut citer l'étude partiellement réalisée par les Canadiens, dans le cadre des travaux sur les fronts pionniers lancés par I. Bowman à l'American Geographical Society. Joerg et le Canadien W.A. Mackintosh (« economic geographer » de l'Université Queen, Ontario) publièrent de 1934 à 1940 les « Canadian Frontiers of settlement »⁷⁴ dont une série concerne le Québec.

Il reste que, du côté anglo-saxon comme chez les Canadiens français, les géographes sont très peu nombreux au Québec et les études géographiques peu développées à cette époque. Malgré l'action des pionniers, malgré les travaux d'envergure comme ceux de R. Blanchard, et même après la création de départements spécialisés, il faudra plusieurs années avant que l'Université, astreinte à former complètement des étudiants ignorant tout de la géographie, ne commence à produire des chercheurs capables d'innover.

Bien que ses racines soient relativement anciennes, on ne peut donc faire commencer la géographie québécoise qu'après la deuxième guerre mondiale. Celle-ci a joué un grand rôle

69 - Couverture du journal.

70 - Une biographie de G. Taylor est donnée dans C.G., 1964, 4, pp 197-200.

71 - London, Methuen, 1947, 524 p.

72 - CLARK A.H. : Geographical knowledge of Canada since 1945. Geographical Review, 1950, pp 285-308.

73 - CLARK A.H. : Geographical knowledge of Canada since 1945. Geographical Review, 1950, pp 285-308.

74 - AUMONT G. : communication au congrès de Lisbonne, 1949.

en amenant les Canadiens à constater la place tenue par la géographie dans les pays européens par exemple. Elle a été aussi la cause d'un renouveau d'intérêt pour la géographie dans la population : « Pendant six ans, la radio nous criait les nouvelles à pleins haut-parleurs, les journaux imprimaient en grandes manchettes les récités d'opérations militaires, diplomatiques et politiques, dans tous les pays du monde... Nous prenions alors conscience de la planète, nous accédions à ce que les Américains ont appelé la Global Geography. Dans la pensée de tous les Canadiens, le Canada jouait un rôle mondial ; il mettait un terme à son isolement, et la géographie devenait une science pratique »⁷⁵.

Il s'agit maintenant de donner un cadre événementiel à cette histoire de la géographie de l'après-guerre et de préciser « de l'extérieur » certains aspects de son développement, avant d'en aborder le contenu.

Chapitre 2 – Les grandes créations

1- La fondation des départements de géographie dans les Universités

Le Québec n'a pas été la province pionnière du Canada dans ce domaine. Déjà, des cours universitaires de géographie avaient eu lieu dans d'autres provinces : en Colombie britannique, dès 1911 des géographes enseignaient la géographie physique et avaient invité des conférenciers américains. Le département « Géologie et minéralogie » devient en 1922 de Géologie et de Géographie. Les cours y sont donnés par S.J. Schofield puis D.G. Davis. En Ontario, dans deux universités de Toronto (Mc Master et Western Ontario), on donnait à partir des années 1920 quelques cours de géographie économique et commerciale, principalement sous l'influence de Harold A. Innis, historien et économiste⁷⁶.

C'est en 1935 que Griffith Taylor, fonde à Toronto le premier département universitaire de géographie au Canada. D'autres professeurs y entrent : en 1937 D. Putnam, botaniste canadien, en 1939 G. Tatham venu de Grande-Bretagne. Leurs cours s'adressent à plus de 600 étudiants. En 1940 un « honour course » y est institué jusqu'au niveau de la maîtrise. La plupart des étudiants formés se dirigent vers l'enseignement. Les premiers Ph D sont délivrés en 1944 à Chun Fen Lee et à l'Anglais Wreford Watson.

En 1942, le deuxième département canadien est créé à Mc Master (Ontario). Les autres créations et en particulier celles du Québec se succèdent après 1945 : la seconde guerre mondiale a probablement joué un rôle déterminant en montrant aux Canadiens l'insuffisance de la place qu'ils accordaient à la géographie par rapport aux autres pays. Ce sursaut s'accompagne de préoccupations militaires et politiques, comme en témoigne encore un article du Géographe canadien de 1951⁷⁷.

Au Québec l'influence étrangère se manifeste par l'origine des fondateurs des départements de géographie, tous des étrangers ou des néo-canadiens ayant reçu leur formation en dehors du Canada : en 1945, G.H.T. Kimble fonde le département de géographie à l'Université Mc Gill de Montréal. C'est un Anglais qui a fait des études de géographie au King's College de Londres, qui a exercé ensuite huit ans à Hull et à Reading et a passé cinq ans dans les services météorologiques de la Royal Navy pendant la guerre. Il est le premier professeur et directeur du département de géographie de Mc Gill. En 1946 y arriveront comme « assistant professor » F.K. Hare de Londres et J.R. Mackay, formé aux Etats-Unis. La géographie universitaire anglophone du Québec est donc largement dès sa création un produit importé.

Les faits semblent un peu différents à Montréal où les pionniers de la géographie, B. Brouillette et P. Dagenais sont des Canadiens français. Mais on a vu qu'ils avaient tous deux complété leur formation en France. Pierre Dagenais fonde le département de géographie à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal en 1947. En réalité c'est à l'instigation de

⁷⁶ - On trouvera des précisions sur les débuts de la géographie au Canada dans ROBINSON, J.L. : CG 1959, n°13, p. 46 et ROBINSON J.L. : Growth and trends in geography in Canadian universities. C.G., 1967, XI, 4, pp 216-229.

⁷⁷ UREN P. : The Status of Military Geography in Canada, C.G., 1951, n°1, pp 11-14.

Raoul Blanchard que ce département a été créé et seule la maladie l'a empêché d'en être le premier directeur. En effet, le géographe grenoblois avait pris dès 1930 des contacts avec l'Université Laval (de Québec) et à partir de 1936 avait donné des conférences et des cours semi-publics à l'Université de Montréal puis à Laval. Son influence auprès des autorités québécoises a été déterminante pour accélérer la création d'un département, dans une discipline considérée comme culturelle – voire indigne de l'enseignement supérieur –, à l'intérieur d'une université jusque là très « professionnelle », centrée sur la médecine et le droit, et d'ailleurs pauvre en moyens.

Rien n'était vraiment prêt pour cette innovation et le département dut faire appel à l'extérieur pour fonctionner. Les premiers cours furent donnés par des conférenciers d'autres facultés et de Mc Gill. Le discours pour l'inauguration officielle, intitulé « la science géographique à travers l'histoire » fut fait par un historien, le R.P. Delaglez, qui traita essentiellement de la cartographie historique jusqu'à Mercator... P. Dagenais raconte⁷⁸ les débuts héroïques de ce « département squatter », auquel il dut fournir personnellement les premiers livres, les meubles... Il fallut improviser des programmes d'étude en fonction de maigres ressources, rechercher des sources de financement extérieures, auprès du Ministère de l'Industrie et du Commerce par exemple... L'initiative connut cependant un certain succès : dès l'été 1948 il fallut organiser des cours d'été pour répondre à la demande des instituteurs (qui jusque là ne disposaient d'aucun moyen pour se préparer à enseigner la géographie). En 1949 et 1950, ces cours prirent la forme d'une « école mobile de géographie », professeurs et étudiants parcourant pendant cinq semaines l'Est du Québec et les Provinces maritimes, logeant dans les universités locales ou les collèges, et faisant alterner cours théoriques, travaux sur le terrain et conférences par des spécialistes locaux. Les premiers professeurs étaient P. Dagenais, B. Brouillette, à partir de 1949 R. Garry, un Français spécialiste de l'Indochine mais non géographe de formation, et des Français invités : R. Blanchard, puis P. Veyret. Les premiers étudiants : C. Laverdière, M. Bélanger, N. Falaise, L. Beauregard, Prudhomme... allaient constituer la deuxième génération des géographes Québécois.

A Québec, B. Brouillette avait donné des cours à partir de 1941-42, à la Faculté des Sciences Sociales de l'Université Laval. Quelques cours et recherches avaient également été entrepris à l'École de Commerce et à la Faculté d'arpentage, et des étudiants étaient allés poursuivre leurs études en géographie aux États-Unis (le frère Hubert) ou à Mc Gill (J.M. Roy, L.E. Hamelin). En octobre 1946, l'Abbé A. Maheux, professeur d'histoire, fonde l'Institut d'histoire et de géographie. Mais c'est Pierre Deffontaines qui est le véritable créateur de l'enseignement de la géographie à l'Université Laval. Il était en relation avec la Société de Géographie de Québec depuis 1926. Il a été le premier professeur de géographie à l'Institut de Québec : « cet animateur exceptionnel a donné pendant le premier semestre 1948-49 de nombreux cours de géographie »⁷⁹ qui devaient constituer la matière d'un certificat de géographie générale. Ses premiers étudiants furent F. Grenier, J.M. Roy et L.E. Hamelin. Pendant les deux années suivantes, l'essentiel de l'enseignement fut encore assuré par des Français : Pierre Biays, venu de Rennes, P. Deffontaines et Y. Baticle. Les premiers professeurs canadiens seront en 1951 J.M. Roy et L.E. Hamelin, tous deux docteurs cette année là de l'Université de Grenoble : L.E. Hamelin avec une thèse sur la « morphologie du Massif des Terres froides et du Bassin de la Bourbre moyenne en Bas-Dauphiné »⁸⁰, et J.M. Roy sur « la vie touristique dans le Dauphiné alpestre » (historique, tourisme et circulation, tourisme de séjour, variétés régionales)⁸¹. A Laval, les premiers cours d'été seront organisés en 1954.

⁷⁸ - communication orale.

⁷⁹ - HAMELIN L.E. : Petite histoire..., art. cité, p. 8.

⁸⁰ - Thèse de doctorat d'université, Grenoble, 1951, 137 p.

⁸¹ - Des extraits ont été publiés dans la Revue de Géographie Alpine, 1953, pp 327-349 et pp 515-553.

D'une façon générale, la création de départements de géographie dans toutes les universités du Québec (et dans la plupart de celles du Canada) témoigne du souci de donner à la discipline un rang comparable à celui qu'elle a atteint en Europe et aux États-Unis, et dans tous les cas des personnalités canadiennes ont joué un rôle éminent de précurseur. Mais la base locale était très étroite et les professeurs comme la plupart des fondateurs sont venus de l'étranger. Ce parrainage marquera profondément toute la géographie québécoise, et ses effets sont loin d'être terminés (voir livre III).

Le succès de ces créations a été très inégal : à Toronto on a enregistré beaucoup d'inscriptions entre 1947 et 1949, mais les chiffres sont gonflés par l'afflux des vétérans auxquels on assurait la gratuité des études. À Québec, les effectifs ont été beaucoup plus modestes au début, par exemple il n'y eut aucune inscription en 1954, et la géographie représentait seulement 15 à 20% des cours de l'Institut d'histoire et de géographie. À Montréal, on comptait une dizaine d'étudiants inscrits en licence en 1947, une trentaine en 1948.

En 1951, dans un article d'où ce qui précède est en partie tiré⁸², J.L. Robinson peut écrire : « Geography is now established in Canada. » C'est que la pénétration de la géographie ne s'est pas limitée à la fondation de départements universitaires. Jusque vers 1950 se créent également de nouvelles associations de géographes et un important organisme fédéral.

⁸² - ROBINSON J.L. : « Geography in the universities of Canada ». C.G.J., oct. 1951, XVIII, n°4.

2- Une nouvelle société de géographie.

Le 21 novembre 1939 naît la Société de Géographie de Montréal, à un moment où cependant l'intérêt pour la géographie est affaibli dans la population. B. Brouillette et le frère Marie Victorin (grand botaniste et biogéographe du Québec) sont parmi les fondateurs. Le premier conseil comprend : F. Vezina, président, Mgr A. Maurault, B. Brouillette, secrétaire, P. Dagenais, trésorier, R. Tanghe, et G. Langlois. La première conférence publique est donnée le 6 février 1940 par G. Langlois. En 1940, la Société compte 105 membres⁸³. Elle s'affilie à l'Association Canadienne française pour l'avancement des sciences (A.C.F.A.S.), comme l'avait fait trois ans plus tôt la Société de Géographie de Québec.

Les directeurs des deux sociétés, B. Brouillette et l'abbé Maheux se rencontrent pour élaborer une revue commune : le Bulletin des Sociétés de Géographie de Québec et de Montréal naît de cette collaboration et paraît entre janvier 1942 et juin 1944. Les autres tentatives d'action, parmi les enseignants par exemple, échouent : les deux sociétés ne reçoivent pratiquement pas de réponses à un questionnaire sur la géographie destiné aux écoles primaires et secondaires. La revue assure difficilement la publication et fait en vain appel au mécénat.

En 1944 les deux sociétés comptent ensemble 300 membres, alors que trente ans plus tôt la seule société de Québec en réunissait plus de 500. Cependant la société de Montréal, plus récente, réagit mieux contre l'apathie générale. Elle organise une trentaine de conférences entre 1940 et 1944. En 1947 elle décide la séparation et sort sa propre revue : la Revue Canadienne de Géographie, qui s'affirme comme « l'organe officiel de la Société de Géographie de Montréal et de l'Institut de Géographie de l'Université de Montréal... La Revue est une publication scientifique consacrée exclusivement à la géographie. C'est la seule revue française du genre en Amérique... Elle s'adresse tout autant au savant et au chercheur qu'au professionnel, à l'homme d'affaires, au professeur et à l'étudiant qui trouvent dans la géographie une source de renseignements et un complément de culture »⁸⁴.

Outre cette publication, les activités de la Société restent l'organisation de conférences mensuelles et d'excursions. Jugeant peut-être la société pas assez « sérieuse », Blanchard ne l'a pas encouragée. Il préconisait surtout le développement de la formation géographique au niveau universitaire, voulant assurer le progrès de la géographie « par le sommet ». Toutefois, par la suite, c'est le département de géographie de Montréal qui reprendra seul la publication de la revue en 1964, sous le titre Revue de Géographie de Montréal, éditée par les Presses de l'Université de Montréal.

⁸³ - d'après AUMONT G. p.s.s. in R.C.G., 1950, n°1-2.

⁸⁴ - Couverture de la revue, 1950.

3- Des initiatives canadiennes

Dans cette période de fondation, le Québec n'est pas isolé et certains de ses géographes participent à l'installation de nouveaux cadres de l'activité géographique au Canada.

En 1947 est créé le Bureau de la Géographie (Geographical Bureau) qui deviendra en 1950 la Direction de la Géographie (Geographical Branch) à Ottawa, au Ministère des Mines et des Relevés techniques. Cet événement reflète les préoccupations de l'après-guerre puisque le département est conçu comme « an intelligence service »⁸⁵ chargé de recueillir une information géographique sur les pays étrangers et le Canada arctique, de fournir des rapports sur les pays avec lesquels le Canada commerce ou bien selon les obligations de l'O.N.U.. De fait la priorité sera d'abord donnée aux études arctiques (en relation aussi la ligne D.E.W.) mais la Direction étendra considérablement ses champs de recherche. Dès 1951, elle publie le Geographical Bulletin (2 numéros par an, 4 à partir de 1965) ainsi que des Geographical Papers, Geographical Memoirs (monographies régionales), Bibliographical Series (cumulatives ou sélectives sur la géographie canadienne), le GAZETTER OF CANADA, et les Geographical Information Series.

Les Canadiens français ne participent guère, du moins au début, à ces recherches et à ces publications. Il faut citer cependant Pierre Camu, élève de J. Gottmann et gagné à la géographie anglo-saxonne. C'est un des premiers docteurs en géographie de l'Université de Montréal, en 1951⁸⁶. Ses travaux sur la voie maritime du Saint-Laurent, sa spécialisation en géographie économique en font un interlocuteur privilégié du ministère et pendant quelque temps le seul Canadien français qui publie dans le Geographical Bulletin. Il a en particulier travaillé à la nouvelle édition de l'Atlas du Canada en étant chef de la section de géographie systématique à la Direction de la Géographie jusqu'en 1956.

Il est encore le seul Canadien français qui fasse partie (il en sera par la suite secrétaire) du comité exécutif provisoire (1950) de l'Association Canadienne des géographes. Celle-ci est créée sous sa forme définitive en 1951, avec pour premier président D. Putnam (codirecteur du département de géographie de l'Université de Toronto). Le premier comité exécutif comprend deux Canadiens français : P. Camu et P. Dagenais, deux Anglais de Toronto : G. Taylor et D. Putnam, et un de Colombie britannique : J.L. Robinson. La première réunion eut lieu à l'Université Mc Gill en mai 1951.

L'Association se veut un organisme sérieux réunissant les géographes professionnels du Canada. Auparavant, ceux-ci allaient assister aux séances de l'American Association of Geographers. Ils conservèrent ce lien avec les géographes des Etats-Unis, même après la fondation de l'Association Canadienne⁸⁷.

L'idée était dans l'air depuis une dizaine d'années, et plusieurs tentatives avaient échoué auparavant : celle de G. Taylor pour fonder une section de géographie à la Société Royale du Canada, de même que celles visant à rendre plus scientifique la Société Canadienne de Géographie, à vocation populaire, et qui était affiliée à l'U.G.I. entre 1929 et 1939.

L'Association a pour but de « promouvoir l'utilisation et le développement de la géographie au Canada en aménageant des rencontres où les géographes puissent discuter les divers aspects de la géographie et domaines avoisinants et en publiant les informations et communications professionnelles intéressant les géographes du Canada. L'Association s'emploiera également à stimuler, guider, influencer et encourager la recherche géographique,

⁸⁵ - FRASER J.K. (Acting Director, Geographical Branch), Geographical Bulletin, 1967, vol. 9, n°3.

⁸⁶ - CAMU P. : L'axe économique du Saint-Laurent de Kingston à Québec. Thèse de PH. D, Montréal, 1951.

⁸⁷ - dans le cadre notamment des réunions de la « Saint-Laurent-New-England division » de l'association des géographes américains.

l'exploration et l'enseignement de la géographie au Canada, et à combattre pour l'établissement de son statut dans l'éducation canadienne. Elle procurera de nouveaux domaines d'emploi pour les gradués en géographie »⁸⁸.

L'Association connaît vite le succès et compte près de 100 membres en 1953. Sa revue, le « Géographe Canadien » (Canadian Geographer) ne publie au début que les communications aux Congrès annuels. Peu à peu les articles s'améliorent et aujourd'hui la revue est largement ouverte à la géographie américaine.

A Ottawa, l'ancien bureau fédéral de la géographie, le Geographical Board of Canada, établi en 1897 « évolue durant les soixante années suivantes en un comité responsable de toutes les questions de nomenclature concernant le Canada. Son successeur, le Canadian Board on Geographical names, créé en 1948 sera réorganisé en 1961 comme le Canadian permanent committee on geographical names, qui comprend des représentants fédéraux et provinciaux »⁸⁹. C'est la division toponymie de la Direction de la Géographie qui fait le travail de recherche pour ce comité.

Dans les services gouvernementaux comme à l'Association Canadienne des géographes, les universitaires et les géographes professionnels ont beaucoup d'occasions de rencontre. L'étude de la composition du comité canadien de l'U.G.I. en 1946 confirme cette impression (voir tableau 1) : six universitaires géographes, dont un délégué par le gouvernement du Québec, cinq universitaires d'autres disciplines, et six représentants des gouvernements ou ministères intéressés par la géographie.

Tableau 1 : Composition du Comité national canadien de l'U.G.I. en 1946

Président : Lieutenant Colonel Grant Suttie

Le statisticien du Dominion

L'Arpenteur Général du Canada

Le Chef du service topographique

Un représentant de l'Etat Major du Ministère de la Défense nationale

Pierre Dagenais (délégué par le Gouvernement du Québec)

Le Directeur de l'Ecole des Mines de l'Université Laval de Québec

Benoît Brouillette de l'école des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

Griffith Taylor chef du département de géographie de Toronto

G.H.T. Kimble chef du département de géographie de Mc Gill

G. Williams de l'Université de Colombie britannique Vancouver

H.A. Innis économiste (Un. de Toronto)

A.R.M. Lower historien (Un. du Manitoba)

E.S. Moore géologue (Un. de Toronto)

A.S. Mc Forbane éducateur (Un. du Nouveau Brunswick)

Cette composition témoigne de l'orientation d'emblée autant professionnelle – et même spécialisée – qu'universitaire de la discipline au Canada.

Mais si le développement de la géographie dans l'ensemble du Canada laisse présumer que le Québec aurait de toutes façons participé à cette évolution, il reste que le rôle de R. Blanchard a été déterminant pour l'installation de la discipline chez les Canadiens français.

⁸⁸ - Traduction d'un passage de l'article de J.W. Watson, C.G., 1951.

⁸⁹ - FRASER J.K. : C.G.Q., sept. 1966, n°20.

4- Raoul Blanchard initiateur

Que l'on mesure les progrès de la géographie par le développement de l'enseignement ou par l'importance des publications, la première œuvre de grande envergure au Québec est certainement celle de Raoul Blanchard. « Principal artisan de la création de l'enseignement de la géographie dans les Universités Québécoises », « initiateur des recherches géographiques au Canada français », Blanchard est sans doute « le géographe français qui a le plus profondément influencé le Québec »⁹⁰.

De son propre aveu pourtant, rien ne le disposait à ce rôle : « Pourquoi je suis venu ici ? C'est assez curieux en effet. Personne ne m'y a appelé, personne ne m'y a envoyé. J'y suis venu tout seul, de ma propre autorité, poussé par ma curiosité de géographe et parce que l'on m'avait dit que dans votre pays, on parlait français ».⁹¹

C'est au cours d'un de ses déplacements aux Etats-Unis (il donnait des cours semestriels à Harvard, entre 1917 et 1936), que Blanchard visite la Gaspésie, en 1929. C'est le début d'une série d'une quinzaine de voyages, (jusqu'en 1939), au cours desquels il parcourt la province de Québec, à pied, enquêtant minutieusement dans toutes les paroisses. Le premier ouvrage sur la province de Québec, « L'est du Canada français » paraît en 1935 en deux volumes chez Beauchemin (publication de l'Institut Scientifique franco-canadien). Le deuxième : « Le Centre du Canada français » paraît en 1947 chez le même éditeur.

Après l'interruption due à la guerre, Blanchard reprend ses études sur le Québec, en 1946 il travaille sur le terrain à la géographie urbaine de Montréal. Les deux derniers volumes sur l'Ouest du Canada français paraissent en 1953 : « Montréal et sa région » et en 1954 : « Les pays de l'Ottawa, l'Abitibi, Témiscamingue ». Cette « somme » de « travaux pionniers et fondamentaux » sur la géographie régionale de la Province, reste encore aujourd'hui dans bien des domaines un ouvrage de référence pour les étudiants et géographes québécois. Certes depuis vingt-cinq ans, de nombreuses monographies locales ont précisé et approfondi certaines études, lancé de nouvelles pistes de recherche, des ouvrages généraux ont actualisé les données, et reposé les problèmes ; la géographie de Blanchard a été contestée dans sa méthode, voire dans son idéologie (livre II), mais l'œuvre magistrale n'a pas été remplacée, du moins pas à l'échelle de la province toute entière.

Auteur de la première étude géographique d'ensemble ayant pour cadre le Québec, Blanchard a aussi contribué à développer l'enseignement : très populaire, bientôt accueilli en ami par la presse, il a déployé une grande énergie pour répandre les idées de la géographie française : dès 1936 il donne des conférences et des cours semi-publics. En 1945, grâce à l'Institut Scientifique franco-canadien, il donne quatre conférences sur la Province du Québec à la Faculté des Lettres de Montréal et douze à H.E.C.. En 1946 il donne une quinzaine de cours à la Faculté des Lettres. C'est à ce titre qu'on lui reconnaît une certaine paternité dans la création du département de géographie de Montréal : « M. Blanchard fut le principal artisan de la création d'un enseignement de la géographie dans nos universités »⁹². Blanchard a rencontré là peut-être plus de difficultés que dans sa recherche, devant parfois « ruser avec des éléments souvent apathiques »⁹³. Mais il ne se contente pas de ce succès et continue d'assurer les bases d'une formation géographique : à partir de 1948, il enseigne pendant la moitié de l'année à Montréal et à Laval, où il laisse des impressions très fortes : dictant ses cours, ne ménageant pas ses élèves – certains gardent le souvenir de ses « fulgurantes

⁹⁰ - cité par HAMELIN L.E. : Hommage à Raoul Blanchard, R.C.G., 1960, vol. XIV, p. 85.

⁹¹ - id. p. 84.

⁹² - DAGENAIS P. : R.C.G., 1959, 13, n°1-2, p. 80-83.

⁹³ - HAMELIN L.E. : art. cité.

interpellations »⁹⁴ – il forme une génération de géographes dont beaucoup se considèrent encore comme ses disciples, à Montréal principalement. Ainsi B. Brouillette, qui se dit fréquemment « fidèle disciple » des géographes français, s'appuiera beaucoup sur les travaux de R. Blanchard dans ses écrits sur la province de Québec⁹⁵. P. Dagenais lui doit en grande partie sa vocation de géographe et reconnaît que « ses disciples canadiens, et ils sont devenus relativement nombreux, se sont littéralement nourris de son œuvre et de ses méthodes de travail, je dirais presque aveuglément... »⁹⁶. P. Camu, L. Beaugard, J.J. Boisvert et M. Bélanger ont notamment été ses élèves. Mais même des géographes de la génération suivante admettent l'influence du géographe grenoblois, comme C. Laverdière qui n'a pas connu son enseignement mais a été « accroché » par le milieu naturel tel qu'il l'a trouvé décrit dans son œuvre : pour lui Blanchard est un « géant ».⁹⁷

L'influence de Raoul Blanchard ne s'est d'ailleurs pas limitée aux géographes : son œuvre se trouve citée presque à chaque page dans l'ouvrage collectif qu'E. Minville publia en 1946 sur la province de Québec dans la collection « Notre Milieu ». Dans l'ouvrage de F. Dumont et Y. Martin qui fait le point sur la recherche au Québec en 1963⁹⁸ Blanchard est encore cité à plusieurs reprises, par l'économiste A. Foucher par exemple :... « une mention toute particulière de Raoul Blanchard, géographe du Canada français. Il ne s'est jamais donné pour historien économiste et pourtant, dans ses enquêtes, il n'a jamais négligé la dimension temporelle des phénomènes spatiaux qu'il a étudiés... peut-être dira-t-on de lui ce que Talleyrand disait de Jeremy Bentham : on a beau le piller, il demeure riche. »

⁹⁴ - DAGENAIS P. : art. cité, 1959

⁹⁵ - en particulier dans « Notre Milieu », éd. par E. Minville, Montréal, Fides, 1946

⁹⁶ - DAGENAIS P. : art. cité, 1959

⁹⁷ - Communication orale.

⁹⁸ - DUMONT F., MARTIN Y. : Situation de la recherche au Canada français. 1963.

Chapitre 3 – Les développements

1- L'évolution récente

A partir de 1950 la géographie est donc installée dans les trois universités du Québec. Le tableau 2 ci-dessous, montre l'évolution du nombre des enseignants de 1949 à 1969. Les sources d'information très fragmentaires (annuaires des universités, quelques notes de revues, archives de département) et l'incertitude de la notion d'enseignants (on ne distingue pas toujours professeurs, assistants, chargés de cours, conférenciers...) expliquent les lacunes et les insuffisances de ce tableau. Mais on peut y lire cependant la croissance régulière des effectifs des enseignants, qui sont aujourd'hui une vingtaine dans chaque département de géographie.

Tableau 2 : Evolution du nombre d'enseignants en géographie de 1949 à 1969

	49-50	50-51	51-52	52-53	53-54	54-55	55-56	56-57	57-58	58-59	59-60	60-61	61-62	62-63	63-64	64-65	65-66	66-67	67-68	68-69
Mc Gill Total	7	5	5	5		5	6	9	9	9	10	10	11	14	12	12	16	18	18	20
dont prof.	2	3	3	3		3	3										14	15		
Montréal Total	9	11	12	11													13	12	16	17
dont prof.	4		4	4	5	5	6	6	5	6	7	6	8	10	12	13	10	12		
Laval Total										10		13					16	16	20	
dont prof.																	13	12		
Sherbrooke Total																	8	8		
dont prof.																	6	8		

Le nombre d'étudiants est beaucoup plus difficile à connaître et sujet à de plus grandes fluctuations, comme le montre le tableau 3, établi à l'aide des archives du département de géographie de Mc Gill⁹⁹ pour la période 1961-69. Les effectifs sont un peu supérieurs à l'Université de Montréal (si l'on exclut du total de Mc Gill les étudiants préparant le B.A.) où entrent chaque année une cinquantaine d'étudiants, qui se retrouvent environ douze en maîtrise. A Laval, le recrutement moyen, de 2 par an entre 1948 et 1954, est passé à 12 jusqu'en 1962 puis à une soixantaine ensuite. On compte environ 300 étudiants dans les premier et deuxième cycles en 1970.

⁹⁹ - Obligeamment prêtées par M. le professeur T. LLYOD.

Tableau 3 : Nombre d'étudiants inscrits à Mc Gill en géographie, de 1961 à 1969

Année	BA et BSc Honours	MA MSc		PH D	Autres	Total	école d'été
1961-62	14	19		21	1	55	
1962-63	11	10	14	17	6	58	
1963-64	15	16	18	21		60	40
1964-65	23	11	12	10	4	60	29
1965-66	26	16	11	8	1	62	53
1966-67	22	16	19	20		77	45
1967-68	26	23	17	30	3	96	70
1968-69	30	26	22	31		109	53

Les événements les plus marquants de l'histoire de ces départements sont peut-être pour Laval, sous la direction de M. Hamelin, la séparation d'avec l'Institut d'histoire en 1955 et l'adoption d'un système de cursus nord-américain, remplaçant les certificats de licence à la française. En 1958, l'Institut de Géographie fête brillamment son dixième anniversaire en publiant des Mélanges offerts à Raoul Blanchard¹⁰⁰, en organisant le premier congrès des professeurs de géographie du secondaire à Québec et le premier symposium de géographie appliquée.

Le département de Mc Gill est le premier à créer un laboratoire de recherche permanent dans le Nord, à Schefferville en 1954 : le Mc Gill subarctic field research laboratory, qui reprend la direction du poste météorologique de KnobLake et reçoit des fonds de la Iron Ore C° (qui prospecte et extrait le minerai de fer dans la région). Ce laboratoire venait compléter en l'élargissant la station météorologique du Mont Saint-Hilaire, appartenant traditionnellement au département de physique et léguée à celui de géographie lors de sa création en 1947. Mais il est conçu pour des activités pluridisciplinaires. Le premier directeur est R.N. Drummond. En 1958 un autre laboratoire de recherche est mis sur pied à la Barbade, avec T. Hills, en 1961 en Guyane britannique. Le département dispose également d'une base d'été à l'île Axel Heiberg (80° Lat. N.). L'Université Mc Gill assure en partie la publication des travaux réalisés dans ces laboratoires : les Mc Gill Subarctic Research Papers par exemple.

Dans le même esprit, l'Université Laval a créé en 1961, à l'instigation de L.E. Hamelin, le Centre d'Etudes Nordiques, multidisciplinaire, qui possède un centre permanent à Québec et des laboratoires à Fort Chimo dans l'Ungava. Les Presses de l'Université Laval publient les recherches du centre, notamment les « Travaux et documents ».

Les principales revues de géographie québécoise restent celles de Québec et de Montréal : l'Université Laval a publié quelque temps après 1952, des notes et travaux de l'Institut de Géographie, avant de reprendre en 1956 la revue de la Société de Géographie, sous le titre « Cahiers de Géographie de Québec » qui comportent d'abord 2, puis 4 numéros par an.

La Revue Canadienne de Géographie créée en 1947, d'abord aidée par le gouvernement, est devenue en 1964, la Revue de Géographie de Montréal et est éditée par les Presses de l'Université de Montréal. L'Université a donc pris le relais des sociétés de géographie pour assurer la publication des travaux des géographes québécois. En 1967, le département de Géographie de Montréal, à l'occasion du centenaire de la Confédération et de l'Exposition internationale, qui coïncidait avec son 20^{ème} anniversaire, a publié sous la direction de L. Beaugregard deux importants numéros de sa revue, consacrés à l'étude de Montréal et de sa région.

La difficulté d'une participation à l'échelle du Canada ressentie par les Canadiens français dans le cadre de l'Association Canadienne des géographes et les problèmes politiques grandissants à l'intérieur du Québec ont amené la création¹⁰¹ en 1962 de l'Association des Géographes du Québec, qui devient en 1966 l'Association des Géographes de l'Amérique française. Elle édite une Bulletin (2 numéros par an) où sont précisés ses buts : « Les Activités de l'Association, qui s'intéresse au premier chef aux problèmes que pose la situation délicate et difficile dans laquelle se trouve la géographie d'expression française en Amérique, touchent le statut de la géographie, l'engagement du géographe dans la Cité, certains aspects documentaires du travail géographique, une prise de conscience collective de certaines réalités géographiques grâce à des colloques au moins annuels, l'étude de l'état de l'enseignement et de la recherche dans les diverses branches de la géographie au Québec ». (H. Dorion, président de l'Association).

¹⁰⁰ Mélanges géographiques canadiens offerts à R. Blanchard. C.G.Q., avril-septembre 1959, n°6, 494 p.

¹⁰¹ Malgré l'opposition de L.E. Hamelin par exemple. Voir livre II.

Entre temps ont été créés d'autres départements de géographie à Sherbrooke en 1954, où ont d'abord enseigné des géographes d'autres universités, puis où P. Cazalis a pris la direction. Des géographes d'Aix-en-Provence, J.B. Racine et H. Reymond, ont assuré l'animation pendant quelque temps, puis les Canadiens français ont pris la relève.

La fondation de l'Université du Québec, avec un établissement principal à Montréal et des « filiales » à Chicoutimi, Trois-Rivières, Rimouski, Rouyn, est un événement important. L'orientation de l'Université vers la province vise un certain rapatriement des élites régionales, ou tout au moins un arrêt du processus d'émigration vers Montréal. Le « module de géographie » créé à Montréal en septembre 1969 devait s'orienter vers une conception nouvelle, résolument adaptée à la réalité québécoise contemporaine : pour « favoriser l'intégration de la géographie dans le milieu socio-économique québécois et offrir à l'étudiant la possibilité de s'imposer comme un praticien de la discipline », on a créé une spécialisation en géographie appliquée. L'enseignement doit réserver une place privilégiée aux méthodes quantitatives et à l'expression graphique, aux techniques de communication et à l'audiovisuel. Des stages pratiques sont organisés pour les étudiants ; le travail de terrain est primordial, sans négliger la formation de géographie régionale, « qui ouvre des débouchés vers l'aménagement du territoire ».¹⁰²

Si l'influence des départements universitaires de géographie se répand dans toute la province, les institutions gouvernementales, fédérales surtout, semblent beaucoup moins prospères : ainsi la Direction de la Géographie d'Ottawa a disparu en 1968, après 21 ans de recherches et de publications. En réalité, on a jugé que les géographes rendraient plus de service s'ils étaient répartis dans des branches plus spécialisées du ministère.

D'ailleurs un centre spécialisé de géographie subsiste au niveau provincial où, en 1953, a été créé un Service de la géographie au ministère de l'Industrie et du Commerce, le premier directeur étant P. Dagenais. Ce service était chargé en particulier de réunir l'information nécessaire à la réalisation d'une dizaine de monographies sur les régions économiques de la province de Québec. D'autres services gouvernementaux emploient des géographes, comme le ministère des terres et forêts et de la colonisation par exemple.

Le tableau 4 récapitule la succession des principales créations de départements, de centres de recherches, d'associations, de revues et de services gouvernementaux de géographie qui concernent le Québec, directement ou indirectement (créations dans la province voisine d'Ontario et au Gouvernement fédéral d'Ottawa).

Dans toute cette histoire « événementielle » de la géographie québécoise, on ne peut que s'étonner de l'absence presque totale de témoignages de la présence américaine, pourtant fort proche et probablement très influente. En effet, très peu de géographes américains sont intervenus directement au Québec, pour des échanges de professeurs ou des conférences par exemple. C'est en analysant le contenu des travaux, en recherchant les sources de leur financement, en étudiant les prises de position des géographes québécois qu'apparaît de façon sensible l'influence américaine. Elle sera étudiée dans le deuxième livre.

Il reste à situer cette histoire de la géographie québécoise dans un contexte plus vaste, en se référant à la participation du Canada aux Congrès Internationaux de géographie.

¹⁰² - d'après « Esquisse pour un espace. » U.Q.A.M., 11 au 18 août 1972.

Tableau 4 : Tableau récapitulatif des principales créations institutionnelles en géographie

Dates	Départements d'Université	Centres de recherches	Associations	Revue	Services Gouvernementaux
1877			Société de Géo. de Québec		
1880				Bulletin de la S.G.Q.	
1897				Gazeteer of Canada	Geo. Board of Canada (Ottawa)
1909					Bureau provincial de la géo. (Québec)
1929			Royal Canadian Geog. Society	Canadian Geog. Journal	
1935	Toronto				
1939			Soc. de Géo. de Montréal		
1942	Mc Master (Ontario)			Bulletin des Sociétés de Géo de Québec et de Montréal	
1944					
1945	Mc Gill				
1947	Montréal			Revue Canadienne de Géo.	Direction de la Géographie (Ottawa)
1948	Laval (Québec)				
1951			Association Canadienne des géographes	Géographe Canadien	
1953					Service de Géographie (Québec)
1954	Sherbrooke	Mc Gill Subarctic Research Laboratory			
1956				Cahiers de géo. de Québec	
1958		Labo. Mc Gill à la Barbade –			
1961		Centre d'Etudes Nordiques (U. Laval) et Guyane britannique (Mc Gill)			
1962			Association des géographes du Québec		
1966			Association des géographes de l'Amérique française	Bulletin de l'A.G.A.F.	
1969	Université du Québec (Montréal)				

2- Le Québec et les congrès internationaux

Les progrès de la géographie canadienne se mesurent à l'évolution de ses relations avec la géographie internationale. Le tableau 5 ci-dessous montre que les Canadiens n'ont commencé à assister en nombre aux congrès qu'après la seconde guerre mondiale.

Tableau 5 : participation des géographes du Québec aux Congrès internationaux de géographie.

Dates	Nombre de participants			Nombre de communications		
	Total Can.	Can. fr.	Mc Gill	Total Can.	Can. fr.	Mc Gill
1881	4	3		1		
1889	1	1				
1891						
1895	3					
1899						
1904	6		1	5		1
1908	1					
1913	1					
1925	3		1			
1928	5					
1931						
1934						
1938	1	1		1	1	
1949	10	2	2	3	2	
1952	36	4	2	7	1	2
1956	10	4		5	2	1
1960	31	6	4	15	3	3
1964	66	9	5	33	4	4
1968	48	?	?	41	6	3

Depuis 1956 seulement cette participation est devenue active, la moitié des participants environ présentant une communication. Les géographes du Québec – Canadiens français et anglais de Mc Gill – ont d'abord présenté relativement beaucoup de communications, puis leur part s'est amoindrie au fur et à mesure que la géographie se développait dans les autres provinces du Canada, passant de la moitié à environ le quart des communications présentées. Toutefois, leur participation ne cesse de croître en valeur absolue, avec des fluctuations dues à l'éloignement de certains congrès.

N. Nicholson¹⁰³ et L.E. Hamelin¹⁰⁴ ont rappelé l'histoire de la participation des Canadiens aux congrès internationaux : à Venise en 1881, le chancelier de l'Université Queen (Ontario) présente des résolutions pour l'unification du méridien initial, tandis qu'une délégation officielle de la province de Québec apporte une exposition de soixante pièces – pas très « géographiques » toutefois. A Paris en 1889, on trouve un Montréalais, Urzèle Archambault, directeur de l'Académie commerciale. A Londres en 1895, trois Canadiens anglais participent au congrès et une exposition de cartes topographiques et géologiques du Canada est présentée. En 1904 à Washington, une dizaine de Canadiens sont inscrits, dont James White, chef géographe du département de l'Intérieur, auteur du premier Atlas du Canada, trois représentants d'autres services fédéraux concernés par la géographie, deux professeurs de Toronto, un de Mc Gill – A.W.G. Wilson – et un de Manitoba. Cinq communications sont présentées, pour la plupart en géographie physique.

La proximité de ce dernier congrès explique sans doute l'intérêt manifesté par les Canadiens. En effet par la suite leur participation est nettement plus faible. En 1908, un seul Canadien anglais est inscrit. En 1913, à Rome, l'explorateur Vilhjamur Stefanson donne une communication sur l'expédition canadienne dans l'Arctique de 1913. En 1925, trois Canadiens anglais participent, dont le professeur F.D. Adams de Mc Gill, mais aucune communication n'est présentée. En 1928, cinq Canadiens anglais assistent au congrès de Cambridge et présentent la première feuille de la carte internationale du Canada : Régina. H.A. Innis, qui deviendra chef du département d'économie politique à Toronto, donne une communication dans le cadre de la commission sur les types d'habitat rural : « Industrialism and settlement in Western Canada » où il est d'ailleurs plus question du développement économique des Prairies que des formes de peuplement. En 1931, aucun Canadien n'assiste au congrès, en 1934 à Varsovie on expose l'ouvrage de L.J. Burpee « The discovery of Canada » (Ottawa, 1929). Mais 1934 marque un tournant dans la participation canadienne aux congrès internationaux.

Jusque là, elle n'avait été que très épisodique – six communications présentées en tout aux 14 premiers congrès – et les Canadiens français n'avaient fait d'apparition qu'à Venise et à Paris. Mais en 1934 le Canada adhère à l'U.G.I. par l'intermédiaire de la Canadian Geographical Society. C'est un mécène de Toronto, « gentilhomme cultivé »¹⁰⁵, le Lt Col. G.L.P. Grant Suttie, qui s'est chargé d'organiser une section canadienne et de défrayer de ses deniers la participation du Canada. En 1936, il organise le Comité National de l'U.G.I. pour le Canada, qui comprend un président nommé par le premier ministre canadien, quatre représentants de la province de Québec et huit membres : parmi les seize premiers membres du comité, deux seulement sont des géographes professionnels : B. Brouillette et G. Taylor. En 1938, à Amsterdam, B. Brouillette sera d'ailleurs le seul représentant du Canada. Il donne une communication sur le développement industriel du port de Montréal. En 1949, parmi une dizaine de participants canadiens, on compte deux Canadiens français : G. Aumont et B. Brouillette, et deux professeurs de Mc Gill : G.H.T Kimble et B. Zaborski. Trois communications sont présentées, l'une sur la cartographie au Canada depuis 1938 par F.J. Alcock (d'Ottawa), une sur l'étude du peuplement au Québec (problème du repérage des divisions territoriales) par B. Brouillette et l'autre par G. Aumont sur la géographie dans l'enseignement secondaire au Canada français.

En 1952, à Washington, les participants canadiens sont plus de 30, 7 communications portent sur des domaines variés : géomorphologie, biogéographie, géographie agraire, population, enseignement.

¹⁰³ NICHOLSON N.L. : Canada and I.G.U.. C.G., 1959, vol. 14, pp 37-41.

¹⁰⁴ HAMELIN L.E. : La géographie mondiale, le congrès de Stockholm et le Canada. C.G.Q., oct 1960-mars 1961, n°9, p. 51-62.

¹⁰⁵ - R.C.G., 1947, n°1.

La mort successive de trois présidents du Comité (Grant Suttie en 1949, Cody en 1951, H.A. Innis en 1952) amène la réorganisation de celui-ci en 1953 : il se compose désormais de 18 membres, appartenant à l'Université, au gouvernement du Canada, à l'Association canadienne des géographes et à la Royal Canadian Geographical Society. B. Brouillette en sera président de 1953 à 1960, N. Nicholson lui succèdera.

En 1960, M. Hamelin jugeait la participation du Canada peu importante en qualité : « il n'est pas exagéré d'admettre que les Canadiens ne sont que peu intégrés à la géographie mondiale et qu'ils ont très faiblement influencé l'orientation et la pensée géographique internationale ».¹⁰⁶

En effet, au congrès de Rio de Janeiro de 1956, la participation canadienne fléchit – éloignement, faiblesse des contacts avec l'Amérique latine ? – et les communications sont toutes en géographie humaine. Les Canadiens français jouent cependant un certain rôle B. Brouillette étant président de la commission de l'enseignement, L.E. Hamelin participant à celle du périglaciaire et B. Robitaille à celle de géomorphologie appliquée. Mais en 1960 puis 1964 et 1968 le Canada confirme sa vocation internationale en envoyant une délégation nombreuse. La nature de sa participation a également changé : les universitaires sont devenus majoritaires, même s'il reste un nombre important de spécialistes employés par les gouvernements. Les amateurs cultivés ont disparu. Les communications apportent désormais moins une information sur le Canada, comme lors des premiers congrès, que les résultats de travaux de recherche qui se situent au niveau des préoccupations internationales.

En 1972, Montréal a reçu le 22^e Congrès international de géographie. La richesse des publications, des expositions, de cartes, a montré que la géographie canadienne – et en particulier québécoise – avait passé le stade de la première jeunesse et était parvenue à la maturité.

¹⁰⁶ - HAMELIN L.E. : art. cité.

CONCLUSION

L'histoire événementielle de la pénétration de la géographie au Québec a montré une coupure assez nette entre ce que l'on pourrait appeler la tradition géographique québécoise et l'irruption de la géographie européenne. La coupure est-elle réelle ou bien peut-on discerner quelques éléments de continuité entre les deux phases de cette évolution ?

Il semble bien y avoir une différence de nature entre deux types de géographie : la première, florissante vers les années 1910 surtout, ne peut être assimilée à une recherche scientifique, elle n'a de géographique que son objet, mais pas de méthodologie propre. Elle était inspirée avant tout par le goût du voyage, l'intérêt pour les excursions qu'organisait par exemple la Société de Géographie, ou dans certains cas par le souci nationaliste de s'appropriier le territoire, ce qui conduisait les érudits de l'époque – parmi lesquels beaucoup d'hommes d'affaires anglo-saxons – à s'intéresser aux ressources des terres nouvelles et à leur mise en valeur beaucoup plus qu'aux formes d'organisation des espaces déjà aménagés.

Il ne faut pas s'étonner d'autre part que l'établissement précoce d'un enseignement de la géographie aux niveaux primaire et secondaire n'ait pas été accompagné d'un mouvement comparable dans les universités : cet enseignement n'était en effet jamais donné par des géographes, il consistait le plus souvent dans l'apprentissage d'une nomenclature, malgré les efforts infructueux de E. Miller ou l'abbé Garneau au début du siècle pour modifier cette situation. C'est en fait plutôt l'absence de géographie au niveau universitaire qui explique le manque de spécialistes et la faible valeur de l'enseignement donné, et donc de façon cumulative l'impossibilité d'une émergence de la géographie à un plus haut niveau. Pendant longtemps d'ailleurs le contexte universitaire québécois n'était pas prêt à accueillir la géographie, les disciplines les plus représentées – le droit, la médecine... –, fortes de leur importance pratique et sociale, la tenant pour une matière mineure, indigne de l'Université, tout juste bonne pour l'agrément du voyageur en mal d'exotisme.

On a vu aussi combien la spécialisation et la multiplication précoce des disciplines touchant au territoire – géologie, arpentage, agronomie, forestage... – avaient pu limiter d'emblée le champ de la géographie. Enfin on peut avancer l'hypothèse que la science historique québécoise n'a pas au même titre que la française favorisé le développement de la géographie, dans la mesure où la recherche des particularités du destin canadien français était plutôt orientée vers des explications spiritualistes ou démographiques que territoriales – rôle de l'Eglise, de la fécondité, des mentalités... La différenciation relativement faible des milieux géographiques et la brièveté de l'histoire des relations homme milieu au Canada ont pu être d'autres aspects de ce manque de stimulation de la recherche géographique.

L'installation d'une géographie universitaire par des spécialistes européens s'est déroulée dans le contexte d'un Québec beaucoup plus ouvert aux grands courants d'information internationaux : secoué par la crise économique, puis par la conscription lors de la deuxième guerre mondiale, le Québec a découvert un peu malgré lui les pays et les peuples que lui révélait la marche des opérations militaires. Les services de l'armée américaine et canadienne

ont mis en relief pendant et après la guerre l'insuffisance de la formation géographique dans les deux pays. D'ailleurs certains universitaires avaient déjà pris conscience de l'importance de la discipline – par exemple c'est Mgr Parent qui invite en 1947 P. Deffontaines à fonder un enseignement de géographie à l'Université Laval. Les Anglais pour lesquels la frontière canadienne avait toujours été très perméable ont introduit dès cette époque leur propre tradition. La géographie était alors importée de toutes pièces depuis des pays étrangers et c'est à ce titre qu'on peut parler de rupture dans l'histoire de la pénétration de la discipline au Québec.

Ce n'est que plus tard que certains géographes canadiens formés aux écoles étrangères se sont préoccupés d'adapter la pratique de la géographie au contexte de leur pays. C'est alors peut-être qu'ont reparu certains caractères de la géographie pratiquée au Québec vers la fin du XIXe siècle et le début du XXe – mais s'agit-il d'une véritable influence du passé ou bien de la résurgence de traits de civilisation nord-américains plus ou moins permanents ? Ainsi en est-il du souci d'utilité des recherches, de rentabilité des études, de l'intérêt pour la géographie appliquée, de la défiance vis-à-vis de cette géographie européenne « désintéressée » qui s'était imposée au début – et dont certains thèmes comme le paysage rural de la tradition française en géographie humaine ont passé difficilement (voir livre III). La réapparition du nationalisme canadien français sous le jour nouveau de l'indépendantisme est peut-être à l'origine du regain d'intérêt pour la géographie culturelle, marque du passé sur la géographie actuelle ?

Aussi, bien que la suite de cette étude s'attache essentiellement à la seconde phase de l'évolution, celle qui concerne une géographie « scientifique », il ne sera pas fait complètement abstraction des premières manifestations de l'intérêt pour la géographie au Québec, même si les relations que l'on peut établir d'une période à l'autre sont le plus souvent du domaine des hypothèses.

LIVRE II

Les caractères généraux de l'évolution de la géographie québécoise

Il y a quelque risque à essayer d'envisager les caractères d'ensemble de la géographie québécoise : son évolution est inséparable d'un cadre plus général, propre à la province canadienne française. L'étudier ramène bien souvent à des généralités, des lieux communs, des prises de position difficilement objectives, dont on ne peut dire avec certitude s'ils ont influencé ou non les courants de la pensée géographique. De plus, une approche globale ne doit pas simplifier à outrance les tendances variées, la diversité des conceptions.

On ne peut s'empêcher toutefois de poser, à propos de cette géographie, une question d'ordre général : peut-on résumer son évolution en disant des divers courants de pensée géographiques qu'ils sont venus comme d'autres « se fondre harmonieusement dans le creuset canadien, ce carrefour des cultures européennes et américaines ? »¹⁰⁷ Le Québec serait-il, à l'intérieur du Canada, un carrefour privilégié ?

Il est certain qu'en géographie, les influences étrangères ont profondément marqué la province. Par les fondateurs des départements d'université, par la formation des enseignants, par la noria des professeurs invités, par l'utilisation des manuels et des ouvrages, par l'emprunt de modèles d'études universitaires, ont été transmis au Québec à la fois les idées et les institutions, les méthodes, les références et les thèmes d'étude.

Ces influences, anglaise et française, ont prévalu chacune isolément ou ensemble, dans une première phase lorsque la jeunesse des cadres de l'activité géographique multipliait les tâches d'organisation et les problèmes matériels. Avec le développement de la recherche, les concepts importés de l'Ancien Monde se sont trouvés confrontés à un milieu nord-américain dont ils reflétaient parfois mal la réalité. L'abondante production livresque des Etats-Unis a de tout temps aisément franchi la frontière. Une synthèse est-elle issue de ce triple courant d'idées et de faits, les géographes québécois ont-ils formé une véritable « école de géographie autonome et originale »¹⁰⁸ face à ces tendances parfois divergentes ? La complexité du problème ne permet d'apporter que quelques éléments de réponse, d'autant plus que la situation actuelle est loin d'être définitive.

¹⁰⁷ - DAGENAI P. :Caractères de l'activité géographique au Canada. R.C.G., 1953, vol. VII, p. 3.

¹⁰⁸ - DAGENAI P. : art. cité.

Chapitre 1 – Une science jeune

Il faut rappeler avant toute chose le caractère récent de la géographie au Québec. M. Dagenais le soulignait en 1953 : « les principaux responsables des tendances données à l'enseignement géographique sont relativement jeunes, en grande partie des moins de quarante ans. Ils n'ont pas l'avantage de s'appuyer sur les travaux accomplis ou amorcés par la génération précédente. Avec le prosélytisme du jeune apôtre, ils dépensent une bonne partie de leur énergie à combattre des préjugés, à vaincre des difficultés matérielles, à poser les fondements de l'édifice et à former des successeurs qui assureront la pérennité de la discipline. Ils sacrifient souvent du même coup la délicate satisfaction personnelle et l'auréole que seuls des travaux de recherche d'envergure peuvent apporter aux scientifiques »¹⁰⁹.

La lourdeur des tâches d'enseignement incombant aux premiers géographes universitaires de la province se mesure à l'état de la géographie dans l'enseignement secondaire, dans tout le Canada : en 1950 encore, dans l'étude qu'il réalisa pour le Canadian National Science Research Council, D. Stamp¹¹⁰ déplorait « the neglect of geography in Canadian high schools » – et il est vrai aussi « the similar, even worse, position in the United States » ! La géographie en effet souffrait de son association à l'histoire dans l'enseignement global des « social studies », les enseignants formés surtout à l'histoire négligeaient la géographie. Au Canada prévalait encore un système d'enseignement rigide, avec manuel imposé. Selon Dudley Stamp, on enseignait surtout une géographie des « caps et des baies », insistant sur l'effort de mémoire plus que sur la compréhension des relations.

Certes à l'époque tous les responsables sont persuadés de la nécessité d'un changement. Mais les générations d'étudiants qui arrivent à l'Université ont tout à apprendre. Cela pourrait n'être pas trop grave si le personnel universitaire était en nombre suffisant. Or, le manque d'enseignants a longtemps été le problème majeur des départements de géographie, expliquant l'appel systématique à des professeurs invités et le recours à des enseignants de spécialités voisines, sciences naturelles par exemple. Les enseignants canadiens, promus souvent très tôt à des postes astreignants, submergés de tâches administratives, n'ont parfois pas terminé leurs études et surtout leur recherche (par exemple F. Grenier, L. Trotier n'ont pas complété leurs études de doctorat). Cette « maladie de jeunesse » rend compte en partie du petit nombre des thèses de doctorat (une dizaine de Ph D seulement ont été soutenues à Montréal depuis la création du département).

Si la situation s'est améliorée à Montréal et à Laval, où la plupart des professeurs ont au moins un Ph D, un petit nombre de chargés d'enseignement n'ont encore que la maîtrise. A MC Gill, des étudiants gradués deviennent souvent « lecturer » ou « assistant professor » tout en préparant leur Ph D. Le fait est encore plus sensible dans les nouvelles universités de Sherbrooke et du Québec, où le tiers ou la moitié seulement des enseignants possèdent le Ph D. Un cinquième n'ont que le B.A. à l'Université du Québec – cette dernière a dû recruter

¹⁰⁹ - DAGENAIS P. : art. cité.

¹¹⁰ - STAMP D. : *Geography in Canadian universities*. Ottawa, Canadian National Science Research Council, 1951, 75 p.

rapidement pour ses établissements dispersés dans tout le Québec et n'offre encore d'enseignements qu'au niveau du premier cycle. Mais la moyenne des âges des enseignants, qui s'échelonnent entre 25 et 48 ans, n'y était que de 32 ans en 1972¹¹¹.

Une certaine stérilisation de la recherche a donc résulté de la nécessité d'imposer de trop lourdes tâches d'enseignement à de jeunes géographes. Il s'y ajoute la multiplicité des responsabilités administratives – la rapide succession des directeurs de département à Montréal en est une illustration – ou « professionnelles », comme le montrera plus loin l'étude de la participation des géographes universitaires à des travaux pour les commissions gouvernementales ou le secteur privé (voir livre III).

Une autre conséquence de cette situation est l'établissement à l'intérieur des départements, de relations entre collègues peu habituelles. Dans un modèle traditionnel de l'Université, l'on s'attend à trouver des « patrons » et un certain clivage « chronologique » dans des équipes de chercheurs d'âge et de niveaux de compétence nettement hiérarchisés : or à Montréal en 1969 par exemple, on trouvait parmi les enseignants jusqu'à cinq niveaux de rapports professeur-étudiant (l'un ayant enseigné à l'autre qui a enseigné le suivant, etc...). Selon certains, cette confrontation de gens du même âge favorise la jalousie, les clivages d'ordre politique, et l'absence de hiérarchie ne permet pas que se détache un leader. D'autres voient là une des raisons de l'absence d'« école » de géographie proprement québécoise, faute de l'existence d'un « patron » qui ait pu en être le chef de file. Le problème est ressenti avec plus d'acuité à Montréal et sans doute dans les universités nouvelles qu'à Laval, où M. Hamelin a tenté de coordonner les activités du département, ou qu'à Mc Gill où des professeurs plus âgés assument la direction, et où de toutes façons le style anglo-saxon l'emporte dans les rapports humains.

Ces géographes dans l'ensemble assez jeunes, surtout dans les premiers temps de l'histoire des départements, sont confrontés dans leurs activités de recherche à une discipline toute récente : en 1957 L.E. Hamelin écrivait : « Malgré les travaux fondamentaux de M. R. Blanchard sur l'Est, le Centre et l'Ouest du Québec méridional, nombreux sont encore les problèmes géographiques canadiens qui attendent leur première génération de chercheurs. Il en est particulièrement ainsi dans le Québec qui n'est pas laurentien, c'est-à-dire à la fois le Québec central ou subarctique et le Québec Nord ou arctique. Pour ces régions, aucune synthèse géographique ; l'on en est encore soit à la simple reconnaissance de grandes régions à l'aide des photographies aériennes – soit à l'examen d'un site local ou d'une question précise »¹¹².

Non seulement les travaux d'envergure manquent en géographie, mais aussi les analyses fondamentales dans la plupart des sciences sociales : ainsi le colloque organisé en 1962 par le département de sociologie de Montréal et publié dans la revue *Recherches Sociographiques*¹¹³, insiste par exemple sur la rareté des études démographiques. Les recensements ne sont pas exploités, les structures de l'emploi et des activités socioprofessionnelles sont mal connues, bien souvent, une phase obligatoire de la recherche, et l'absence de références générales a freiné, de façon cumulative, son développement.

L'état lacunaire de la documentation est particulièrement ressenti par les cartographes, lors de la collecte des données préalable à l'établissement d'une carte : les études de base n'ayant été réalisées que pour une paroisse ou un comté ici et là, la couverture d'une région complète sans extrapolation est difficile¹¹⁴.

¹¹¹ Source : Répertoire de la géographie canadienne. Ottawa, Comité National Canadien de Géographie, 1972.

¹¹² HAMELIN L.E. : les tourbières réticulées... C.G.Q., oct. 1957, n°3.

¹¹³ DUMONT F., MARTIN Y. : Etat de la recherche sur le Canada français. *Recherches sociographiques*, 1963.

¹¹⁴ d'après M. DRUMMOND.

Même les matériaux cartographiques fondamentaux ont manqué quelque temps : en 1958 20% seulement de la superficie du Québec était couverte par les cartes géologiques¹¹⁵. Il a fallu un certain temps également avant que soient éclaircies toutes les contradictions entre les nouvelles cartes topographiques et les tracés des arpenteurs dont les erreurs n'avaient pas toujours été rectifiées sur le terrain.

Ces documents de base ont fait principalement défaut aux premiers géographes qui – pour leur enseignement ou en guise d'introduction à leur recherche – souhaitaient donner une vue d'ensemble d'une question : ainsi P. Dagenais, dans une contribution à un ouvrage sur l'agriculture de la province de Québec écrivait en 1943 : « le climat de la province de Québec n'a pas encore été l'objet d'une étude d'ensemble approfondie. Une telle étude suppose un long et pénible travail préliminaire de calculs de moyennes et d'observations sur le terrain que nous n'avons pu faire qu'en partie. Loin de nous, donc, l'ambition de présenter ici un travail décisif »¹¹⁶. Plus tard, des géographes devaient s'atteler à ce « travail de bénédictin », comme J.J. Boisvert en 1964 dans ses « Données climatologiques pour les postes météorologiques choisis de la province de Québec ».¹¹⁷

On pourrait multiplier les exemples. Cette jeunesse n'est toutefois pas toujours conçue comme un handicap : ainsi des techniques très modernes ont pu être adoptées d'emblée, pour la cartographie topographique par exemple qui s'est faite au Canada directement à l'aide des photographies aériennes¹¹⁸ après la guerre. Même les études de géographie peuvent être stimulées par des conditions de nouveauté : « C'est surtout dans les pays neufs que la géographie offre un intérêt pratique, on a besoin de connaître les « suggestions de la nature » et le géographe devient un ingénieur-conseil qui prépare la connaissance et l'humanisation des régions vierges ».¹¹⁹

Mais, qu'elle retarde les progrès ou stimule la recherche, la jeunesse est un état passager, qu'ont connu au début de leur existence toutes les écoles de géographie et qui ne saurait plus affecter durablement la géographie québécoise. Plus originale et sans doute plus persistante est la deuxième remarque que l'on peut faire à propos de cette géographie : elle a été très fortement marquée par des courants de pensée géographique venus de l'étranger.

¹¹⁵ Rapport général du ministère des mines de la province de Québec pour 1957. Compte-rendu par R. BERGERON, C.G.Q., 1958.

¹¹⁶ DAGENAIS P. : Le climat de la province de Québec, in L'agriculture, Etudes sur Notre Milieu, coll. dirigée par E. Minville. Montréal, Fides, 1943, 555 p.

¹¹⁷ Université Sherbrooke. Compte rendu dans R.G.M., 1964, n°1, p. 115.

¹¹⁸ HARE F.K. : Reexploration of Canada. C.G., 1951, n°4.

¹¹⁹ HAMELIN L.E. : La géographie difficile. Cahiers de géographie de l'Université Laval, 1952, n°2, 20 p.

Chapitre 2 – Une science marquée par ses origines étrangères

L'influence étrangère peut difficilement se mesurer d'une façon précise et certaine : on n'en obtient souvent que des témoignages indirects, par exemple en étudiant la formation reçue par les professeurs ou en comptabilisant les références données par les auteurs de thèses ou les comptes-rendus des revues : cette approche ne vaut guère que statistiquement, en restant à un certain niveau de généralité. On obtient un matériau plus vivant et plus nuancé en recueillant par interview les opinions des géographes. Mais on ne peut interroger tout le monde et l'interprétation donnée est forcément subjective. L'étude la plus complète et la plus satisfaisante consiste sans doute à dépouiller toute la littérature et à ranger les articles d'après les concepts et la méthodologie utilisés. Faute du recul et du jugement suffisants, cette dernière source de recherche est ici la plus partielle et peut-être la moins sûre.

1- L'influence française

Selon M. Hamelin, « la géographie est probablement la discipline qui, au Canada français, s'abreuve le plus aux sources de la France ».¹²⁰

On a vu que, dès l'origine, les premiers professionnels de la géographie canadiens avaient étudié en France et que la fondation des départements de géographie de Montréal et d'histoire et géographie de Laval étaient l'œuvre de Français. L'organisation des études universitaires s'inspire beaucoup du modèle français : les étudiants entrent à l'Université après avoir obtenu le baccalauréat (non spécialisé) dans les collèges classiques. A Montréal, si l'on institue le système anglo-saxon des crédits, les diplômes donnés sont la licence et le D.E.S.. A Laval on utilisa jusqu'en 1955 le système des certificats de licence (géographie générale, géographie régionale, géographie de l'Amérique du Nord, histoire). En 1955 M. Hamelin réorganisa le cycle des études sur le mode nord-américain cette fois, séparant la géographie de l'histoire, instituant un bacc. en géographie (équivalent du B.A. honours, venant après le bacc-es-arts) en première année puis deux années de licence ou maîtrise.

Mais c'est surtout l'encadrement universitaire qui garde longtemps une forte coloration française : cela est particulièrement flagrant à l'Université de Montréal où depuis la création du département les deux tiers du personnel canadien ont été compléter leurs études en France, où enseignent de façon permanente des professeurs français, l'un depuis 1949, l'autre depuis 1966, et où se succèdent chaque année un ou deux professeurs invités, le plus souvent français (tableau 6, ci-dessous).

Tableau 6 : Enseignants de géographie à l'Université de Montréal

Années	Canadiens français	dont formés en France	Français		Anglophones
			résidents	invités	
1948-49	3	2		R. Blanchard	1
1949-50	3	2	1	R. Blanchard	1
1950-51	6	2	1	P. Veyret	
1951-52	4	3	1	P. Veyret	
1952-53	4	3	1	P. Veyret	
1953-54	3	2	1	P. Veyret	1
1954-55	2	2	1	J. Despois	1
1955-56	3	2	1	H. Enjalbert	1
1956-57	3	2	1	A. Journaux	1
1957-58	3	2	1	P. Flatrès	1
1958-59	4	2	1	M. Philiponneau	1
1959-60	3	2	1	M. Philiponneau	1
1960-61	5	3	1	P. Pinchemel	
1961-62	5	3	1	E. Juillard	1
1962-63	7	4	1	M. Philiponneau	
1963-64	8	4	1	J.P. Moreau	
1964-65	8	5	1	J. Pelletier	
				P. Gourou	
				P. George	
1968-69	7	4	4	J. Raynal	2

Source : Annuaire de l'Université de Montréal

Jusque vers 1960 ces professeurs, surtout géomorphologues, apportaient un complément indispensable à l'enseignement, et donnaient tous un cours de géographie physique, un de

¹²⁰ HAMELIN L.E. : Petite histoire... art. cité, p. 6.

géographie humaine générale et un cours de géographie régionale. Depuis 1960 le manque de personnel est moins sensible et on fait appel aux professeurs invités seulement pour enseigner leur spécialité. Les géographes « humains » équilibrent alors les spécialistes de géographie physique.

Si l'on mesure l'influence française au nombre de cours donnés, elle est encore plus remarquable et permanente. Pendant plusieurs années, à Montréal, plus des trois quarts des crédits donnés par le département correspondaient à des cours assurés par des Français ou des Canadiens formés en France (tableau 7).

Tableau 7 : Nombre de crédits donnés par des géographes à l'Université de Montréal

Années	Canadiens français formés en France	Français	Autres Canadiens français	crédits totaux offerts par le département
1948-49	22	7		36
1949-50	17	8	6	37
1950-51	12	16	5	39
1951-52	25	20	3	62
1952-53	25	18	3	62
1953-54	21	24		52
1954-55	16	20		53
1955-56	17	20	3	52
1956-57	17	18	5	50
1957-58	17	12	3	52
1958-59	16	10	11	62
1959-60	28	14	11	65
1960-61	24	19	19	73
1961-62	24	15	17	72
1962-63	14	17	25	72
1963-64	38	12	15	86
1964-65	28	15	20	74

Source : Annuaire de l'Université de Montréal.

A partir de 1960 est apparue une deuxième génération de géographes à qui l'on confie d'abord les travaux pratiques, la cartographie, puis les cours. Ces jeunes professeurs Canadiens français se partagent encore en 2/3 qui sont allés suivre des cours en France et 1/3 ayant fait toutes ses études au Québec. Mais on ne peut guère les opposer par la formation qu'ils ont reçue ou par le type de géographie qu'ils enseignent : si l'on ne considère que les déplacements ou contacts personnels, l'influence française est en effet prépondérante, unique, et même restreinte au début aux seules écoles de géographie de Grenoble et de Paris. Peu d'anglo-saxons ont enseigné à Montréal : J.R. Mackay et F.K. Hare en 1948-50, pendant qu'ils terminaient leur Ph D, quelques spécialistes de disciplines annexes, et depuis 1965 M. Garnier, climatologue de Mc Gill. Parmi les Canadiens français, P.Y. Denis est le seul qui soit allé chercher un Ph D ailleurs qu'en France (en Argentine). L'influence française peut donc sembler écrasante, et cela d'autant plus qu'elle ne semble pas devoir se réduire : trois « Français de France » ont été nommés au département entre 1966 et 1968, et beaucoup de Canadiens français font leur Ph D à Strasbourg.

A Laval, l'influence française mesurée au nombre des enseignants d'origine française ou formés en France est tout aussi considérable – on doit souligner en particulier le rôle de P. Deffontaines (voir tableau 8)¹²¹.

¹²¹ - Ce tableau est incomplet car nous n'avons pas consulté les annuaires de l'Université Laval.

Tableau 8 : Professeurs invités au département de géographie de l'Université Laval

Années	Français	Autres
1948-49	P. Deffontaines – P. Lavedan	
1949-50	P. Biays - P. Deffontaines - Y. Baticle	
1950-51	P. Biays - P. Deffontaines - Y. Baticle	
1951-52	P. Biays - P. Deffontaines - Y. Baticle	
1952-53	R. Blanchard - P. Deffontaines	
1953-54		
1954-55		
1955-56	M. Derruau - H. Enjalbert - J. Corbel	
1956-57	F. Taillefer - J. Gottmann - J. Rousseau - A. Journaux - M. Trotzic	
1957-58	P. Biays - M. Pardé - P. Flatrès - A. Cailleux	
1958-59	CH. P. Péguy - R. Blanchard	
1959-60	M. Laferrère	
1960-61	P. Deffontaines - R. Blanchard - M. Laferrère	O. Ribeiro
1961-62		
1962-63	P. Biays - R. Garry	P. Macar
1963-64		D. St-Onge
1964-65		
1965-66	A. Cailleux	
1966-67	P. Deffontaines	
1967-68	G. Lasserre - R. Garry	T.E. Lee
1968-69		

Source : Cahiers de géographie de Québec.

L'ouverture récente à d'autres écoles y est cependant plus sensible : dès 1960 M. Hamelin décidait de recevoir des professeurs invités qui ne soient plus seulement des Français : O. Ribeiro a inauguré cette série. Si des Français de France comme A. Cailleux se sont installés à Laval comme professeurs, on remarque parmi les enseignants recrutés des anglo-saxons : J.M. Crowley (du Minnesota), P. Clibbon (Mc Gill), D. Louder (Washington) et aussi des Canadiens français ayant complété leurs études au Royaume-Uni (B. Robert) ou aux États-Unis (L. Trotier, P.Y. Villeneuve). Des liens avec la Belgique existent aussi, par M. Grandtner (écologiste) et A. Hufty.

Mais l'importance et la pérennité de l'influence française se mesurent sans doute le mieux dans la composition du personnel enseignant la géographie à l'Université du Québec. Tout en se voulant compétitive sur le plan de la géographie nord-américaine, l'Université du Québec tient avant tout à rester québécoise et c'est peut-être ce qui explique sa préférence marquée pour un personnel francophone, formé en France bien plus souvent qu'aux États-Unis¹²².

En effet l'encadrement n'y est pas très différent en 1972 de celui des autres universités : les enseignants ont peut-être moins de diplômes (sur 29 professeurs, 10 ont un Ph D, 12 la maîtrise et 7 le baccalauréat-ès-arts). Mais la formation de ces professeurs est encore largement alimentée aux seules sources françaises : sur dix possédant un Ph D, un seul l'a obtenu au Canada, à Mc Gill (P. Foggin). Tous les autres sont, soit des Français de France (4), ou des Canadiens français ayant obtenu un Ph D – Doctorat de 3^e cycle ou d'université – en France (2 à Strasbourg, 1 à Paris, 2 à Aix-en-Provence et 1 à Bordeaux). Parmi les autres, 7 ont fait toutes leurs études à Laval, 4 à Montréal. En dehors de la France, la formation étrangère n'apparaît que chez deux Polonais, et un professeur formé en Californie.

¹²² - Source : répertoire de la géographie canadienne. Ottawa, 1972.

La communauté de langue, la suspicion de certains à l'égard de la pression anglo-saxonne sont sans doute autant de facteurs à invoquer pour expliquer la persistance, à l'heure actuelle, d'une influence française prépondérante.

Si l'on peut mettre en évidence le rôle directeur de R. Blanchard et P. Deffontaines sur les deux premières générations de géographes québécois, les « filiations » suivantes sont plus difficiles à établir entre les individus, pour les raisons déjà évoquées de petites différences d'âge entre les géographes et de rareté des chefs d'école. On a essayé cependant de donner une vue d'ensemble dans le tableau 9 : on a considéré comme témoin d'une « filiation » par rapport à une école de géographie le lieu d'obtention du Ph D.

Tableau 9 : Lieu d'obtention du Ph D des enseignants canadiens dans les quatre universités francophones du Québec.

Epoques	Montréal	Laval	Grenoble	Paris	Strasbourg	Autre en France	Mc Gill	USA	Autre
Nés avant 1910 Ph D obtenu avant 1940			<u>P. Dagenais</u> (38)	<u>B. Brouillette</u> (31)					
Nés avant 1930 Ph D obtenu entre 1950 et 1960	<u>P. Camu</u> (51) ----- N. Falaise (54) <u>L. Beauregard</u> (57)	B. Robitaille (59)	<u>L.E. Hamelin</u> (51) ----- J.M. Roy (51) J.J. Boisvert (54) <u>M. Bélanger</u> (58)	M. Brochu (53) -----					
Nés après 1930 Ph D obtenu après 1960		P. Clibbon (68)		G. Lemay (67) J.C. Dionne (70) G. Tremblay (71)	G. Richot (64) MA. Boudewel (68) P. Gangloff (70) J.V. Frenette (70) L.M. Bouchard (71)	G. Boileau (Bordeaux) P.Y. Pépin (Rennes 62) R. Pelletier (Bordeaux 68) S.B. Lavoie (Lyon 69) J. Desy (Aix 70à)	R. Paquerre (68) P. Foggin (70)	J. Cermakian (67) P.Y. Villeneuve (71)	P.Y. Denis (Argentine 67)

————— a suivi l'enseignement de R. Blanchard
 ----- a suivi l'enseignement de P. Deffontaines

Source : Répertoire de la géographie canadienne. Ottawa, 1972.

Le tableau est incomplet parce qu'il ne prend en compte que les docteurs, enseignants à l'Université et néglige des géographes québécois dont l'œuvre est cependant importante. L'influence française se trouve donc surestimée, car la plupart de ceux qui n'ont pas le Ph D ou des non-enseignants ont fait leurs études au Québec. De plus, le tableau comporte les mêmes lacunes que la liste dressée en 1972 pour Orbis Geographicus à partir de laquelle il a été établi. Il permet cependant quelques remarques intéressantes.

Le tableau fait apparaître assez nettement, en plus de la diversification actuelle des filières de formation, une division en trois générations des géographes enseignant au Québec : la première très réduite, comprend les pionniers B. Brouillette et P. Dagenais. La seconde compte moins d'une dizaine de géographes qui ont été les élèves des deux premiers et ont encore reçu l'enseignement des fondateurs français. La troisième génération a obtenu un Ph D le plus souvent entre 1965 et 1970. C'est à partir d'elle que se manifeste le remplacement de Grenoble par Paris et surtout Strasbourg (E. Juillard et J. Tricart) parmi les écoles françaises qui ont formé les géographes québécois. En même temps apparaissent d'autres filières françaises (Bordeaux-, Aix, Rennes, Lyon) ou anglo-saxonnes (Mc Gill, Etats-Unis).

Si l'on considère que c'est à l'occasion de la préparation de son premier travail de recherche important qu'un géographe se forge véritablement une méthode et des outils conceptuels, on ne peut que constater la vigueur de l'influence française telle qu'elle s'exprime par le choix des candidats québécois au Ph D. Mais il faut s'interroger sur la signification et sur d'autres témoignages de ce que, faute de mieux, l'on a appelé jusqu'ici « l'influence française ».

En effet, ce n'est pas parce qu'elle se perpétue qu'elle a toujours été ressentie favorablement : selon M. Hamelin, la présence constante dans les départements de géographie d'une majorité de professeurs français ou formés en France a longtemps retardé « la vente des idées canadiennes françaises ». Les jeunes diplômés canadiens français ressentent quelquefois péniblement la concurrence des envoyés de la France, parfois peu au fait du milieu québécois et accusés de « colonialisme ». On retrouve ici l'attitude ambiguë des Québécois envers les Français, dont l'existence est ressentie à la fois comme une garantie et une menace pour l'identité québécoise. Il faut dire que la pérennité de l'influence française tendait à se prolonger par des moyens inacceptables : ainsi lorsque, de façon consciente, l'Université Laval décida à partir de 1960 de recevoir des professeurs de pays étrangers autres que la France, et invita donc un Portugais, elle reçut une réprimande de la part de l'Ambassade de France, pour qui la géographie au Québec était sans doute un fief français !¹²³ L'habitude fut cependant prise à Laval d'inviter dès lors des personnalités de tous les pays, alors qu'à Montréal les professeurs invités étaient surtout des Français. D'une façon générale, l'administration a parfois retardé l'ouverture de la géographie québécoise en se référant longtemps au modèle français.

L'ambiguïté du rôle de la France, à la fois moteur et frein dans une certaine mesure, se manifeste lorsqu'on essaie d'analyser l'apport des professeurs invités. Difficile à évaluer objectivement, il doit être appréhendé d'après les impressions de ceux qui les ont reçus.

La plupart ne contestent pas leur utilité : au début tout au moins, la faiblesse de l'encadrement des départements, le petit nombre des enseignants de haut niveau, rendaient nécessaire le recours à des éléments extérieurs : on avait besoin d'eux pour assurer la totalité du cursus. A Montréal par exemple, les premiers professeurs invités étaient sollicités dans toutes les branches de la géographie et donnaient des cours à la fois en géomorphologie, en géographie humaine générale et en géographie régionale : Blanchard entre 1948 et 1950 ; P. Veyret entre 1950 et 1954, puis Despois, Enjalbert et Journaux ont contribué à ce démarrage d'ensemble de la géographie. Par la suite, les professeurs invités sont venus davantage en spécialistes : M.

¹²³ - communication de M. Hamelin.

Phliponneau en 1960 enseigne la géographie appliquée, Ph. Pinchemel en 1960-61 la morphologie du drainage, P. George en 1967-68 : l'organisation de l'espace à l'échelle régionale et urbaine.

Ces « pianistes de concert »¹²⁴ ont donc été doublement des initiateurs. L.E. Hamelin prétend même que « la province vibre au périglaciaire, à la géographie appliquée, à la granulométrie, aux études agraires... peu de temps après que l'effervescence correspondante ait commencé en France »¹²⁵.

Mais le renouvellement constant du personnel enseignant que suppose le système présente des inconvénients : si les professeurs invités apportent leurs préoccupations, leurs thèmes de recherche, ils ne restent pas assez longtemps pour animer une équipe d'étudiants, pour faire démarrer des séries d'études québécoises. « Tout le profit de leur venue n'est donc pas tiré. L'idée transmise par le cours ne prend pas corps dans un travail, une réalisation, donc ce mode de transmission manque d'efficacité... »¹²⁶

L.E. Hamelin fait la même constatation pour Québec : « d'un côté, ils ont enrichi nos étudiants, jeté du prestige sur l'IGUL et ils ont fourni aux collègues Canadiens des interlocuteurs appréciés ; de l'autre... l'enseignement des visiteurs n'a pas eu de fortes résonances au plan des recherches ; en fait, aucun de ces invités n'a dirigé de thèse en géomorphologie ni servi dans un jury ; peu ont publié d'importants articles dans les revues laurentiennes »¹²⁷.

C'est que les professeurs français n'ont pas toujours su se départir d'une certaine attitude « mandarinale », accentuée peut-être par le fait qu'on attendait beaucoup d'eux au Québec et qu'on les prenait volontiers comme juges d'une situation locale dont ils ne possédaient pas tous les éléments. Surtout la brièveté de leurs séjours rendait difficile une adaptation de leurs cours à la réalité géographique québécoise : les sources documentaires différentes, les divisions territoriales particulières, la forme des recensements, et surtout le choix limité des cartes de toute nature ne permettaient guère la transposition des travaux dirigés. L'impossibilité fréquente de se référer à des exemples locaux déjà étudiés explique, sinon excuse, un certain européocentrisme dans les exemples et les problèmes présentés, et sans doute beaucoup de cours ont-ils été donnés sans racines locales et à plus forte raison sans que des applications au Québec soient envisagées.¹²⁸

Si le cadre de référence de l'enseignement, ainsi coupé du milieu local, avait de quoi décourager et désorienter l'auditoire, sa forme n'aurait pas été non plus selon certains adaptée aux étudiants québécois : ceux-ci auraient parfois éprouvé des difficultés à structurer leur expression, à couler leur langage dans les formes du raisonnement abstrait et les professeurs ont pu prendre ces maladroites pour un manque de structure de leur pensée, d'où des notes quelquefois catastrophiques aux devoirs corrigés par les professeurs invités.

Ce décalage vient sans doute d'une différence plus générale dans les rapports d'enseignant à enseigné : au Québec l'on ménageait beaucoup plus la susceptibilité des élèves, très sensibles aux appréciations de leurs professeurs.

Mais cette incompréhension mutuelle n'est pas limitée au climat de l'enseignement, elle s'est rapidement étendue au contenu de la matière enseignée : malaise des étudiants devant une discipline conçue comme culturelle, peur de l'encyclopédisme, souci de l'efficacité et de la

¹²⁴ - BELANGER M.

¹²⁵ - HAMELIN L.E. : Petite histoire... art. cité., p. 1.

¹²⁶ - Interview de M. MANZAGOL.

¹²⁷ HAMELIN L.E. : Bilan vicennal de géomorphologie à l'Institut de Géographie de Québec. B.G.A.F., 1966, n°10, pp 7-21.

¹²⁸ Toutes ces remarques sont de M. Pinchemel.

rentabilité des études : ces traits étaient notés comme des caractéristiques par beaucoup d'enseignants français au Québec, bien avant qu'une tendance comparable se dessine en France. Ainsi F. Taillefer note que « l'étudiant va chercher moins un diplôme qu'une formation pratique (dans le milieu américain le savoir-faire compte plus que les diplômes) »¹²⁹, qu'il a en général peu d'attrait pour la conception française, culturelle, de la géographie.

En effet, la plupart de ces étudiants attendent de leurs trois années d'études une formation débouchant directement sur une activité professionnelle. Ils ont tous effectué des travaux salariés pour payer leurs études et dans ce pays neuf la spécialisation, la qualité d'expert, sont des valeurs plus sûres et généralement reconnues que l'érudition ou une vaste culture. Ces tendances sont d'ailleurs allées s'accroissant au fur et à mesure que l'on se détachait du modèle administratif et universitaire français, et d'autant plus facilement qu'aucun grand patron ne s'est imposé en géographie, hormis le passage de personnalités étrangères.

L'évaluation de rapports entre la géographie québécoise et ses origines françaises est donc devenue très complexe et ne saurait se détacher de tout un contexte québécois, lié d'une part à la jeunesse des structures universitaires et d'autre part aux tendances et aux conflits résultant de la position nord-américaine. Il apparaît que la pression étudiante a été dans ce domaine un facteur d'évolution non négligeable.

Parfois c'est l'ignorance et l'incompréhension des Français à l'égard du Canada qui déclenche l'irritation des Québécois : par exemple F. Grenier s'insurge contre les erreurs et l'imagerie simpliste qu'il relève dans un manuel français de géographie¹³⁰. L'extrait suivant lui semble particulièrement significatif : « Un savant ou un écrivain canadien qui veut trouver une audience part pour New York ou Londres ; il cherche à l'étranger un éditeur, une université qui assureront une large diffusion à sa pensée. Le Canadien (et surtout le Canadien français) lit peu ; il vient à peine de sortir des bois et de reconnaître la Prairie... Les Canadiens ont gardé un esprit provincial ». Quoique anecdotique, cette citation illustre une autre forme de la tension qui a pu exister entre Français et Québécois.

Quelles sont les idées qui constituent « l'influence française » ? Le modèle français de la géographie proposé aux Québécois à travers les personnes et les livres ne peut se ramener à une conception unique. On étudiera surtout en détail l'exemple de R. Blanchard, démonstratif ainsi que le soulignait D. Stamp¹³¹ : « Blanchard may be quoted as the outstanding example of the system whereby French Canadian universities have maintained close cultural links with France ».

Là encore, on peut constater le double caractère fécond et paralysant à la fois de l'influence française. (L'analyse qui suit s'appuie en grande partie sur l'article de M. Hamelin « la géographie de Raoul Blanchard » paru dans le *Géographe Canadien* en 1961).

Un des aspects positifs de l'œuvre de Blanchard au Québec est sans doute d'avoir posé les fondements d'une méthode rigoureuse et scientifique : enquêtes nombreuses, prises de contact avec le terrain, dépouillement systématique de la littérature, information soignée qui permet à ses ouvrages de ne comporter pratiquement pas d'erreurs. Cette méthode sert une conception très vaste de la géographie régionale, « bâtie autour de sections attendues de géographie générale », étudiant des thèmes multiples et se livrant à une analyse détaillée de tous les aspects d'une région.

Peu loquace sur sa conception de la géographie, R. Blanchard adopte une position de compromis entre la géographie générale et la géographie régionale comme entre les différents

¹²⁹ TAILLEFER F. : Les études géographiques du Canada. C.G.Q., 1957, n°2.

¹³⁰ - compte-rendu du Manuel Prévost. C.G.Q., oct. 1961.

¹³¹ - STAMP D. : Geography in Canadian universities. Ottawa, Canadian Social Science research council, 1951.

courants dont il est le contemporain : « nous retrouvons chez lui des éléments d'une géographie descriptive, anthropologique, chorologique, d'une géographie descriptive, « paysagiste », explicative et de synthèse »¹³².

Blanchard illustre donc parfaitement « la méthode la plus classique de la géographie régionale française », c'est un géographe a-spécialiste, « ensemblier », cherchant l'intégration, la synthèse, l'unité dans ce qu'il étudie et qui « trouve son client de choix dans l'homme cultivé ».

La géographie régionale de R. Blanchard est peut-être plus proche en réalité d'une géographie générale à propos d'un espace donné que d'une géographie régionale, bien que L.E. Hamelin souligne les préoccupations d'intégration verticale (enchaînement des faits) et horizontale (par le biais des localisations) de l'auteur. En effet Blanchard n'a jamais explicité ce qu'était pour lui une région. Faut-il lui imputer l'absence de réflexion dans ce domaine qui devait se prolonger par la suite au Québec ? Faut-il le rendre responsable de l'adoption par les auteurs de monographies régionales du « plan marmoréen » dénoncé par F. Grenier ?¹³³

D'autres reproches plus graves concernent l'œuvre de Blanchard elle-même : selon M. Bélanger, il lui manque une problématique. Sa démarche consistant à se promener sur le terrain, à le découper en « régions » sans existence réelle n'est pas bonne. « Raoul Blanchard est passé parfois à côté de la réalité québécoise ». Ainsi le problème agricole se résumait pour l'essentiel, selon lui, à une question de densité qu'il s'agissait d'élever au niveau des densités européennes : il confirmait donc ce que P. Dagenais contestera par la suite : « le mythe de la vocation agricole du Québec »¹³⁴. M. Bélanger lui reproche encore son incompréhension des problèmes fondamentaux de l'industrie : ses panégyriques extasiés des réalisations industrielles lui masquent le problème social sous-jacent et aussi la structure de l'organisation économique : il a fallu attendre les études d'économistes pour mettre en évidence les deux générations de l'industrie au Québec.

Seule son étude sur Montréal trouve grâce aux yeux de M. Bélanger : selon lui R. Blanchard y a ressenti davantage l'acuité du problème social, des « races », qui le passionnait, et son analyse se trouve bien alors centrée sur l'élément essentiel.

Certains reprochent donc aujourd'hui à R. Blanchard d'avoir en quelque sorte confirmé le mythe du peuple québécois, lieu de rencontre et de synthèse des deux civilisations, française et anglaise, sur le sol américain.

Peut-être cette attitude s'explique-t-elle par un certain pragmatisme de la part du chercheur : sa confirmation des thèses officielles et du mythe québécois lui ouvrait les ministères et aussi lui apportait l'estime de la population (son arrivée était annoncée par la presse locale, de nombreux services officiels étaient mis à sa disposition), alors qu'une analyse plus sévère des faits économiques et sociaux lui eût sans doute valu la perte de ces avantages. On peut se demander si cette « complaisance » était bien consciente.

En fait, Charles Lemelin, au colloque de la Revue « Recherches sociographiques » raconte une discussion qu'il avait eue avec R. Blanchard à l'occasion du centenaire de l'Université Laval : « celui-ci m'avouait que ses observations géographiques faites dans les régions du Québec pendant les années 1930 gardaient leur valeur intrinsèque. Mais M. Blanchard avait, en conclusion de ses études régionales, soutenu une thèse. Pour lui, nos ressources physiques – entre autres la terre arable – et nos ressources humaines étaient suffisantes pour déclencher une demande de biens et de services capables d'assurer la prospérité économique de

¹³² - HAMELIN L.E. : art. cité.

¹³³ - GRENIER F. « L'état présent des études régionales sur le Québec » in F. Dumond Y. Martin : Situation de la recherche sur le Canada français, Québec, P.U.L. 1962.

¹³⁴ - Dagenais P. : Le mythe de la vocation agricole du Québec. C.G.Q., 1959, n°6, pp. 193-201.

l'agriculture et de l'industrie. Cependant, en 1952, il m'avouait au cours d'un tête à tête qu'au moment où il publiait le résultat de ses études québécoises, il n'avait pas encore saisi l'importance de la dépression mondiale de 1930 et que, de plus, les conclusions économiques de ses études géographiques traduisaient l'influence qu'à son insu l'opinion des leaders québécois, entre autres les agronomes, avait exercé sur son esprit »¹³⁵.

Il faut donc toujours rappeler que la géographie de R. Blanchard date des années 1930, même si elle a été utilisée longtemps après. Si l'on considère son rôle d'initiateur, certains aspects de l'œuvre du géographe grenoblois ont peut-être pesé plus lourdement sur la géographie québécoise que ses erreurs d'interprétation ou de jugement. En effet, la géographie de Blanchard s'est non seulement révélée difficile à imiter ou à prolonger, parce que placée dans un cadre conceptuellement mal défini, mais encore elle a pu, par l'aspect « définitif » de ses résultats, décourager les recherches ultérieures. C'est ce que note M. Trotier : « Dans un sens, les travaux de M. Blanchard, qui ne débouchent pas sur des problèmes, ont peut-être rendu aux géographes canadiens français un mauvais service en leur donnant l'impression que tout était dit, et cela pas seulement sur les problèmes urbains »¹³⁶.

On pourrait aussi constater que, non seulement les ouvrages de R. Blanchard semblent mettre en œuvre d'une manière « définitive » la documentation existante, mais sa démarche ne consiste pas à partir de problèmes. Sa géographie ne s'appuie pas sur une problématique et n'incite donc pas à aborder d'autres questions ou à envisager différemment les thèmes qu'il traite dans chacun de ses chapitres. Ceux-ci, pré-établis dans une succession immuable, formant un schéma d'analyse qui semble universel, n'appellent tout au plus qu'une mise à jour des chiffres, parfois un approfondissement de l'interprétation, mais ne peuvent que rarement servir de point de départ à une recherche originale.

En fait la remise en question de R. Blanchard est récente à l'Université de Montréal où des géographes comme P. Dagenais, B. Brouillette, R. Garry continuèrent la tradition sans la contester (même si une intention existe dans l'article que P. Dagenais publie dans les « Mélanges canadiens offerts à Raoul Blanchard » en 1959 sous le titre « le mythe de la vocation agricole du Québec », il se contente de dénoncer « ce mythe vénéré » sans faire référence à l'œuvre du maître).

A Québec des géographes comme F. Grenier, L.E. Hamelin, ont moins subi cette influence et ont pu manifester davantage d'indépendance, se dégager plus vite. Il est vrai que l'influence exercée par P. Deffontaines, bien qu'il ait beaucoup enseigné, a pu être plus discrète, dans la mesure où il a moins écrit sur le Québec, et toujours sur des questions de géographie générale : genre de vie (hiver et genre de vie au Canada français, la géographie du feu au Canada français), habitat (le peuplement du Canada français par le rang), questions qui n'ont guère soulevé l'intérêt des Canadiens français et ont même été contestées.

On peut essayer de cerner les thèmes de la géographie française qu'apportaient les professeurs invités en analysant leurs écrits sur le Québec. Peu d'ouvrages : seul P. Biays a fait une thèse sur « les marges de l'œkoumène dans l'est du Canada » – qui comprend des études importantes sur les glaces, la notion de front pionnier et les genres de vie associés. Parmi les 22 professeurs Français invités, 12 seulement ont écrit 39 articles sur le Canada. La géographie humaine prime sur la géographie physique qui ne compte que 10 articles : 6 en géomorphologie (dont 2 en morphologie froide) et 4 en climatologie ou hydrologie. Le sujet le plus traité est celui des ressources et de l'industrie : 9 articles, dont 4 sur les mines et les villes minières. La géographie agraire compte 6 articles, dont 3 sur le paysage rural (rang et forme des champs) et 3 sur l'agriculture marginale par P. Biays. 4 concernent la population, et

¹³⁵ - LEMELIN Ch. : Commentaire de « Recherches économiques sur la province de Québec », in DUMONT F., MARTIN Y. : Situation de la recherche sur le Canada français. Québec, P.U.L., 1963.

¹³⁶ - TROTIER L. : Recherches sociographiques, janv. août, 1962.

en particulier le problème du peuplement du Québec. 2 concernent la planification régionale. Enfin 5 articles sont des réflexions sur la géographie ou des informations sur la géographie française.

Ces articles sont loin de couvrir tout le domaine de la géographie. Ils reflètent certains thèmes familiers de la géographie française – paysage rural, population – mais aussi un intérêt pour certains traits du Québec, sa situation de pays neuf, les modalités de son peuplement. Ils correspondent de toute façon davantage à l'intérêt – souvent momentané – de leurs auteurs pour une petite question qu'à une entreprise concertée d'étude du Québec selon le modèle français. Aussi leur influence a-t-elle été très variable, incitant comme celui de P.

Deffontaines à des études plus approfondies sur l'habitat rural (voir livre III), suscitant parfois des réactions violentes comme celui de J. Corbel sur les karsts de l'Est Canadien¹³⁷, ou se trouvant à l'origine d'un courant de pensée et de recherches, comme les articles de M. Pardé sur la potamologie et surtout de M. Phliponneau sur la géographie appliquée et son livre sur la planification régionale¹³⁸.

L'étude des contestations dont elle a été l'objet révèle certains caractères de l'influence française, en particulier le fait qu'elle a apporté de l'extérieur un modèle assez mal adapté au Québec, une méthode toute faite qui ne s'est pas assez modifiée au contact de la réalité nord-américaine.

Mais l'aspect positif, contesté par certains, réside dans le caractère culturel de la géographie française : par son attachement à découvrir les racines passées du présent, par son souci constant de l'homme et de ses valeurs, elle a peut-être permis aux Québécois d'affirmer la spécificité, non seulement de leur peuple et de leur histoire, mais aussi de l'organisation de leur territoire, elle a contribué à intégrer l'aspect géographique à leur patrimoine culturel.

Autre caractère essentiel de la géographie française, le souci qu'elle a de la connaissance du monde, à la fois comme culture générale et comme ouverture, a peut-être contribué à développer l'intérêt que les Canadiens portent au Tiers monde par exemple, et en particulier à affermir la volonté du Québec de jouer un rôle dans la francophonie, même si des raisons plus profondes ont guidé ce choix. C'est en tout cas cet aspect de l'apport français que certains entendent sauvegarder aujourd'hui, en concevant la géographie comme une discipline de base de la formation permanente (M. Bélanger).

Il faut maintenant tenter de replacer « quantitativement » la géographie française au Québec, en faisant intervenir l'influence du livre, de l'écrit. L'analyse des références bibliographiques d'une trentaine de thèses de maîtrise et de doctorat soutenues à Montréal permet déjà de nuancer la prépondérance de l'influence française. Le tableau 10 montre, à deux périodes distinctes, de 1949 à 1955 et de 1967 à 1969, le pourcentage des ouvrages signalés en bibliographie qui sont originaires du Canada, des Etats-Unis, du Royaume-Uni et de la France.

¹³⁷ - C.G.Q., avr. sept. 1958, n°4, pp 193-216.

¹³⁸ - PHLIPONNEAUM. : L'avenir économique et social des Cantons de l'Est. Québec, Ministère de l'industrie et du commerce, service de géographie, 1960, 219 p.

Tableau 10 : Origine des références bibliographiques des thèses soutenues à Montréal
(sources statistiques et gouvernementales non comprises)

Thèse	Date	Matière : géographie	Nombre de références total	Canada %	dont Québec %	Etats-Unis %	Royaume-Uni %	France %	Autres %	Thèse en langue anglaise	Auteur
Licence	1949	physique	7	14	14	57		29			P. Gadbois
Ph D	1949	régionale	337	84	15	13	1	2		x	J.R. Mackay
Doc. Arts	1950	physique	159	43	5	37	4	4	12	x	F.K. Hare
M.A.	1950	historique	131	19	1	40	39		2	x	A. Taylor
M.A.	1950	urbaine	18	82	82			18			L. Beaugregard
M.A.	1951	population	36	85	25	7,5		7,5			B. Prudhomme
M.A.	1951	physique	11	57	29	29		14			J. Cousineau
Ph D	1951	régionale	61	78	3	11	7		4	x	T.P. Jost
Ph D	1953	circulation	227	54	21	37	2	7			P. Camu
Licence	1953	physique	24	32	25	26	5	37			M. Bélanger
M.A.	1953	population	31	26	3	37	11	21	5		P. Lamoureux
Doc. Let.	1954	régionale	79	70	48	14		16			N. Falaise
M.A.	1954	urbaine	13	77	77			23			J. Francoeur
M.A.	1954	tourisme	90	65	42	12	2	21			R. Lapierre
M.A.	1954	population	35	65	65	12	8	15			G. Boileau
M.A.	1954	physique	145	82	63	8	3	4	3		C. Laverdière
M.A.	1955	régionale	41	79	32		8	13			P.Y. Denis
Ph D	1967	tourisme	86	68	45	13	6	12	1		R. Brière
D.E.S.	1967	physique	159	53	22	24	4	17	2		C. Bernard
M.A.	1967	rurale	59	85	61		2	13			R. Cagnon
D.E.S.	1967	économique	103	49	20	37	7	4	3	x	M.J. Scarlett
M.A.	1968	urbaine	70	21	18	24	12	40	3		J. Decarie
M.A.	1968	physique	8	57	50	14		29			A. Poulin
M.A.	1968	urbaine	12					100			J. Lavallée
Ph D	1969	urbaine	183	59	50	14	6	20	1		F. Ricour
Ph D	1969	économique	151	69	38	18		3	10		J. Girard
M.A.	1969	urbaine	79	95	53	2		3			M. Villemure
M.A.	1969	industrielle	101	1	1	62	4	19	14		L. Veilleux

On ne peut pas dire qu'il y ait une évolution nette entre les deux périodes, ni qu'une branche de la géographie soit systématiquement différente des autres. Mais le nombre des ouvrages français cité n'est jamais prépondérant (sauf sur un très petit nombre de références), il représente entre 0 et 30% de la bibliographie.

Dans 19 cas sur 28, les références canadiennes constituent plus de la moitié des titres, le Québec en prenant souvent une bonne part. Les auteurs de thèses de Ph D ou de maîtrise à Montréal lisent donc davantage la production locale qu'ils ne se réfèrent à des modèles français.

Cet avantage donné par la proximité est encore net si l'on considère la part qui revient aux ouvrages anglo-saxons : très faible pour l'Angleterre, elle est rarement négligeable pour les Etats-Unis, dont on voit ici apparaître l'influence, d'une manière indirecte il est vrai mais sans doute très importante, le livre véhiculant les idées avec plus de permanence que les personnes.

Une étude des comptes-rendus d'ouvrages présentés par les deux principales revues de géographie au Québec donne également des résultats très intéressants (tableau 11) : la Revue de Géographie de Montréal se fait de façon permanente l'écho de la pensée française avec près de la moitié de ses références éditées en France.

Tableau 11 : Evolution de la répartition des comptes-rendus de deux revues québécoises selon le pays d'édition des ouvrages.

Titre	Dates	Québec	Ontario	reste du Canada	France	G.B.	Etats-Unis	Autres pays	Total
Cahiers de Géographie de Québec	1956-61	23	16	1	49	5	32	15	141
	1962-67	19	15	1	55	26	60	15	191
	1968-72	15	24	4	45	21	46	29	184
Revue de Géographie de Montréal	1950-55	9		7	33	2	3	2	56
	1956-61	11		18	49	5	8	13	104
	1962-67	7	11		26	4	9	3	60

Annexe : Auteurs ayant eu plus de 3 ouvrages recensés dans les 20 premiers numéros des Cahiers de Géographie de Québec.

P. Deffontaines : 9

P. George : 7

J. Gottmann : 5

L.E. Hamelin : 4

M. Phliponneau:4

J. Tricart : 4

Ph. Pinchemel : 3

A. Guilcher : 3

A. Cailleux : 3

B.J.L. Berry : 3

J. Beaujeu-Garnier : 3

Source : C.G.Q., 1966, n°20. Index des 20 1ers n°.

Environ 1/3 vient du Canada, les ouvrages anglo-saxons mentionnés sont peu nombreux, mais leur part augmente légèrement, de 10 à 20% du total.

La répartition des ouvrages commentés par les Cahiers de Géographie de Québec a évolué plus nettement : caractérisé au début par la prépondérance française (35%), une forte représentation canadienne (28%) et un nombre d'ouvrages américains non négligeable (23%), elle voit à partir de 1962 augmenter considérablement la proportion des références anglo-saxonnes (Etats-Unis 31%, G.B. 14%) puis à partir de 1968 celle des autres pays (qui passe de 8 à 16%) ; tandis que tout en gardant à peu près le même nombre d'ouvrages recensés, la part de la France et du Canada diminue. On pourrait dire que la revue pratique une politique d'ouverture de plus en plus grande à la géographie internationale, où la part de la France reste importante (25%).

L'annexe du tableau 11, qui énumère les auteurs ayant eu plus de trois ouvrages recensés dans les vingt premiers numéros des Cahiers, montre d'ailleurs la persistance de l'influence des chefs de file de la géographie française (pour l'époque considérée 1956-66) : à part L.E. Hamelin et l'américain B.J.L. Berry, tous les auteurs cités sont des Français.

Même si elle est moins écrasante en proportion, l'influence du livre vient donc s'ajouter à celle des fondateurs, des professeurs invités, des écoles françaises formatives au point de faire de cette filiation la caractéristique durable de la géographie francophone au Québec.

2- L'influence anglaise

Si l'influence française a marqué longtemps et profondément les universités québécoises francophones, on peut dire de l'influence anglaise qu'elle a joué un rôle encore plus considérable dans la géographie « anglophone » de la province, essentiellement à l'université Mc Gill.

Le tableau 12, qui analyse l'origine et la formation du personnel enseignant montre bien ce rôle écrasant de la Grande-Bretagne : parmi tous les professeurs, assistants ou « lecturers » ayant appartenu au département de géographie entre 1949 et 1969, quinze, soit la moitié, sont des Anglais qui ont obtenu la sanction d'un premier cycle d'études universitaires en Grande-Bretagne.

Tableau 12 : Origine et lieux de formation des enseignants en géographie de Mc Gill (1949-1969).

Nom	Origine					BA ou BSC					MA ou MSC					Ph D					Poste occupé avant Mc Gill					Durée de l'enseignement à Mc Gill
	Can	GB	Com.	USA	Autres	Can	GB	Com.	USA	Autres	Can	GB	Com.	USA	Autres	Can	GB	Com.	USA	Autres	Can	GB	Com.	USA	Autres	
Kimble		x					x					x				x						x				1949-50
Hare		x					x									x										1949-64
Zaborski					x																			x		1949-58
Bird		x					x														x					1950-
Summers	x					x					x					x0										1951-59
Orvig					x				x		x0					x0										1952-53 57-59
Hills			x					x					x													1954-
Drummond	x					x0					x0					x0										1955-
Jacobsen					x					x						x0										1956-62
Ives		x					x									x0										1957-60
Michie	x					X					x0															1958-65
Lloyd		x					x							x			x DSc			x						1959-
Parry		x					x					x				x0										1959-
Innes		x					x				x0					x0										1959-
Muller					x				x														x			1962-
King L.G.			x																							1962-64
Scarlett		x					x					x								x						1964-67
Foote				x					x					x		x0										1964-
Rouse	x					X					x0					x0										1964-66
Lundgren					x					x																1965-
Wilhem				x					x					x									x			1965-66
Greer-Wooten		x					x									x0										1965-
Garnier		x					x																			1966-
Holland			x					x												x						1967-
Oke		x					x					x				x										1967-
Gilmour		x					x					x	x			x										1967-
Welch		x					x					x														1967-
Cecil	x					X0					x0															1967-
Carson		x					x					x									x					1968-
Zimmermann				x					x					x										x		1968-
Waddell		x					x				x0										x					1968-
Total	5	15	3	3	5																					

Can : Canada

GB : Royaume-Uni

Com. : Commonwealth (sauf Canada)

USA : Etats-Unis

x0 : Mc Gill

Leurs universités d'origine étaient surtout Londres, Cambridge, Oxford, Glasgow. Plus de la moitié d'entre eux (8) sont venus au Canada pour obtenir la maîtrise et surtout un Ph D (dont 4 à Mc Gill). On pourrait leur ajouter trois néo-zélandais qui renforcent encore indirectement cette influence anglaise. Le processus a été facilité par la possibilité, pour les étudiants du Commonwealth, d'obtenir des bourses d'étude au Canada.

Cinq enseignants seulement sont d'origine canadienne et sont tous d'anciens étudiants de Mc Gill. Les géographes de cette université semblent donc bien moins « enracinés » dans le Québec que ne l'étaient ceux de Montréal ou de Laval (seul M. Drummond est resté comme professeur, aucun Canadien n'a été directeur du département). Cela s'explique peut-être par la faiblesse démographique de la population anglophone au Québec.

Mais le tableau 13 montre que, parmi un échantillon d'anciens étudiants de Mc Gill¹³⁹ qui sont restés géographes au Canada ce sont les Anglais surtout qui deviennent professeurs à Mc Gill (5) alors que deux Canadiens seulement y sont parvenus (R.N. Drummond et un météorologue : R.G. Wilson en 1971).

Tableau 13 : Profession en 1972 d'anciens étudiants en géographie de Mc Gill

Type d'emploi	Canadiens	Autres origines (anglaise surtout)
Professeurs à Mc Gill	2	5
Professeurs dans d'autres universités du Canada	20	18
Employés dans les services fédéraux à Ottawa	12	6
Enseignement secondaire au Canada	8	
Secteur privé	2	1
Emploi dans les services provinciaux du Québec	1 (francophone)	1
Autres	3	2
Total	48	33

Source : Répertoire de la géographie canadienne, Ottawa, Comité national canadien de géographie, 1972.

Les étudiants canadiens s'orientent davantage que les Anglais vers des emplois dans les services fédéraux d'Ottawa ou l'enseignement secondaire. Il est à remarquer que les uns comme les autres alimentent en grand nombre les autres universités du Canada, pour lesquelles Mc Gill constitue donc une pépinière de professeurs, qu'ils soient originaires du Québec ou bien que Mc Gill n'ait été qu'une étape dans leur itinéraire de formation.

La prépondérance britannique dans l'encadrement universitaire de Mc Gill ne semble pas devoir s'atténuer si l'on en juge par les nominations récentes (entre 1969 et 1972¹⁴⁰) au département de géographie : sur les huit nouveaux enseignants, six sont des Anglais, un seul (R.G. Wilson) est canadien et un est américain (W.B. Kemp). Parmi les six Anglais qui ont tous un Ph D, trois ont été formés complètement en Grande-Bretagne, deux l'ont été en Ontario à partir de la maîtrise et un a obtenu son doctorat aux Etats-Unis. La tendance actuelle semble donc renforcer encore l'influence britannique sur la géographie de Mc Gill.

¹³⁹ - d'après la liste des géographes canadiens publiée dans Répertoire de la géographie canadienne, Ottawa, 1972.

¹⁴⁰ - d'après la liste des géographes canadiens publiée dans Répertoire de la géographie canadienne, Ottawa, 1972.

Les professeurs d'origine états-unienne sont moins nombreux que ce que l'on attendrait : trois seulement ont enseigné au département de géographie de 1949 à 1969, et l'un pendant deux ans seulement (L.G. King). Parmi les autres enseignants de cette période un seul a obtenu son Ph D dans une université américaine : T. Lloyd en 1942 !

Ces faits ne donnent pas une image de l'importance réelle de l'influence américaine sur la géographie de Mc Gill et que ferait apparaître une étude du contenu de l'enseignement et de la recherche (Livre III). Peut-être dans ce domaine de la nomination du personnel, les Anglais ont-ils volontairement limité la venue des Américains, par crainte d'une assimilation trop rapide et pour défendre l'originalité britannique de Mc Gill en Amérique du Nord (les autres Universités canadiennes anglaises semblent faire appel davantage à des enseignants des Etats-Unis.)

Les listes des professeurs invités à Mc Gill nuancent toutefois la prépondérance anglaise et mettent mieux en évidence l'existence de cette « internationale anglo-saxonne » permettant la circulation rapide des personnes d'un bout à l'autre du globe – et rendant difficile l'interprétation des influences, des différentes écoles, tant les occasions de rencontre et d'échanges ont été nombreuses.

Quelques exemples illustrent l'audience laissée aux géographes du Commonwealth : en 1961-62 le département a reçu un professeur d'Union Sud-Africaine et des conférenciers de Malaisie, d'Australie, de Grande-Bretagne, de la Barbade et de Colombie britannique. En 1966-67 on dénombre parmi les visiteurs quatre Américains, six Ontariens, deux Australiens, un Suédois et un Belge. Mais il faut noter aussi une ouverture plus large à la géographie mondiale : outre les quatre professeurs permanents qui ont exercé à Mc Gill entre 1949 et 1969 (un Polonais, un Norvégien, un Suédois et un Suisse) sont venus au département pour de courtes visites par exemple en 1965-66 : 3 Polonais, 3 Français, 1 Suédois, 2 Norvégiens, 1 Anglais, 1 Hongrois, 1 Finlandais, 1 Israélien, 2 Ontariens, 1 Australien, 1 Américain et un Canadien de Colombie britannique.

Une rapide étude du personnel enseignant fait donc apparaître le département de géographie de Mc Gill comme une enclave anglaise dans le Québec, peu enracinée localement mais entretenant des relations étroites avec l'Angleterre et ouverte au reste du Canada et du monde. Dès l'origine, l'organisation et le contenu de l'enseignement s'y sont affirmés comme étant d'inspiration anglaise, ne se référant au modèle américain que pour s'en démarquer sensiblement. Le fondateur du département, G.H.T. Kimble, était un anglais, formé au King's College de Londres, qui avait déjà enseigné en Angleterre (5 ans à l'University College de Hull et 3 ans à l'Université de Reading) et travaillé pendant la guerre au service météorologique de la Royal Navy. Le discours qu'il prononça à Mc Gill pour l'inauguration du département de géographie, le 20 avril 1945¹⁴¹, est une « défense et illustration de la géographie » – « Geography isn't what it used to be » – en même temps qu'il jette les bases de ce que sera la géographie à Mc Gill.

Selon G.H.T. Kimble, le département de géographie doit faire partie du groupe des sciences sociales de la Faculté des Arts et Sciences, « l'affiliation la plus naturelle » puisque la géographie partage avec les sciences sociales l'intérêt pour les sociétés humaines, tout en adoptant le point de vue spécifique de l'étude des localisations. Kimble semble considérer la géographie d'abord comme une science humaine, « plus proche de l'économie et de la sociologie que de la géologie ou de la physique », et donc se rallier à une conception américaine.

Mais la géographie physique va bénéficier d'une impulsion tout aussi importante : l'Université confie au département de géographie le soin de ressusciter la météorologie, pour

¹⁴¹ - KIMBLE G.H.T. : The craft of the Geographer. C.G.J., nov. 1945, vol. XXXI, n°5, pp 257-263.

laquelle elle disposait depuis longtemps d'un observatoire. Le premier directeur du département après G. Kimble sera de 1950 à 59 un climatologue : F.K. Hare, également un Anglais. De toutes façons la conception même de la géographie humaine d'après Kimble appelait une étude du milieu physique, conçue dans une perspective environmentaliste : « il faut révéler la philosophie de la géographie, ses liens avec les humanités et les sciences et ses rapports avec la vie du peuple américain. En particulier, voir comment l'environnement a influencé les cultures américaine et canadienne depuis les temps précolombiens jusqu'à l'heure actuelle »¹⁴².

L'idée sera longtemps reprise par la suite à Mc Gill de la nécessité de réserver une part importante de l'enseignement et des recherches à la géographie physique, pour exploiter sa position privilégiée en Amérique du Nord, proche de grands espaces peu humanisés. Les autres grandes universités canadiennes adoptent aussi cette politique d'un partage à égalité entre géographie physique et humaine, sur le modèle anglais, mais c'est à Mc Gill que la géographie physique gardera le plus d'importance – au point même qu'en 1959 T. Lloyd, nouveau directeur, ressentira le besoin de rééquilibrer le département vers la géographie humaine.

La géographie était encore présentée par G. Kimble comme un élément de culture générale, qui n'entraîne pas de spécialisation mais qui soit une « discipline organiquement cohérente pour l'éducation des hommes et femmes cultivés ». Cette conception européenne est celle de Sir Halford Mackinder que G. Kimble considère comme « le plus grand géographe anglais vivant ». Mais – et en cela la perspective est bien plus anglaise est se distingue de celle de l'école française – cette géographie culturelle doit aussi préparer à l'action ceux « qui doivent contribuer à diriger dans différents domaines notre démocratie dans les années à venir ». Il s'agit de leur donner une « vue globale et une aptitude à répondre aux cas urgents » dans une civilisation en perpétuel mouvement, où les principaux problèmes du moment sont l'extension des frontières de l'œkoumène permanent et l'intensification de l'exploitation des régions déjà occupées.

Le témoignage le plus important de l'influence anglaise sur la géographie à l'Université Mc Gill reste cependant le développement de la géographie physique : plus de la moitié (60%) des thèses de maîtrise et de Ph D qui y ont été soutenues entre 1961 et 1969 étaient en géographie physique, principalement en morphologie (30%). Certes l'organisation des études, comme dans la plupart des universités canadiennes, reflète également le modèle anglais : les étudiants en géographie entrent à l'Université pour y préparer en deux ans un B.A. ou BSc, c'est le « honour course » puis une maîtrise en deux ans.

La double orientation de la géographie à Mc Gill s'est traduite en 1961 par la séparation en deux du département : la géographie humaine avec les Arts et la géographie physique avec les Sciences, entraînant donc une spécialisation plus précoce des étudiants vers l'une ou l'autre de ces branches de la discipline et se rapprochant du modèle américain.

L'enseignement de caractère britannique dispensé à Mc Gill connaît une diffusion qui s'étend bien au delà de la population anglophone de la province de Québec. On a vu que nombre d'étudiants de Mc Gill allaient exercer une profession dans les services fédéraux d'Ottawa ou les Universités canadiennes. C'est que, comme le constate J.L. Robinson : « The Mc Gill department has been the most significant one in Canada in the training of geographers to the Ph D level¹⁴³ » – 27 Ph D avant 1964 et 11 entre 1964 et 66 ont été donnés par cette université, à des étudiants d'origines très variées. Dans un autre domaine, M.T. Lloyd considère que Mc Gill mène un leadership au Canada par la nomination de son personnel à la

¹⁴² - id. traduction libre.

¹⁴³ - J.L. Robinson : Growth and trends in geography in Canadian universities, C.G. 1967, XI, 4, pp 216-229.

tête de nombreuses institutions¹⁴⁴.

A l'intérieur du Québec, l'influence de Mc Gill s'est propagée jusque chez les Canadiens français par le canal de son école d'été : installée à Stanstead (cantons de l'Est) depuis 1947, elle reçoit chaque année une cinquantaine d'inscriptions, dont la moitié environ, parfois le tiers vient du Québec, et un autre tiers du Nord-Ouest des Etats-Unis. Elle offre en particulier un recyclage aux professeurs du secondaire, mais s'adresse aussi bien à « des officiers de haut rang canadiens et américains et des professeurs ou des non gradués de 23 états et provinces différents ».¹⁴⁵

Plus largement diffusé que ne le lui permettait la seule audience anglophone québécoise, l'enseignement du département de géographie de Mc Gill ne connaît pas les mêmes problèmes que ses homologues francophones. La prépondérance britannique y est d'autant plus facilement acceptée que beaucoup des étudiants sont des Anglais ou des étrangers, qu'il n'y a pas eu de longue éclipse dans les relations culturelles entre le Canada et l'Angleterre et que l'empreinte anglaise est pour les Canadiens anglophones l'une des meilleures manières d'affirmer leur originalité et leur identité face au modèle américain tout proche.

Surtout, le système utilisé a été fondamentalement différent de celui des universités francophones : au lieu de professeurs invités, on a favorisé l'installation sur place des professeurs anglais, qui pouvaient donc adapter plus rapidement leur enseignement au Canada – devant un auditoire d'ailleurs seulement partiellement canadien –, et diriger et suivre de près les recherches de leurs étudiants. Ces circonstances expliquent peut-être en partie l'efficacité plus grande du département de Mc Gill – mesurée par exemple au nombre de thèses soutenues – obtenue il est vrai au détriment de la promotion sur place des Canadiens anglais et de l'enracinement local du département.

Même si, au début surtout, se sont posés des problèmes d'adaptation des concepts anglais à une réalité nord-américaine, ils n'ont pas eu la même acuité qu'au Canada français, la communauté de langue permettant d'adopter rapidement les solutions américaines.

Ainsi l'insertion du département de géographie de Mc Gill dans le reste du Canada et même de l'Amérique du Nord a été facilitée. Par exemple, deux de ses directeurs, G.H.T. Kimble et F.K. Hare ont été présidents de l'American Association of Geography, le second ayant également présidé l'Association Canadienne des Géographes.

Les archives du département de géographie¹⁴⁶ comportent une liste des publications réalisées par les professeurs (en moyenne 2 à 3 par an et par membre du personnel enseignant) pour la période 1961 à 1969. Mis à part les ouvrages – moins de 10% du total –, ces publications ont été faites à égalité dans les revues canadiennes non québécoises et les revues américaines (plus du tiers dans chaque catégorie). Un sixième a été publié directement par l'Université Mc Gill.

Si l'on observe le point d'application de ceux des travaux qui sont explicitement localisés, on remarque la place écrasante de l'Arctique canadien, qui est l'objet de la moitié des publications (une cinquantaine). Avec une vingtaine de travaux, l'Amérique états-unienne et latine devance le reste du Canada anglais qui n'a que 16 titres. Le Québec n'est concerné que dans sept publications, moins de 10% du total, soit autant que les autres régions du monde qui sont aussi peu étudiées.

Ce court exemple est encore une illustration de la faiblesse relative de l'enracinement des géographes de Mc Gill dans le Québec et montre également leur ouverture à la géographie

¹⁴⁴ rapports de l'Université Mc Gill non publiés, prêtés par M.T. Lloyd.

¹⁴⁵ STAMP D. : *Geography in canadian universities*. Ottawa, 1951.

¹⁴⁶ - Tenues sous la direction de M.T. Lloyd qui nous a permis de les consulter.

canadienne anglaise – surtout par le biais des publications fédérales – et américaine.

Mais l'étude des principaux thèmes des recherches entreprises par les professeurs de Mc Gill permet de retrouver certaines préoccupations typiquement anglaises, en tout cas différentes de celles que les géographes français apportèrent au Québec. Il est difficile de départager ce qui revient à une réelle spécialisation des deux écoles et ce qui est le fait du hasard. Cependant, parmi les centres d'intérêt des quinze géographes d'origine anglaise qui enseignèrent à Mc Gill, trois dominent nettement : la géomorphologie, la climatologie et la géographie historique (quatre chercheurs pour chaque). La géographie agraire est étudiée sous l'angle de la production et de l'utilisation du sol, la géographie de la population, la géographie économique et urbaine ne sont que peu représentées (la géographie urbaine et industrielle sera introduite à Mc Gill par un Américain : L. King et un Suédois : J. Lundgren). La géographie régionale a peu intéressé semble-t-il les géographes de Mc Gill, tant dans leur recherche que dans leur enseignement.

On voit aussi apparaître, parmi les recherches à partir de 1963, l'interprétation de photos aériennes et prises par satellites, la cartographie automatique, la géographie quantitative (par B. Greer-Wooten, de formation anglaise) qui attestent sans doute une évolution vers une géographie plus « américanisée ».

D'après M. Bird¹⁴⁷, le changement intervenu entre les géographes anglais et canadiens anglais ne serait pas tant du domaine de la géographie que de la psychologie, dans leur attitude vis-à-vis du matériel et des techniques et dans leur façon de les utiliser. Les Canadiens connaissent aussi beaucoup plus la géographie américaine que les Européens. Mais M. Bird estimait en 1969 que l'écart n'était plus si grand que 10 ans auparavant et qu'il y avait peut-être maintenant plus de différence entre la géographie française et italienne qu'entre celle de la Grande-Bretagne, de l'Europe du Nord et de l'Amérique.

Mais avant d'examiner quelle a pu être l'étendue de cette influence des Etats-Unis, on peut se demander si la coexistence dans la même province d'universités anglophones et francophones et la rencontre des idées des écoles française et anglaise de géographie ont donné lieu à des échanges, voire à une synthèse éventuelle.

¹⁴⁷ - Communication orale.

3- Les influences réciproques des géographies anglaise et française

La nécessité de la synthèse entre les géographies anglaise et française a souvent été présentée comme une mission, une vocation aux géographes québécois : en 1949, G. Aumont écrivait : « Par leur situation géographique dans le Canada français, Québec et Montréal se doivent de jouer le rôle de ponts entre le monde latin et le monde anglo-saxon, entre le courant est-ouest et le courant nord-sud, dans le domaine de la géographie comme dans les autres domaines de notre civilisation occidentale »¹⁴⁸. Cette idée était encore reprise par L.E. Hamelin en 1961 : « il faut exploiter deux mondes géographiques... il revient plus à des géographes canadiens qu'à beaucoup d'autres de faire pénétrer dans la géographie française les œuvres – parfois très riches – de langue anglaise et inversement¹⁴⁹ ».

De fait les échanges ont été assez fréquents dans les débuts de l'histoire des départements : des étudiants anglophones venaient suivre les cours de l'Université de Montréal (trois d'entre eux, G. Kimble en 1948, J.R. Mackay en 1949 et F.K. Hare en 1950 y ont soutenu leur Ph D) tandis que des Canadiens français comme J.M. Roy et L.E. Hamelin, allaient suivre des cours d'été de Mc Gill à Stanstead. Une première controverse scientifique en géomorphologie s'éleva même entre J.R. Mackay (formé aux Etats-Unis) et R. Blanchard à propos de la vallée du Saint-Laurent. P. Dagenais dut se faire l'interprète et « étouffer les feux de part et d'autre »¹⁵⁰.

Des échanges de professeurs eurent lieu également, quelques Canadiens français enseignant à l'école d'été de Mc Gill, et surtout des Anglais vinrent enseigner à l'Université de Montréal (Mc Kay et Hare en géographie physique, Greenwood en géographie politique). L.E. Hamelin fit partie de jurys de thèse à Mc Gill. Aujourd'hui encore M. Garnier de Mc Gill enseigne la climatologie à l'Université de Montréal, P. Clibbon (ancien étudiant de Mc Gill puis de Montréal et de Laval) se partage entre la géomorphologie et la géographie régionale à Laval, P. Foggin (Ph D Mc Gill en 1970) est spécialiste de géographie quantitative et urbaine à l'Université du Québec.

Les échanges d'étudiants se produisent encore : par exemple en 1969-70, trois étudiants de l'Université de Montréal préparaient une maîtrise à Mc Gill pour se spécialiser en climatologie et cartographie. Certains étudiants de Laval comme R. Bussièrès sont allés en Angleterre.

Il semble que ces mouvements aient tendance à se faire toujours dans le même sens, les professeurs anglophones étant invités par les universités francophones, alors que les étudiants prennent le chemin inverse. Il faut invoquer sans doute la question de la langue, mais aussi le fait que les anglophones apparaissent plus facilement comme des spécialistes d'une branche donnée de la géographie.

Au niveau universitaire, le seul endroit où un mélange se produise vraiment est sans doute l'Université bilingue d'Ottawa où quelques géographes formés au Québec comme H. Morissette tentent d'intégrer les deux courants et où se côtoient des étudiants anglophones et francophones. Mais nous ne disposons que de peu d'informations sur ce département.

Les échanges les plus importants, mais aussi les plus difficiles à saisir, sont de nature livresque – L.E. Hamelin doute de leur réalité : « n'est-il pas navrant et paradoxal de constater que des gens qui définissent leur discipline, science de relation, se mettent si peu en état d'échange ? La très grande majorité des géographes canadiens doivent ici battre leur

¹⁴⁸ - AUMONT G. : La géographie dans l'enseignement au Canada français. Communication au Congrès de Lisbonne, 1949.

¹⁴⁹ - HAMELIN L.E. : C.G.Q., avr. sept. 1961.

¹⁵⁰ - Communication orale.

culpable. Les Canadiens français connaissent mal les géographes britanniques, belges et ceux du Commonwealth ; les Canadiens anglais ignorent profondément les géographes de toute expression française ; c'est une honte que les géographes canadiens soient si peu bilingues »¹⁵¹. Cependant, certains échanges sélectifs existent ; ainsi M. Bird insiste-t-il sur le rôle que joue L.E. Hamelin dans la communication des idées françaises en géomorphologie, qui passent chez les Canadiens anglais par son intermédiaire¹⁵².

Les occasions de rencontres personnelles les plus nombreuses ont été offertes par les réunions des associations de géographes : ainsi des professeurs de Mc Gill ont donné des conférences à la Société de Géographie de Montréal et y ont assumé certaines responsabilités. Des géographes des deux écoles font partie des conseils de rédaction des principales revues. Selon T. Lloyd, la Direction de la géographie à Ottawa a été « le seul endroit où les géographies française et anglaise se mélangent »¹⁵³. L'Association Canadienne des Géographes semble devoir fournir aussi un bon point de rencontre et selon T. Lloyd, décidément optimiste en 1963 : « each year the C.A.G. comes somewhat nearer the goal of being genuinely bilingual »¹⁵⁴.

Or il semble que la situation se soit détériorée dès avant cette date. Cette évolution est certes à replacer dans le contexte québécois, la prise de conscience de la domination économique et sociale par les anglo-saxons et le développement d'un courant d'idées anti-anglais, voire favorable à l'indépendance. Dans le cadre de l'Association Canadienne des Géographes, on pourrait dire que la situation s'est aggravée du fait du développement de la géographie dans le reste du Canada : les Canadiens français sont devenus minoritaires et comme ils étaient à peu près les seuls à pratiquer le bilinguisme, ils se sont sentis menacés d'étouffement sous le nombre des géographes anglo-saxons. Bien que les formes aient été respectées et que l'on ait continué d'offrir régulièrement la présidence à des Canadiens français, ceux-ci ne pouvaient plus guère influencer les décisions. Les réunions de la section Saint-Laurent – Ottawa de l'A.C.G. où ils étaient encore minoritaires ont été abandonnées par les Canadiens français, qui ont créé en 1962 leur propre association (Association des Géographes du Québec, devenue Association des Géographes de l'Amérique française).

Cette décision avait été combattue par L.E. Hamelin, qui écrivait au sujet de la réunion de l'A.C.G. à Mc Gill en 1961 : « je regrette que la majorité des géographes de langue française de Montréal aient boudé le congrès montréalais... Je crains que, pour un certain nombre, la vague anti-anglaise serve à couvrir un complexe maladif d'infériorité et de persécution. Ce n'est pas en s'abstenant, en démissionnant, en boudant, que les géographes canadiens français pourront influencer leurs collègues de langue anglaise qui ignorent largement, j'en conviens, la géographie d'expression française dans le monde »¹⁵⁵. F. Grenier se prononce aussi contre l'isolement des géographes francophones. Les arguments avancés par L.E. Hamelin¹⁵⁶ sont : la possibilité de participer à la géographie canadienne et d'offrir une « collaboration honnête » comme le prouve son propre exemple ; le fait que les torts soient partagés ; enfin une dissidence irait à l'encontre de la primauté internationale de l'anglais, ferait « fi de l'esprit géographique d'ouverture », et risquerait « d'amoindrir la portée d'une recherche scientifique en vase clos. »

Ces arguments sont réfutés dans la Revue de Géographie de Montréal par C. Laverdière et J.C. Dionne, qui se défendent de vouloir isoler les Canadiens français mais pensent qu'un

¹⁵¹ - HAMELIN L.E. : C.G.Q., 1960.

¹⁵² - Communication orale.

¹⁵³ - Communication orale.

¹⁵⁴ - Compte rendu du congrès de l'A.C.G. à Laval en 1963, C.G.Q., 1963.

¹⁵⁵ - HAMELIN L.E. : C.G.Q., avr. sept. 1961, n°10.

¹⁵⁶ - HAMELIN L.E. : Une association canadienne de géographes ou plusieurs groupements de géographes au Canada ? C.G.Q., 1961, n°10, pp 289-292.

repliement est nécessaire pour réaffirmer la force et l'originalité de l'école canadienne française de géographie. C'est selon eux la seule manière de résoudre le dilemme : s'exprimer en français et n'être pas compris de la majorité anglo-saxonne d'un auditoire, ou s'exprimer en anglais et donc se renier un peu.

Tout se passe comme si les géographes de Québec réagissaient davantage au risque de l'isolement et ceux de Montréal à la pression anglo-saxonne.

On relève plusieurs manifestations de cette situation conflictuelle. Certains reprochent à l'Université Mc Gill sa richesse, qui n'est pas mise au service de la province où elle se trouve : « il faut signaler que les étudiants de la maîtrise et du doctorat (à Mc Gill) sont pour la plupart des étrangers qui quittent le Québec après leurs études ou quelques années de travail. L'on peut se demander alors si les intérêts du Québec ne sont pas sacrifiés au profit d'un certain prestige et d'une vaste communauté étrangère »¹⁵⁷.

La controverse se porte jusque sur le terrain scientifique. Une première discussion s'était établie dans le cadre de la Revue le Géographe Canadien, par D.M. Barnette et J.A. Peterson à propos d'un article de C. Laverdière sur le lieu de fonte de la calotte glaciaire de Scheffer¹⁵⁸. Ce dernier considère qu'il s'agit d'un « heureux dialogue qu'(il poursuit) dans l'espoir d'éclaircir les connaissances sur ce sujet ». Une réponse de J.D. Ives dans le numéro suivant de la revue se montre assez critique à l'égard de C. Laverdière, dont l'« attempt at synthesis » serait « conspicuously synthetic and misleading »¹⁵⁹. La discussion s'envenime alors et devient aussi une querelle de terminologie : « en science comme dans tout autre domaine de la vie québécoise en particulier, s'affrontent présentement un état d'impérialisme attardé chez les uns, et de dignité retrouvée chez les autres. S'il est enfin normal pour ces derniers de baptiser suivant leurs aspirations, un accident géographique de leur pays, l'est-il quand l'élément de l'autre partie se comporte pour le moins sans trop d'élégance... » Et C. Laverdière demande « l'intervention ferme d'une commission d'état dans l'acceptation ou le rejet non seulement de choronymes contemporains, ce qui se fait déjà, mais de ceux qui s'appliquent à des accidents disparus ou représentés seulement par des formes fossilisées ou non », puisque « malgré une majorité dans le nombre de ses habitants, une société défavorisée sur la plupart des plans n'a plus recours qu'à un dirigisme d'état éclairé pour la protéger entre autres dans son héritage culturel »¹⁶⁰.

De leur côté, les anglo-saxons ont parfois éprouvé des difficultés. Ainsi T. Lloyd explique le départ de L. King pour l'Ontario en 1963 : « a factor in his going was the difficulty he encountered in working at the provincial level in his chosen field. He was unable to achieve the close association with the local authorities without which research and graduate preparation would be difficult ». A cette date, T. Lloyd invoque aussi une difficulté à recruter du personnel enseignant pour Mc Gill à cause de l'« uncertainty about the future of Québec », qui serait un « increasingly important factor in recruitment. »¹⁶¹

Il semble que l'état des relations entre la géographie française et anglaise dépende non seulement de la conjoncture politique québécoise mais aussi en grande partie des convictions de chacun, les situations s'échelonnant de la volonté de collaboration à l'ignorance réciproque. Les considérations politiques ont davantage divisé les esprits à l'Université de Montréal qu'à Laval où l'on s'est efforcé de ne pas les mêler à la vie du département. A Mc

¹⁵⁷ - DIONNE J.C., RITCHOT G. : Rapport du comité de géomorphologie de l'A.G.Q. sur la situation de l'enseignement et de la recherche en géomorphologie au Québec. B.G.A.F., 1966, n°10, pp. 49-69.

¹⁵⁸ - C.G. 1967, XI, 2, p. 87-95. Discussion in C.G. 1968, n°1, p. 53 et réponse de C. Laverdière in C.G., 1968, n°2, p. 116-118.

¹⁵⁹ C.G., 1968, XII, n°3, p. 192.

¹⁶⁰ - LAVERDIÈRE C. : C.G., 1969, n°3, p. 283-296.

¹⁶¹ Archives du département de géographie de Mc Gill, année 1963-64.

Gill, les prises de position sont également très variées.

Par delà les attitudes, qu'en est-il des relations effectives entre la géographie francophone du Québec et la géographie du reste du Canada ? L'étude statistique des articles parus dans les deux principales revues canadiennes souligne l'existence, pour les Québécois, d'un problème d'intégration à la géographie canadienne. La participation francophone est en effet relativement faible : sur 164 articles du *Geographical Bulletin*, de 1951 à 1968, 10 seulement ont été écrits par des Canadiens français (aucun après 1965), dont 2 en anglais, et 1 en français par P. Clibbon. Par comparaison, les géographes de Mc Gill, pourtant moins nombreux, ont écrit 14 articles. On trouve toutefois dans les premiers numéros des traductions françaises d'articles anglais (2 en 1959, 4 en 1961, aucune ensuite) en 1968, le n°4 préparé pour le congrès international de New Delhi reprend des articles parus dans d'autres revues : 4 sur 9 ont pour auteur des Canadiens français.

La compilation de la revue « *Le Géographe Canadien* » est encore plus révélatrice parce qu'elle montre une évolution ; de 1951 à 1959, les Canadiens français ont rédigé 23 articles (dont 6 en anglais) sur un total de 172, soit environ 13%. Mais de 1960 à 1969, on ne trouve que 9 articles, tous en français sur un total de 168, soit moins de 5%. (on en compte 11 pour les géographes de Mc Gill).

L'étude des contributions canadiennes françaises aux géographies du Canada aboutit au même résultat. Les premières ont été rédigées en anglais, comme celle de B. Brouillette concernant le Québec dans les « *Canadian Regions* »¹⁶² de D. Putnam auquel collaboraient également D. Kerret et J.L. Robinson, ou celle de P. Camu à l'« *economic geography of Canada* », en collaboration avec E.P. Weeks et Z.W. Sametz, que R.I. Wolfe décrit comme une « *economic non-geography of Canada* » et où il s'étonne que P. Camu ait pris peu de part en tant que géographe¹⁶³.

La revue des publications sur le Canada qui ont marqué le centenaire de la confédération en 1967, par J.W. Watson¹⁶⁴, est aussi révélatrice de la faiblesse de la participation française. D'après J.W. Watson, il ne semble pas que les recueils d'articles que sont les deux ouvrages de R.L. Gentilcore¹⁶⁵ et W.J. Megill¹⁶⁶ contiennent de contribution francophone. Dans la rétrospective sur la géographie canadienne faite par la revue *Le Géographe canadien*¹⁶⁷ il n'y a pas un seul article qui soit écrit par un Canadien français. Si la plupart des bibliographies font apparaître quelques titres d'auteurs canadiens français, certains n'ont aucune référence en français : celui de J.G. Nelson ; « *Man and landscape in the western plains of Canada* », celui de L. Curry « *quantitative geography* » – où d'ailleurs aucun ouvrage canadien n'est cité, hormis un article d'un journal de statistique d'Ottawa... – enfin ceux de D. Sewell et I. Burton « *Recent innovations in resource development policy* » et de J.N. Jackson « *Geography and planning* » où apparaissent seuls des travaux en anglais de P. Camu. Il est certain cependant que, sur ces questions générales au moins, les géographes canadiens français ont publié.

L'ouvrage édité par J. Warkentin¹⁶⁸ entérine le même déséquilibre : parmi 22 auteurs, un seul est Canadien français, L.E. Hamelin qui a écrit avec P. Clibbon le chapitre sur les formes du relief. Par contre, deux géographes de Mc Gill ont participé. Le chapitre concernant le Québec

¹⁶² - Toronto, Dent and sons, 1952, 601 p.

¹⁶³ - C.G., 1965, IX, 1, pp 41-49.

¹⁶⁴ - WATSON J.W. : *Canada's geography and geographies of Canada. The canadian cartographer*, 1968, vol. 5, n°1, pp 25-36.

¹⁶⁵ - GENTILCORE L. : *Canada's changing geography*. Prentice Hall of Canada, 1967, 224 p.

¹⁶⁶ - MEGILL W.J. : *Patterns of Canada* – Toronto, Royal Canadian Geographical Society, 1966, 278 p.

¹⁶⁷ - 1967, vol. XV, n°4.

¹⁶⁸ WARKENTIN J. : *Canada, a geographical interpretation*. Toronto, Mathuen, 1968, 608 p.

méridional a été confié à un Français, P. Biays. En dehors de cet article et parmi les 18 autres, on n'en trouve que 2 qui donnent des références en français – 6 en tout – il est vrai qu'elles sont peu nombreuses et assez générales dans cet ouvrage.

Le comité de rédaction (l'ouvrage était préparé pour l'Association Canadienne des Géographes) ne comprenait que deux francophones du Québec (R. Garry et F. Grenier) sur huit membres.

Ces remarques mettent en évidence d'une part la faible audience accordée en général par les anglo-saxons aux publications en français, et d'autre part la faible participation des Canadiens français aux grandes réalisations de la géographie canadienne. On peut se demander, sans pouvoir donner de réponse objective, si c'est faute d'être sollicité ou bien par manque de productivité, ou encore par abstention volontaire.

La situation a un peu évolué depuis 1967, avec la publication en 1969 de l'ouvrage de L.E. Hamelin¹⁶⁹. Il reste le seul Canadien français qui ait réalisé un livre de niveau universitaire sur l'ensemble du Canada, sans avoir fait d'ailleurs une « géographie complète et totale », mais en ayant retenu cinq thèmes-clés. Enfin, une traduction française et une mise à jour de l'ouvrage de J. Warkentin a été réalisée sous la direction de L. Beauregard, et F. Grenier a dirigé la rédaction d'un fascicule sur le Québec à l'occasion du Congrès international de géographie de Montréal en 1972, où tous les auteurs en dehors de P. Clibbon – qu'on pourrait presque assimiler – sont des Canadiens français. Mais il faut noter, à ce congrès de Montréal, la prépondérance des anglophones dans les divers comités d'organisation : sur 68 géographes canadiens ayant une telle responsabilité, 14 seulement étaient des francophones. Aucun « convocateur » des treize sections n'était un Canadien français¹⁷⁰.

Une éventuelle synthèse entre la géographie anglaise et la géographie française ne semble guère avoir été mise en œuvre, que ce soit au Québec ou dans le cadre plus large du Canada. Les échanges ont été partiels et relativement peu fréquents, peu d'entreprises communes ont réuni géographes anglophones et francophones du Québec. Mais ce problème est peut-être un peu dépassé à l'heure actuelle, dans la mesure où la géographie pratiquée par les Canadiens anglais s'est rapprochée de la géographie américaine : la synthèse à envisager serait alors celle de la tradition européenne et du courant de pensée américain. Dans quelle mesure une adaptation de la géographie québécoise au milieu nord-américain contribue-t-elle à cette synthèse ?

¹⁶⁹ - HAMELIN L.E. : Le Canada. Paris, P.U.F., coll. Magellan, 1969, 300 p.

¹⁷⁰ - d'après le communiqué n°3, 22^e congrès international de géographie, Montréal, 1972.

Chapitre 3

Une science marquée par le milieu américain

Pour un Européen, certains caractères de la géographie pratiquée au Québec apparaissent immédiatement comme autant de traits américains. Les uns sont à attribuer à la civilisation nord-américaine, d'autres à l'influence directe des États-Unis et d'autres relèvent du milieu géographique proprement dit. Ces adaptations et modifications visibles des traditions européennes de la géographie ont d'ailleurs été tantôt inconscientes et progressives, tantôt délibérément voulues.

« Au début, au milieu et à la fin de toute étude sur le Canada, il faut répéter que le Canada est américain ». A. Siegfried. (Le Canada, puissance internationale).

Ce sont les Européens confrontés à la géographie québécoise qui en ressentent peut-être le mieux ce qu'elle a d'américain, de différent des géographies européennes. Les remarques des visiteurs portent tantôt sur une organisation, la conception de la recherche ou de l'enseignement, et valent alors pour d'autres domaines que la géographie, et tantôt sur des aspects du « milieu » géographique.

Ce qui frappe la majorité des Français, c'est la conception d'une formation pratique, utile, où le savoir faire compte plus que les diplômes, où l'étudiant recherche rapidement une capacité et un débouché professionnels et ne prise que peu la culture universitaire. « A quoi ça sert » est une question souvent posée. Déjà F. Taillefer en 1957¹⁷¹ le remarquait et constatait le décalage entre les aspirations des étudiants et la conception française de géographie culturelle qu'on leur offrait à Laval. Les Anglais étaient aussi frappés de cette attitude typiquement américaine à l'époque, comme le montrent les réactions de Dudley Stamp¹⁷².

Un corollaire de cette attitude est le caractère fragmentaire et limité des recherches ; on ne se lance pas dans une question pour en faire le tour, dans une thèse pour qu'elle établisse un état « définitif » de la connaissance d'un problème, mais on concentre ses efforts sur des thèmes, des points bien délimités que l'on peut traiter rapidement. C'est ce qui explique peut-être le petit nombre de Ph D amenés à leur terme et surtout la rareté des grands ouvrages publiés au Québec : on signalait déjà la non remise à jour de l'œuvre de Blanchard, la traduction de l'ouvrage de Warkentin¹⁷³ où apparaissent peu d'auteurs Canadiens français, le livre de M. Hamelin¹⁷⁴ sur le Canada centré sur quelques thèmes importants seulement.

Plutôt que d'entreprendre des tâches de grande envergure, les géographes se laissent absorber par de multiples petits travaux, des rapports pour les ministères, des articles pour les journaux. La plupart des bibliographies de géographes font apparaître une multitude de petits articles de quelques pages, sur des sujets très variés, dans des publications diverses.

¹⁷¹ - TAILLEFER F. : C.G.Q. 1957.

¹⁷² - STAMP D. : Geography in Canadian Universities. Ottawa, 1951.

¹⁷³ - WARKENTIN J. : Canada, a geographical interpretation. Toronto, Methuen, 1968.

¹⁷⁴ HAMELIN L.E. : Le Canada. Paris, P.U.F., 1969.

C'est peut-être cette défiance à l'égard de l'encyclopédisme, ou de la recherche fondamentale « gratuite », qui explique l'orientation mentionnée par J.W. Watson¹⁷⁵ comme l'un des traits les plus tôt apparus et les plus constants de toute la géographie canadienne : on retient plus volontiers dans la géographie ce qui est immédiatement utile à l'homme, ce dont il a besoin dans le cadre de la conception qu'il se fait de son environnement actuel. L.W. Watson illustre ce thème en étudiant les grands ouvrages parus sur la géographie du Canada (voir livre III).

On peut ajouter au Québec l'éclipse qu'a connue pendant longtemps la géographie régionale, du moins au niveau de la recherche et malgré l'apport français dans ce domaine ; conçue de manière descriptive et synthétique, elle semblait un recul par rapport aux connaissances de géographie générale approfondie. L'intérêt pour cette géographie régionale n'a repris que depuis peu, avec la prise de conscience des impératifs de l'aménagement du territoire.

Tous ces traits américains qu'on pourrait retrouver dans l'ensemble du Canada et pour d'autres disciplines sont peut-être accentués au Québec où les géographes sont peu nombreux, relativement isolés, et ont en particulier beaucoup de peine à constituer des équipes de recherche. M. Hamelin disait en 1963 : « la géographie est loin d'être un monde monolithique. Le degré de formation, les recherches... sont passablement variées pour un groupe de moins d'une centaine de géographes... Ce n'est pas le conformisme qui menace cette discipline au Canada français mais un dialogue défectueux entre des personnes vivant d'ailleurs en habitat dispersé. »

Certains, qui s'irritent de la faible productivité des géographes québécois, font allusion avec pessimisme à la paresse de leurs collègues et des étudiants, qui se contenteraient d'une « médiocrité dorée » dans ce continent nord-américain dont ils partagent le haut niveau de vie sans en avoir le degré élevé de compétition sociale. De toutes façons, ceci est sans doute en train de changer, peut-être avec la nouvelle orientation plus combative du nationalisme québécois, et les standards de travail semblent peu différents de ce qu'on trouve ailleurs.

Les traits de civilisation ne sont pas seuls responsables de l'aspect américain de la géographie québécoise : l'influence états-unienne se propage plus directement, par les publications qui franchissent aisément la frontière, véhiculant les concepts, et par les échanges personnels.

On a montré (tableau 11, p. 68) la progression des ouvrages américains recensés, au moins dans une des revues canadiennes françaises. Mais dans la revue *Le Géographe Canadien*, ce sont les références américaines qui dominent nettement et représentent la moitié des titres cités, alors que les ouvrages canadiens et anglais n'ont chacun que 20% du total. Dans les bibliothèques du Québec comme sans doute dans celles du Canada, les ouvrages américains, appréciés pour leur qualité et leur bas prix, sont très nombreux – encore que certains indépendantistes farouches affirment ne pas lire la production américaine.

L'étude de la progression d'une spécialité, à l'origine spécifiquement américaine : la géographie quantitative, montre par quels canaux s'exerce l'influence des Etats-Unis : ce sont les Canadiens anglais qui la reçoivent d'abord, à McGill où L. King est engagé en 1961 ; à l'Association Canadienne des Géographes, lors de son congrès à Québec en 1963, puis dans le n°3 du *Géographe Canadien* de 1964, où la revue invite les auteurs à lui envoyer des articles de géographie quantitative. La pénétration est beaucoup plus lente chez les Canadiens français : des cours en géographie quantitative ne seront donnés à Montréal et Laval qu'à partir de 1969. Mais certains étudiants avaient devancé ce mouvement en allant suivre des cours spécialisés à McGill, en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis.

Mais ce sont surtout des Anglais qui sont spécialistes de géographie quantitative au Québec, ou encore des Français comme J.B. Racine et H. Reymond (à Sherbrooke puis à Ottawa) qui

¹⁷⁵ WATSON J.W. art. cité, 1968.

organisèrent à Ottawa en mars 1970 le colloque « Géographie qualitative et géographie quantitative ».

Les liens qui unissent la géographie canadienne à celle des Etats-Unis ont été facilités et développés par les relations politiques étroites existant entre les deux pays. Elles ont permis le financement de recherches par des organismes américains et des géographes canadiens ont été intéressés à des travaux pouvant présenter des applications militaires.

L'événement le plus important dans ce domaine a sans doute été la fondation de l'Arctic Institute, à la fin de la dernière guerre. Les fondateurs et le financement américains étaient majoritaires, mais naturellement la plus grande partie des travaux devait se faire en territoire canadien, et le siège social de l'Institut est à Montréal. C'est un organisme privé, mais beaucoup de services gouvernementaux le financent, ainsi que quelques sociétés privées comme la Sun Life Insurance ou la compagnie de la Baie d'Hudson. Les deux seules universités engagées sont celle de l'Alberta et Mc Gill : aussi T. Lloyd était parmi les fondateurs. Certes les géographes n'ont pas seuls bénéficié des programmes de recherche multidisciplinaires, mais l'Institut a contribué pour une part au financement de la recherche en géographie physique surtout, et les géographes de Mc Gill y ont pris une bonne part (voir livre III).

Au Québec, ce sont eux également qui sont atteints par d'autres sources de financement américaines : parmi les recherches effectuées par les géographes de Mc Gill, on en relève qui sont destinées à l'U.S. Office of Naval research, à l'U.S. army, à la NASA ou à la Rand corporation. Pour ne citer qu'un exemple, R.N. Drummond a participé à des travaux devant permettre le choix de sites pour les tours de radars et l'aménagement de pistes d'envol dans la péninsule Labrador-Ungava.

Ces quelques faits renforcent donc l'impression, qui sera retrouvée lors de l'étude des thèmes d'enseignement et de recherche (livre III), que la géographie américaine pénètre au Québec d'abord par l'intermédiaire des géographes de Mc Gill et aussi de ceux du reste du Canada. La pression étudiante a par ailleurs pu jouer un certain rôle pour accélérer l'évolution dans ce domaine des universités canadiennes françaises.

Mais l'influence des Etats-Unis n'est guère venue au début des auteurs géographes. Elle s'est exercée surtout par le biais des sciences sociales, toutes américaines au Québec (sauf peut-être à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales où la formation économique s'inspire plutôt des méthodes européennes). Anthropologues, sociologues, sont à l'origine de toutes sortes de notions nouvelles (selon M. Bélanger, ce sont eux qui ont fait la meilleure géographie...). La série d'études publiées par J.C. Falardeau sur le Canada français¹⁷⁶, la carte des municipalités du Québec de Fortin (sociologue)¹⁷⁷, l'histoire économique et sociale de F. Ouellet¹⁷⁸, les Cahiers de sociographie (avec des articles de géographie sociale) illustrent l'apport des sciences sociales à la géographie québécoise. M. Hamelin en souligne la qualité, à propos d'un ouvrage de F. Dumont et Y. Martin¹⁷⁹ « ce qui nous a frappé dans ce livre, c'est l'armature conceptuelle en fonction de laquelle les objectifs sont définis et l'enquête concrète menée. Ici ces sociologues donnent aux géographes une leçon qu'on voudrait salutare ; une telle démarche fait de cet ouvrage pionnier à la fois un guide méthodologique et une monographie régionale ».

¹⁷⁶ - FALARDEAU J.C. : Essais sur le Québec contemporain, Montréal, 1953.

¹⁷⁷ - FORTIN G. : Une classification socio-économique des municipalités agricoles du Québec. Recherches Sociographiques, 1960, vol. I, n°2, pp. 207-216, 1 carte.

¹⁷⁸ - OUELLET F. : Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850 ; structures et conjoncture. Montréal, Fides, 1966, 639 p.

¹⁷⁹ - L'analyse des structures sociales régionales. Etude sociologique de la région de Saint-Jérôme. Québec, 1963, 269 p.

Cette influence est ressentie comme positive car elle transmet les idées de chercheurs qui travaillent sur une réalité nord-américaine proche de celle du Québec. Mais certains y décèlent une nocivité pour la géographie : le courant sociologique et économique tend à ignorer le territoire. Cela est net dans l'enseignement primaire et secondaire où les sciences sociales, qui ont prévalu quelques temps dans la province (voir livre III) avaient pris la meilleure part, laissant une bonne place à l'histoire mais reléguant la géographie au rang des matières secondaires, à option dans les dernières années de cours.

Selon certains cette influence est encore négative dans la mesure où elle diffuse l'idée d'un monde capitaliste axé sur l'individu et véhicule ainsi la notion d'espace individuel. Les Québécois seraient ainsi centrés sur leur maison, leur « cabane » au bord d'un petit lac dans les Laurentides... Ce n'est que depuis 1960 environ qu'une dimension spatiale a été donnée aux problèmes ethniques et que les Québécois se sont sensibilisés aux questions territoriales : la frontière de Terre-Neuve dans le Labrador, jamais reconnue pour le Québec depuis la décision du comité londonien de 1917, fait l'objet depuis peu de nouvelles revendications dans le public. Les Québécois assimilent progressivement leur territoire : ils assistent avec enthousiasme à la mise en valeur des ressources hydroélectriques, parlent avec fierté de la « Manic » (grand barrage sur la rivière Manicouagan), utilisent de plus en plus fréquemment le vocable de Nouveau Québec à propos de la péninsule du Labrador-Ungava, et revendiquent l'autorité provinciale sur ce territoire et ses populations.

Parallèlement l'idée de la géographie perçue comme science de l'organisation de l'espace s'est imposée à côté de la conception de l'étude des relations homme milieu. Les géographes s'intéressent de plus en plus à l'aménagement, comme en témoignent les journées d'études organisées en 1967 par la Fédération Québécoise pour l'habitation, l'urbanisme, l'aménagement et le développement des territoires¹⁸⁰.

La prise de conscience d'un espace collectif québécois, la distanciation par rapport au modèle américain sont donc des phénomènes récents. Peut-être sont-elles à mettre en relation avec l'effort de réflexion sur leur pays de certains géographes et intellectuels de la province qui se sont pendant quelque temps « repliés » sur le Québec.

Enfin on peut essayer de voir dans quelle mesure le milieu étudié a pu influencer les géographes québécois et modifier les concepts et les méthodes hérités de la tradition européenne. Les auteurs se plaisent à rappeler les traits permanents de ce milieu : « immensité, monotonie des paysages, caractère sporadique du peuplement... le Canada c'est d'abord l'Amérique »¹⁸¹.

On a vu comment les Canadiens avaient été amenés à s'adapter à la dimension de leur territoire en utilisant par exemple pour la cartographie des techniques modernes permettant une couverture rapide de vastes superficies. Mais cette adaptation n'a pas été générale : ainsi en 1959 T. Lloyd¹⁸² déplorait que les géographes canadiens pratiquent une « géographie mosaïque », leurs travaux portant seulement sur de petites régions, étudiées le plus souvent du point de vue économique. Il attribuait cela à l'abondance de la matière pouvant faire l'objet de recherches au Canada. Un géographe soviétique, V.P. Kovalevsky,¹⁸³ pensait qu'il fallait en rechercher l'explication dans la conception canadienne de la géographie économique, proche de celle des Etats-Unis, où prime l'approche utilitaire pour les besoins d'études privées. On peut se demander aussi si la tradition européenne de la « géographie qui s'apprend par les

¹⁸⁰ - communications et débats publiés dans « le Québec face à l'aménagement régional ». A.R.D.A., F.Q.H.U.A.D.T., 245 p.

¹⁸¹ - CORBEL J. : Le Canada, terre américaine. L'information géographique, 1957, p. 197-204.

¹⁸² - LLOYD T. : Geographer as Citizen. C.G., 1959, n°13, p. 1-13.

¹⁸³ - KOVALEVSKY V.P. : Izvestia Akademi Nank USSR. Seriya, Geograficheskaya, 1960, 3, pp 135-137.

Traduit par Bone R.M., in C.G., 1961, vol. 5, n°1, pp 48-51.

pieds » n'y est pas pour quelque chose, et l'exemple de Raoul Blanchard parcourant toute la province de Québec pour une étude pionnière a pu influencer bien des chercheurs.

Mais depuis cette époque une évolution s'est produite. Grâce en partie aux grands programmes de recherche lancés par les gouvernements, les géographes se sont habitués à traiter une information élémentaire sur de vastes surfaces – ainsi L.E. Hamelin a pu introduire constamment tout le Nord dans son ouvrage sur le Canada. Les besoins actuels sembleraient plutôt consister en études plus fouillées de secteurs plus restreints.

Corollaire de l'immensité du territoire, la faiblesse des densités a joué dans le même sens, en réduisant par exemple le nombre des géographes par rapport aux surfaces à étudier. Très tôt on a dû distinguer entre la surface réellement occupée et mise en valeur, « le Canada de base » et des espaces plus ou moins humanisés pour lesquels L.E. Hamelin a dû préciser et élargir la notion d'écoumène de Sorre¹⁸⁴.

La taille des unités statistiques canadiennes pose également des problèmes aux géographes désireux d'effectuer des travaux comparables à ceux réalisés en Europe. « En Europe, les statistiques communales permettent de dresser des cartes fort intéressantes. Dans les pays nord-américains, les mailles du découpage administratif sont beaucoup plus lâches et les plus petites unités statistiques sont souvent trop grandes pour que l'on puisse serrer de près la réalité géographique. Si, par exemple, on compare les « subdivisions » de la péninsule ontarienne aux communes françaises, on s'aperçoit qu'elles sont en moyenne seize fois plus étendues que ces dernières. Bien que le substratum géographique des pays américains soit peu diversifié, cet état de choses n'en est pas moins ennuyeux... »¹⁸⁵.

De plus la situation mouvante des limites paroissiales entre les recensements complique encore la tâche des chercheurs : en effet à chaque recensement des populations « urbaines » peuvent demander à être isolées des municipalités rurales.

La question de l'échelle des phénomènes est aussi un point de discussion pour les géographes canadiens, surtout dans le domaine du vocabulaire : faut-il se référer aux dimensions implicitement contenues dans certains termes européens, ou admettre que leur sens est différent au Canada ? Faut-il par exemple dire « vallée du Saint-Laurent » ou « plaine du Saint-Laurent », « baie d'Hudson » ou « mer d'Hudson » ?

Certaines situations particulières au Québec peuvent également rendre la recherche difficile : par exemple lorsqu'il s'agit de collecter des données de nature historique : cette information n'est pas centralisée au Québec et reste au contraire dispersée dans les paroisses. Se posent aussi des cas épineux de signification des définitions : dans quelle catégorie d'activité économique faut-il classer l'agriculteur qui passe la moitié de son temps « dans les bois » comme bûcheron et en tire une partie non négligeable de ses revenus ? Etant donné le nombre et la fréquence des migrations de travail et d'achats, la déprise agricole généralisée, où faire passer la limite entre population urbaine et rurale ?

Enfin pour l'anecdote, les géographes ont dû autrefois s'opposer à un certain contexte social de la province de Québec : ainsi C. Laverdière¹⁸⁶ évoque un article du P. Ledit s'inquiétant des échanges de correspondance entre la Revue canadienne de géographie et l'ambassade soviétique, accusant « les jeunes universitaires de rêver surtout à des voyages extraordinaires » et aussi de bientôt devoir se livrer à l'espionnage...

Dans l'ensemble la volonté d'adapter la géographie québécoise à son milieu est très forte et

¹⁸⁴ - HAMELIN L.E. : typologie de l'écoumène canadien. Mémoires, t IV, 4^e série, 1^{ère} section, Ottawa, 1966, pp 41-55.

¹⁸⁵ - BELANGER M. : présentation d'une carte des structures socio-professionnelles dans la plaine du Saint-Laurent. C.G.Q., oct 1960, mars 1961, n°9, pp 79-81.

¹⁸⁶ - R.C.G., oct. déc. 1957.

souvent rappelée, à Mc Gill, comme dans les universités canadiennes françaises. L.E. Hamelin l'a défendue constamment, écrivant même en 1958 : « l'une des faiblesses actuelles de la géographie canadienne consiste dans l'absence de recherches approfondies et synchronisées sur des sujets et d'après des méthodes dictés par les différents milieux canadiens. »¹⁸⁷

L'adaptation la plus visible est sans doute l'importance accordée à l'étude du Nord (voir livre III), « l'une des dimensions fondamentales du Canada »¹⁸⁸, dont A. Siegfried disait : « son importance dans l'individualité canadienne ne saurait être négligée, mais il s'agit moins de sa valeur économique que de valeur, si j'ose dire, mystique »¹⁸⁹. Le Nord canadien a souvent été comparé à la frontière de l'Ouest américain. Les chapitres suivants (livre III) souligneront la part qu'il a prise dans l'enseignement et les recherches des géographes, en liaison avec la place importante de la géomorphologie dans la géographie québécoise. Dans cet esprit le développement des liens et des échanges en géographie avec des pays ayant des problèmes comparables (Scandinavie, Pologne, U.R.S.S.) constitue bien une tentative d'adaptation à la situation nordique.

On constate aussi récemment un développement de la recherche en géographie urbaine, en liaison avec le développement de la civilisation tertiaire et l'accroissement des problèmes métropolitains, communs à toute l'Amérique du Nord.

La Revue de Géographie de Montréal a même décidé récemment de faire de ces deux thèmes – le froid et la ville – les seuls sujets de sa publication, cette « spécialité » devant contribuer à son « originalité » : « traiter dans des numéros de géographie physique le vaste domaine du froid, et dans des numéros de géographie humaine le fait urbain. En effet, ne sommes-nous pas à Montréal non seulement dans une grande ville moderne, mais aussi dans l'un des rares centres urbains de deux millions d'habitants qui sont placés dans un contexte naturel si nordique ? La nordicité ne caractérise-t-elle pas toutes les activités d'une Terre Québec à la recherche de son identité ? »¹⁹⁰

Enfin on a signalé déjà quelques adaptations pratiques à la situation nord-américaine, entre autres les modifications du cursus universitaire. Un exemple important est celui de l'utilisation des photographies aériennes dans l'enseignement, au lieu du commentaire de cartes. Les cartes canadiennes sont en effet très homogènes, tant sur le plan physique qu'humain, elles n'offrent pas la diversité des cartes françaises par exemple. De plus les cartes complémentaires de pédologie, de végétation... ont longtemps fait défaut et les photographies aériennes pouvaient seules apporter une information suffisante. Peut-on en tirer une conclusion significative sur le remplacement de l'« art » du commentaire de cartes par l'apprentissage d'une technique plus facilement codifiable ?

Bien qu'elle n'ait pas manqué de poser des problèmes, l'adaptation des géographies européennes au milieu nord-américain semble donc être l'aspect de la « synthèse » canadienne qui ait le mieux réussi. Le rapprochement et la fusion des courants français et anglais n'a été le fait que de quelques individus au Québec, tandis que, malgré une pénétration importante de la géographie américaine et bien qu'elle préoccupe nombre de géographes, une synthèse des pensées européenne et américaine est encore loin d'être réalisée.

La démarche de L.E. Hamelin, telle qu'elle apparaît dans sa bibliographie¹⁹¹, nous semble particulièrement représentative de la situation québécoise, entre le carrefour et la synthèse,

¹⁸⁷ - HAMELIN L.E. : C.G.Q., 1958, n°4.

¹⁸⁸ - HAMELIN L.E. : Le Canada, Paris, P.U.F., 1969, p. 3.

¹⁸⁹ SIEGFRIED A. : Le Canada, puissance internationale. Paris, Colin, 1937.

¹⁹⁰ - R.G.M., 1970, n°2, p. 111.

¹⁹¹ - Bibliographie des publications de L.E. Hamelin, dressée par l'auteur. R.G.M., 1969, vol. XXIII, n°1 p. 75-82 et n°2 p. 179-183.

bien que la productivité et la carrière personnelle de l'auteur lui donnent une place à part dans le Québec.

Devant la jeunesse de la géographie au Québec il s'est efforcé de lui donner d'entrée de jeu une armature solide. D'abord en précisant la terminologie, qu'il s'agisse de la justesse de la toponymie (6 articles) ou surtout du vocabulaire géographique (une trentaine d'articles), ou de la création de termes ou indices nouveaux applicables à certains phénomènes nord-américains (glaciel, Alsama, indice polaire). Il s'est efforcé aussi de donner une image claire de la géographie dans ses différents aspects, dans une dizaine d'articles, depuis la « géographie difficile »¹⁹² en 1952, qu'il dit être un « indigeste abrégé de catéchisme géographique », et qui tente de donner une image cohérente des divers courants de la pensée géographique française, jusqu'à « géomorphologie, géographie globale, géographie totale »¹⁹³, qui pose le problème de l'unité ou de l'éclatement de la géographie. Il a aussi contribué dans ce domaine à diffuser l'information sur les expériences réalisées à l'étranger, dans plus d'une vingtaine de notes et articles évoquant le déroulement d'un congrès, d'une excursion, l'inauguration d'un laboratoire, ou les travaux de géographes, en France ou à l'étranger. Enfin, plus d'une dizaine d'articles sur l'enseignement de la géographie, la publication de matériel pédagogique et audiovisuel, la mise au point d'émissions télévisées d'enseignement attestent de sa volonté d'asseoir et de développer la géographie au Québec.

Son rôle le plus important est peut-être d'avoir entraîné la géographie québécoise et canadienne et d'avoir fait démarrer certaines branches de la géographie : il a ainsi été l'initiateur en matière de géographie et de sociologie religieuse et surtout pour ce qui concerne le développement de la recherche sur le périglaciaire au Québec et au Canada. Certains titres sont révélateurs à ce sujet : « projet de coordination des recherches périglaciaires dans l'Est Canadien »¹⁹⁴. A plusieurs reprises il a incité les géographes canadiens à participer davantage aux instances internationales, par exemple les commissions de l'U.G.I. et l'I.N.Q.U.A..

Il s'est fait le chroniqueur des progrès de cette géographie québécoise, plus de cinquante articles et notes ayant diffusé des informations sur l'état des travaux des géographes canadiens français.

Mais L.E. Hamelin se veut à la fois géographe du Québec et du Canada comme le montre une dizaine d'articles et de notes sur la géographie canadienne et surtout la répartition de ses travaux ayant une application territoriale : le nombre des textes dont l'ensemble du Canada fait l'objet est au moins égal à la moitié de celui des études localisées dans le Québec, que ce soit en géomorphologie ou en géographie humaine. Le Canada surpasse même le Québec dans les articles de géographie régionale, en particulier à cause de la place importante prise par les études sur le Nord – Canadien – et le seul ouvrage de géographie régionale de l'auteur concerne le Canada tout entier¹⁹⁵. L.E. Hamelin a d'ailleurs toujours joué le jeu d'une géographie québécoise ouverte vers les anglo-saxons d'Angleterre, du reste du Canada ou des Etats-Unis mais aussi du reste du monde.

Il conçoit malgré tout la place privilégiée du Québec en tant que carrefour. Dans la mesure où il a approché beaucoup de domaines, à la fois en géographie physique et humaine, on pourrait penser qu'il tient à conserver une personnalité géographique « à l'européenne » et reste attaché aux perspectives d'une géographie « globale ». Mais l'engagement de ses propres recherches dans certaines « sciences annexes », les travaux qu'il dirige au centre d'études nordiques (multidisciplinaire), les voies qu'il a ouvertes vers une géographie « complète » et

¹⁹² - HAMELIN L.E. : La Géographie difficile. Cahiers de géographie, Québec, 1952, n°2.

¹⁹³ - C.G.Q., avr. sept. 1964, n°16, p 199-219.

¹⁹⁴ - C.G.Q., 1957, n°3, p. 141-143.

¹⁹⁵ - Le Canada. Paris, P.U.F., coll. Magellan, 1969.

« totale », c'est-à-dire spécialisée dans chacune des branches de la géographie en font aussi un géographe nord-américain.

C'est qu'une de ses principales préoccupations reste l'adaptation de la géographie québécoise au milieu nord-américain. L.E. Hamelin donne des exemples de cette adaptation effectuée sous sa direction à l'Université Laval : « abandon des certificats..., atténuation du jumelage des études avec l'histoire, recrutement de quelques professeurs ayant étudié en Amérique. Dans les programmes, orientation des études non seulement vers l'enseignement mais aussi vers la pratique du métier, introduction de cours spécialement adaptés au Canada (périorglaciaire, arctique, recherches nivologiques), organisation d'un enseignement que l'on voyait rarement au niveau de la licence même en France : cours de cartographie, d'hydrologie, d'aménagement du territoire, de l'analyse des sédiments détritiques, de recherches sociales. L'adaptation signifie aussi pénétration relativement profonde dans des milieux non universitaires (recherches pour des Chambres de commerce, des bureaux d'affaires, des services gouvernementaux) ». ¹⁹⁶

Une de ses phrases résume ce qui serait peut-être l'ambition de la géographie québécoise : « l'idéal serait l'établissement d'un parfait équilibre entre diverses suggestions étrangères et les contingences de notre milieu immédiat. »

¹⁹⁶ - Petite histoire de la géographie dans le Québec et à l'Université Laval. C.G.Q., oct. 1962-mars 1963, vol. VII, n°13, pp 1-16.

Chapitre 4 – Un cas exemplaire : la question du langage

C'est par le langage que passe le problème fondamental de l'adaptation au milieu nord-américain des géographies européennes.

Certes il y a au Québec un problème général du langage, dû à la longue interruption des relations avec la France, à un certain retard de l'éducation, et aux interférences avec le milieu linguistique anglo-saxon. Mais la double préoccupation de la toponymie et du vocabulaire scientifique est un phénomène important chez les géographes québécois. Ce thème a de plus l'avantage d'illustrer, sous un éclairage assez précis, les différentes modalités de la rencontre des géographies européennes et du milieu nord-américain.

La justesse et la fixation de la toponymie sont des préoccupations constantes au Québec, où se juxtaposent les appellations esquimaudes, amérindiennes, françaises et anglaises. Très tôt a été créée une Commission des noms géographiques (1912) chargée d'uniformiser les toponymies. La Société de géographie de Québec a accompli une œuvre importante dans ce domaine, en particulier sous l'action de E. Rouillard. Mais si ce genre de travaux ne passionne plus guère dans le reste du Canada – en dehors de l'utilisation de la toponymie par la géographie historique – il demeure important pour les géographes du Québec, comme l'atteste l'importante bibliographie récente sur la question¹⁹⁷.

La justification était au départ l'uniformisation des noms de lieu, en tenant compte des termes indigènes, et aussi le souci de faire respecter le français et d'éviter une anglicisation des toponymes d'origine française. Cette préoccupation se place donc dans le cadre de l'affirmation de l'identité québécoise et persiste aujourd'hui. Ainsi L.E. Hamelin tient à éviter « le mal du XXe siècle » : la numérotation des rues, des chemins, des routes maritimes, des rangs... Il s'agit de retrouver les noms que les chiffres sont en train de reléguer dans l'oubli et de préciser des normes et des principes raisonnables pour le choix des milliers d'odonymes nouveaux dont on a besoin actuellement.

Le problème est certainement aggravé au Québec par les pièges qu'offre la traduction quotidienne, dans les deux sens, de l'anglais au français. Dans cet esprit le Comité permanent des noms géographiques (Ottawa) a publié des « Principes et directives » concernant surtout la grammaire, l'orthographe, l'adaptation des mots indigènes et la traduction de l'anglais au français.

C'est la cartographie qui a été naturellement le plus touchée par cette question, comme l'atteste la publication des « principes de nomenclature cartographique française » à propos de la traduction de la carte politique du Canada de 1951 à 1955.

Il reste que certains géographes sont très chatouilleux sur l'emploi des noms de lieux : en 1965 encore M. Laverdière¹⁹⁸ prend violemment à parti les gens qui écrivent « mer Champlain » au lieu de « mer de Champlain » : « une preuve manifeste vient de nous être

¹⁹⁷ voir en fin de volume.

¹⁹⁸ LAVERDIÈRE C. : R.G.M., 1965, vol XIX n°1-2, pp 129-130 et C.G.Q., av. 1967, n°22.

malheureusement donnée, une fois de plus, du peu de souci accordé chez nous aux règles du français, abâtardi par une présence étrangère plus souvent gênante qu'utile ».

La manière de nommer les lieux alimente parfois la polémique entre anglo-saxons et québécois indépendantistes : ainsi celle qui oppose dans plusieurs numéros du « Géographe canadien » de 1968 J.D. Ives et C. Laverdière à propos de l'appellation de la grande péninsule orientale du Canada, « Labrador-Ungava » pour les uns, « Nouveau-Québec » pour les autres.

La question de la toponymie reflète d'autres caractères spécifiques du milieu canadien ; comment rendre compte de l'ambiguïté et de l'incertitude quant aux limites des termes désignant les grandes régions du Canada (Territoires du Nord-Ouest par exemple). Le caractère mouvant des définitions territoriales, lié à l'extension continue du territoire, à l'existence de régions peu habitées, d'un espace non « approprié », appelle une « régionymie » d'un type spécial, que propose L.E. Hamelin¹⁹⁹. Ce dernier pose d'ailleurs le problème de l'expression d'une certaine échelle : faut-il dire « vallée du Saint-Laurent » ou « plaine du Saint-Laurent » ?

Le souci de la justesse du terme générique, et non plus seulement du toponyme, est ainsi un autre thème constant. Le meilleur exemple est sans doute l'éternel débat à propos de la mer d'Hudson ou baie d'Hudson qu'on a proposé d'appeler golfe très tôt (E. Reclus en 1890²⁰⁰) et qui fait l'objet de remarques de L.E. Hamelin et H. Dorion en 1966 encore²⁰¹. Ceci « afin d'éviter que le vocabulaire géographique ne se détériore par les usages d'une toponymie trop peu scientifique ».

Le problème essentiel du langage reste cependant celui du vocabulaire géographique. On retrouve ici la gêne causée par l'influence française, le Québec devant « supporter une certaine concurrence terminologique de la part de la France métropolitaine, celle-ci suggère voire impose, un vocabulaire qui décrit bien la terre de France mais colle souvent mal aux réalités géographiques extrêmement variées des pays de la francophonie »²⁰².

Il est vrai que l'on constate parfois une inaptitude des mots du français à décrire la situation nord-américaine : les concepts de la géographie sont difficilement détachables du milieu dans lequel ils ont été élaborés ; de plus leur sens n'est pas seulement défini scientifiquement, il contient toute une série de connotations qui se réfèrent à la culture générale de celui qui l'utilise. Lorsqu'un concept utilisé en France est employé en Amérique du Nord, les faits qu'il évoque sont parfois si dissemblables qu'il devient nécessaire de trouver un autre mot.

Ainsi P. Claval affirme « certaines notions ne se transmettent absolument pas, car plongés dans des milieux différents, les interlocuteurs ne peuvent pas se comprendre, alors même qu'ils s'expriment dans une langue commune »²⁰³.

M. Trotier signale par exemple le cas du mot banlieue. Le mot a été largement défini et illustré par les géographes en France. Au Québec, certains l'ont utilisé²⁰⁴. Mais de plus en plus, le phénomène à décrire se rapproche de son équivalent américain (par la morphologie, l'organisation économique) et s'éloigne du modèle français. Les Américains au contraire ont créé au fur et à mesure les mots dont ils avaient besoin pour décrire le milieu nord-américain : il est alors souvent plus juste et plus facile de traduire le concept états-unien que d'adopter le mot français. Cette traduction pose encore des problèmes : quel équivalent donner de

¹⁹⁹ - HAMELIN L.E. : Noms de régions. C.G.Q., 1966, n°20, pp 253-262.

²⁰⁰ - cité par MORISSONNEAU C. : La Société de géographie de Québec, p. 133.

²⁰¹ - HAMELIN L.E., DORION H. : C.G.Q., 1966, n°20.

²⁰² HAMELIN L.E. DORION H. : Réflexions méthodologiques sur le langage géographique. Publications du groupe d'étude de choronymie et de terminologie géographique, n°1. Québec, Université Laval, 1966.

²⁰³ CLAVAL P. : Le renouveau de l'histoire de la pensée géographique. Ex dactyl. p. 94

²⁰⁴ FALARDEAU J.C. : Délimitation d'une banlieue d'une grande ville. Revue canadienne d'urbanisme, 1951, vol. 1, n°1, p. 16-22.

suburbs ? La longue périphrase de J.B. Racine « le milieu périurbain nord-américain » ?

Dans un autre domaine, G. Ritchot souligne les risques de la traduction : « Saint-Exupéry dit quelque part que : « le langage est une source de malentendus ». Un tel danger est toujours imminent au Québec surtout pour les francophones qui subissent les assauts du bilinguisme et des fausses traductions qui l'accompagnent.

Le terme anglais « geomorphology » ne se traduit pas nécessairement en français par géomorphologie. La « geomorphology » anglo-saxonne est un chapitre des sciences de la terre, des « earth sciences » qui forment une grande introduction à la géologie. La géomorphologie, en français, est bien différente ; elle est issue de la géographie physique et cette dernière ne se traduit pas en anglais par earth science »²⁰⁵

Cet exemple fait apparaître la question cruciale : Car les géographes des Etats-Unis ont eux-mêmes adapté à leur propre réalité des mots qui pouvaient désigner en Grande-Bretagne des formes sensiblement différentes. On voit bien que le problème québécois est ici celui d'une minorité linguistique, qui peut certes créer des mots nouveaux ou donner un sens particulier à des mots issus de la métropole, mais qui se sent mal à l'aise en le faisant car elle ne peut imposer sa propre sémantique au reste de la francophonie et ne peut « traduire » son propre sens des mots à l'égard des autres francophones.

Interrogés, les géographes canadiens anglais disent ne pas être sensibilisés à ce problème (M. Bird par exemple). C'est que, même s'ils observent le décalage entre le vocabulaire anglais et la réalité américaine, ils disposent des formes adaptées conçues par les Américains, reçues dans une vaste communauté scientifique et qu'ils n'ont pas à traduire pour les utiliser. Le risque d'aliénation est ici mineur en face de l'énorme avantage leur permettant de disposer d'un vocabulaire et de concepts adéquats.

Pour les Canadiens français au contraire, le risque est double, même si « la menace de la géographie extérieure tient moins de l'anglicisme qu'à une certaine inadaptation du sens original des mots » (Hamelin).

Il peut en résulter des confusions, les Québécois examinant la réalité à travers un prisme plus ou moins américain et plus ou moins français. Certaines adaptations ont cependant pu être réussies, comme l'extension et la précision par L.E. Hamelin de la notion d'écoumène de Sorre pour réaliser une carte du Nord canadien²⁰⁶.

Dans le cas où un terme préexistait à la venue des géographes il a pu s'imposer comme tel avec sa définition québécoise. Ainsi E. Minville oppose l'acception française du terme coloniser : « c'est prendre possession d'un territoire, en mettre en valeur les ressources, en vue si possible d'y établir une population » et le sens que lui donnent les Canadiens français. « Dans la province de Québec, on se fait de la colonisation une idée particulière. En effet, pour nous, coloniser veut dire vouer à l'agriculture une parcelle de terre jusque là inoccupée, inculte, et d'une façon générale boisée. Coloniser c'est faire de la terre neuve »²⁰⁷. Le terme a bien gardé ce dernier sens pour les géographes québécois, mais seulement à l'intérieur de la province. On pourrait faire des remarques analogues à propos du rang, qui désigne spécifiquement le système de peuplement québécois.

Le besoin s'est parfois fait sentir de créer des mots pour désigner des phénomènes qui n'existent pas dans le vocabulaire français : par exemple dans le domaine du froid. Les formes relevées dans le Nord canadien sont créées par des processus actuels et ne correspondent pas à

²⁰⁵ - RITCHOT G. : L'avenir de la géomorphologie au Québec. B.G.A.F., 1966, n°10, p. 35-40.

²⁰⁶ - HAMELIN L.E. : Typologie de l'écoumène canadien. Mémoires, t IV, 4^e série, 1^{ère} section, Ottawa, 1966, pp 41-55.

²⁰⁷ - MINVILLE E. : La colonisation, in L'Agriculture, Etudes sur notre milieu, Montréal, Fides, 1943.

celles, déjà remaniées, du quaternaires français. Les glaciers sont ici de latitude et non d'altitude et par conséquent le vocabulaire élaboré par l'école de Grenoble ne saurait convenir. Un gros effort a donc été entrepris par les Québécois dans le domaine du vocabulaire périglaciaire²⁰⁸ et glaciaire.

Parfois même un phénomène n'avait été nommé que par des périphrases, ou des à peu près : ainsi les allusions au rôle morphologique et de transport des glaces marines. La fréquence du processus a incité la création d'un terme réservé, « le glacié » de M. Hamelin²⁰⁹, accepté aujourd'hui même par les spécialistes français.

Les problèmes du langage ont peut-être eu des conséquences plus lointaines. En effet, les Québécois ont eu longtemps en cette matière un complexe d'infériorité vis-à-vis de la France, par la question du « bon usage », et ce n'est pas par hasard si dans l'enquête réalisée par S. Rimbart²¹⁰ les étudiants québécois interrogés placent en majorité l'adjectif « bavard » en première position dans le portrait stéréotypé du Français qu'on leur demandait de faire.

Aussi la constatation répétée de l'insuffisance du langage du pays d'origine face à une situation nouvelle a pu pousser les géographes québécois à chercher de manière autonome, en tout cas à se tourner du côté des pays qui connaissent des phénomènes physiques semblables aux leurs, non plus cette fois pour approfondir la simple question du vocabulaire mais pour l'objet même de la recherche.

Cette évolution a d'ailleurs été en grande partie consciente : L.E. Hamelin a créé le « Groupe d'étude de choronymie et de terminologie géographique » (rattaché à l'Institut de Géographie de l'Université de Laval) qui publie sur ces questions. Il ne s'agit d'ailleurs pas de recherches de pure adaptation terminologique : le refus de la périphrase et le goût pour la création de mots nouveaux, au nom de l'efficacité et de la rapidité, prétend L.E. Hamelin, ne permet-il pas une distanciation plus grande à l'égard des concepts de la géographie française ? Est-ce pour mieux conserver le lien que des géographes français, comme J.B. Racine par exemple, préfèrent utiliser la périphrase ?

Pas plus que les aspects de la géographie québécoise étudiés plus haut, la question du langage ne permet d'affirmer que le Québec ait réalisé une synthèse des différents courants de pensée qui l'ont traversé. On a vu que la confrontation d'idées étrangères, si elle a incontestablement enrichi la géographie québécoise, lui a également posé ses problèmes peut-être les plus graves. La « réponse » aux sollicitations du milieu a sans doute été plus nette et constituée à l'heure actuelle l'apport le plus intéressant de cette géographie, qu'on ne peut encore considérer comme une « école », en raison de son extrême diversité.

²⁰⁸ - LAVERDIERE C. : R.G.M. 1965 et n° suivants.

HAMELIN L.E., CLIBBON P. : Vocabulaire périglaciaire bilingue. C.G.Q., 1962, n°12, pp 201-227.

²⁰⁹ - HAMELIN L.E. : Dictionnaire des glaces flottantes, TIGUL, Québec, 1959, n°9, 64 p.

²¹⁰ - RIMBERT S. : Essai méthodologique sur des stéréotypes régionaux du Canada. C.G.Q., 1971, n° 36, p. 523-536.

LIVRE III

L'œuvre des géographes

On n'a pas voulu dans ce chapitre faire un inventaire exhaustif de l'œuvre des géographes du Québec. Il s'agissait simplement de montrer quelles ont été leurs réalisations les plus importantes, et surtout de s'interroger sur le contenu de leur enseignement et de leur recherche. L'examen des thèmes privilégiés, des zones les plus étudiées doit permettre de retrouver le jeu des influences évoquées d'une manière plus formelle et générale dans les chapitres précédents. Il permet aussi de situer plus précisément la place de la géographie québécoise dans le Canada et son apport à la géographie internationale.

La méthode utilisée a consisté à compiler les programmes des universités, les sujets des thèses qui y ont été soutenues, ainsi que les articles de deux revues québécoises et deux canadiennes. On a également utilisé quelques articles retraçant l'histoire d'une branche déterminée de la géographie ou des listes bibliographiques qui sont répertoriées dans la bibliographie en fin de volume.

Chapitre 1 – L'enseignement

On a déjà souligné en raison de la jeunesse de la géographie au Québec, l'importance particulière qu'ont prises les tâches d'enseignement. Au niveau universitaire, l'examen des programmes offerts aux étudiants révèle les différences d'orientation entre Canadiens anglais et français. Au niveau secondaire, la qualité de l'enseignement s'est améliorée sans que la place occupée par la géographie ait beaucoup augmenté.

1- Les programmes des universités (1948-1969)

Nous nous appuyons sur les programmes des deux universités de Montréal et Mc Gill prises comme représentatives de l'enseignement universitaire canadien français d'une part et anglais, d'autre part. Les données concernant les autres universités n'ont malheureusement pas pu être relevées, sauf de 1958 à 62 et 1967 à 69 pour Laval.

Considérer les programmes de cours comme révélateurs de certaines conceptions de la géographie et de l'évolution de ces conceptions au cours du temps suppose quelques précautions : on ne dispose en effet pour les étudier que des annuaires d'université ou de départements, et rien n'indique que les cours projetés aient vraiment eu lieu. Surtout, on ne connaît que le titre du cours, souvent suffisamment explicite pour donner lieu à une interprétation convenable, mais qui ne saurait préjuger entièrement du contenu réel. Les conclusions dégagées ici n'ont qu'une valeur très relative, elles permettent simplement de confirmer des résultats obtenus par d'autres sources ou d'éclaircir certains détails.

Dans chacune des universités les cours offerts sont de deux types : des cours d'initiation très généraux en géographie physique et humaine pour les étudiants débutants – les seuls au début de l'histoire des départements – puis dans les années suivantes des enseignements plus approfondis et limités. Dans l'ensemble les étudiants ont beaucoup de cours, au moins 15 heures par semaine auxquelles s'ajoutent les séances de laboratoire.

L'organisation des études varie suivant les universités : à Montréal, les étudiants arrivent avec un baccalauréat ès arts (8 ans d'enseignement général secondaire succédant à 7 ans – 6 aujourd'hui – de primaire) et préparent la licence puis la maîtrise (autrefois D.E.S.) en trois ans. A Laval, depuis 1955 où l'on a abandonné le système français des certificats, les deux premières années sont consacrées à l'obtention du bacc. en géographie (équivalent du B.A. honours anglophone, ou de la licence de Montréal), la maîtrise se prépare dans les deux années suivantes²¹¹. A Montréal comme à Laval la réussite aux examens sanctionnant un cours donne un certain nombre de crédits (système nord-américain) et l'accumulation de crédits permet d'obtenir le diplôme. Certains cours sont toutefois obligatoires pour éviter que les crédits obtenus ne correspondent à un cursus trop incohérent (1 crédit correspond à 15 heures d'enseignement).

A Mc Gill on a conservé le système anglais des cours. La durée des études y est de quatre ans jusqu'à l'obtention de la maîtrise, les étudiants préparant avant le B.A. en deux ans au Mc Donald College de l'Université (alors qu'à Montréal et Laval les collèges affiliés sont nettement distincts des universités). De plus il existe dans ce département une séparation – pas complète toutefois, entre géographie physique et humaine, rattachées dès 1961 à deux facultés différentes bien que dépendant du même département.

Dans tous les cas la géographie est dissociée de l'histoire, qui est toutefois offerte aux étudiants comme une option parmi d'autres sciences humaines (et faisait autrefois partie du cursus de géographie à Laval).

Globalement, la durée des enseignements et l'éventail des cours offerts ont augmenté, à peu près parallèlement à Montréal et Mc Gill : d'une trentaine d'heures réparties entre une vingtaine de cours en 1949, on est passé en 1969 à plus de cent heures annuelles d'enseignement données dans plus de quarante cours différents. Dans le même temps se sont développés les séminaires et les travaux sur le terrain.

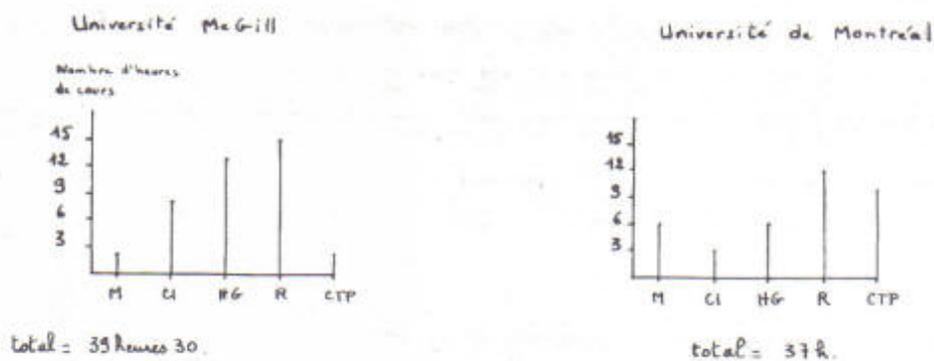
La figure 1 (pp.) montre à quatre successives quelle était la répartition des programmes entre les cinq principaux domaines de l'enseignement de la géographie. La figure 2 (p.) montre

²¹¹ En réalité, en raison du travail extérieur à l'Université de la plupart des étudiants, la préparation de la maîtrise et surtout de la thèse s'étale souvent sur plusieurs années.

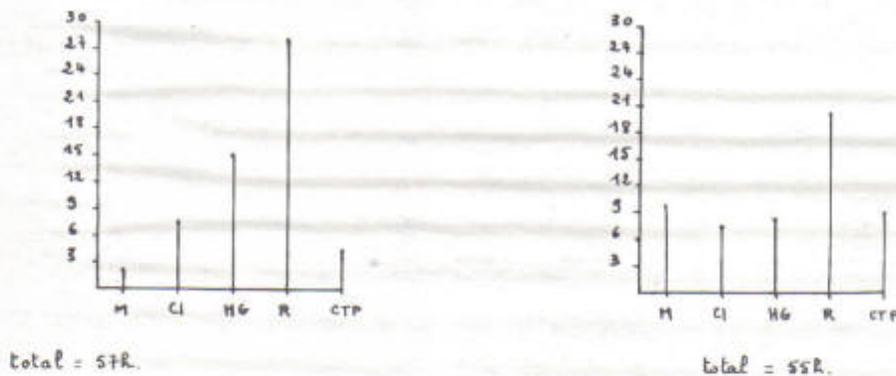
l'évolution complète des pourcentages que représentent ces cinq domaines dans l'ensemble des heures de cours (Mc Gill) ou des crédits (Montréal) offerts par les départements. (Comme ces pourcentages ont été calculés sur de petits nombres, les brusques fluctuations ne sont pas toujours significatives, il faut considérer seulement les tendances générales.)

Les graphiques de la figure 1 (a et b, p.) montrent que la croissance d'ensemble n'a pas sensiblement modifié entre 1950 et 1960 la structure des enseignements.

Figure 1: Composition des programmes d'enseignement de deux départements de géographie.



a - 1949-50

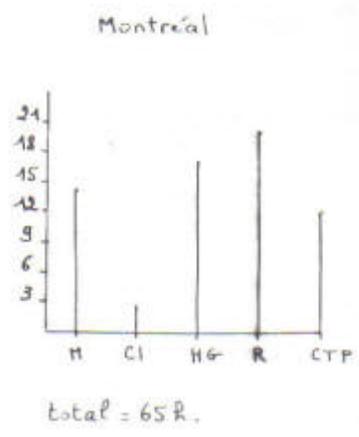
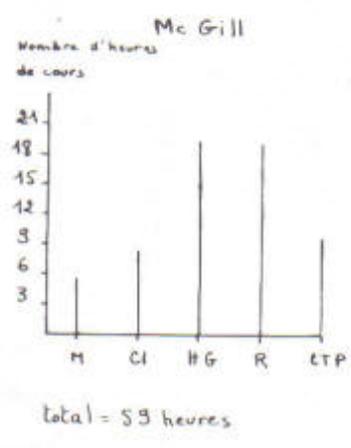


b - 1954-55.

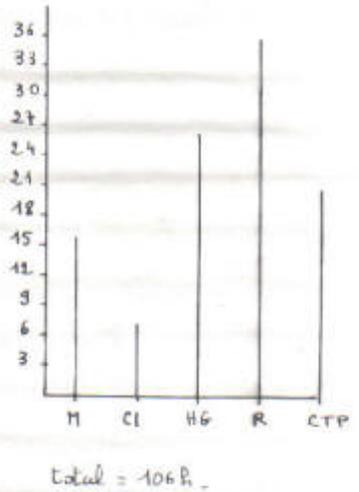
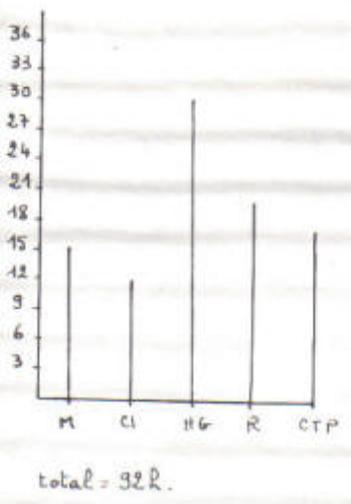
M = géomorphologie
 Cl = climatologie, biogéographie
 HG = géographie humaine générale
 R = géographie régionale
 CTP = cartographie, travaux pratiques

Source = Annaires des Universités.

Figure 1 : Suite



c - 1960-61



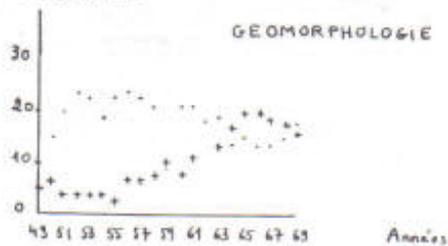
d - 1968-69

Celle-ci reste très différente à Mc Gill de ce qu'elle est à Montréal : si dans les deux universités la géographie régionale vient d'abord, elle est nettement suivie par la géographie humaine à Mc Gill, alors que celle-ci est légèrement devancée à Montréal par la géomorphologie. Mais le fait que la géomorphologie arrive en dernière position à Mc Gill est compensé sur le plan de la géographie physique par la place qu'y tient la climatologie, bien plus considérable qu'à l'Université de Montréal.

A partir de 1958 à Montréal (figure 1, c et d p. et figure 2 p.) la géographie humaine dépasse en importance la géomorphologie, mais c'est la géographie régionale qui reste prépondérante jusqu'en 1969. A Mc Gill l'évolution est plus complexe : à partir de 1960 la géographie humaine générale supplante à la première place la géographie régionale, tandis que la géomorphologie équilibre puis dépasse la climatologie.

Figure 2: Evolution de la part prise par cinq types de cours.

% des heures de cours
ou des crédits

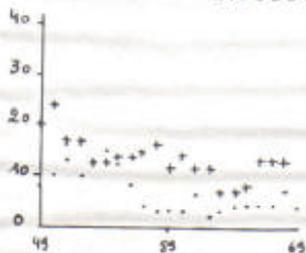


· · · · U. de MONTREAL

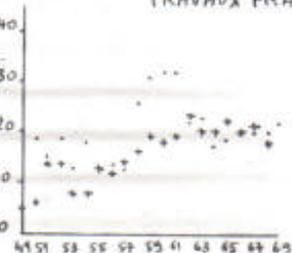
+ + + + U. Mc GILL

Source: Annuaire des
Universités.

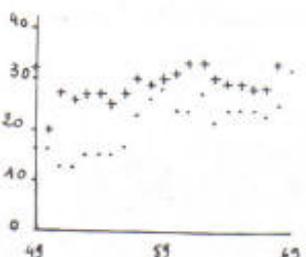
CLIMATOLOGIE
BIOGEOGRAPHIE



CARTOGRAPHIE
TRAVAUX PRATIQUES



GEOGRAPHIE HUMAINE
GENERALE



GEOGRAPHIE
REGIONALE



Ces changements correspondent à Mc Gill à une redéfinition des programmes des cours « avancés » (maîtrise) en 1957-58, suivie en 1961-1962 de la division du département entre la faculté des Arts et la faculté des Sciences. A Montréal, à peu près à la même date, on décide de développer séminaires de recherche et cartographie et d'augmenter la part des études québécoises en géographie régionale.

Les orientations préférentielles peuvent être attribuées aux circonstances dans lesquelles ont été fondés les départements : si l'attachement à la géographie régionale entre bien dans la conception européenne qui considère cette étude comme la plus spécifiquement géographique, l'intérêt porté à la climatologie à Mc Gill est certainement un héritage des préoccupations de G.H.T. Kimble, fondateur du département et surtout de F.K.Hare, son successeur. Il faut

rappeler aussi qu'avait échoué au département lors de sa création la responsabilité du service météorologique de l'Université Mc Gill. Les centres fondés par la suite, à Knob Lake (Schefferville), à la Barbade, en Guyane comporteront tous des observatoires météorologiques. F.K. Hare, S. Orvig puis M. Garnier seront les principaux professeurs de climatologie – deux Anglais et un Suédois.

L'intérêt pour la géomorphologie à Montréal est sans doute à mettre en relation avec l'influence de Raoul Blanchard, qui introduisit en 1948, à côté de la morphologie normale, la glaciologie et la morphologie glaciaire pour les étudiants de 1^{ère} année. Les professeurs invités, P. Veyret, H. Enjalbert, A. Journaux poursuivent dans cette voie jusqu'à ce que les Canadiens français C. Laverdière, puis G. Ritchot et P. Gangloff reprennent le flambeau (à partir de 1958).

Dans les deux cas ces « spécialisations » s'accompagnent de cours dans les « sciences annexes » : météorologie à Mc Gill, par F.K. Hare, géologie (enseignée par les géologues de la faculté des sciences, M.M. Cooke et Tiphane) à Montréal.

Il faut noter que la part de la géographie physique à Mc Gill est légèrement sous-estimée dans les figures 1 et 2, car un ou deux cours avancés ont été classés avec la géographie régionale alors qu'ils n'en concernent qu'un aspect (ainsi n°65 : géographie physique d'une région de l'Amérique du Nord, dès 1950-51.)

Quant à la biogéographie, elle était présente à l'Université de Montréal dès la création de l'Institut, grâce au professeur P. Courtemanche et les cours ne furent interrompus qu'entre 1960 et 1965. En revanche, elle n'est apparue qu'en 1966-67 à Mc Gill et dans une perspective écologique. Elle ne faisait pas nommément partie des cours de géographie physique générale destinés aux sous-gradués, mais on relève quelques allusions aux zones végétales et à la pédologie dans l'introduction de cours de géographie humaine.

On ne peut guère dire d'après les intitulés des cours si cet enseignement de la géographie physique a mis l'accent sur le milieu local : la morphologie glaciaire introduite à Montréal par R. Blanchard et P. Veyret, abandonnée ensuite, sera enseignée de nouveau en 1958-59. La glaciologie n'apparaît à Mc Gill qu'en 1962, la climatologie du quaternaire étant plus spécialement évoquée à partir de 1956. Ce n'est qu'à partir de 1965 que, dans les deux Universités, des cours spécialisés destinés aux étudiants de maîtrise feront davantage référence aux problèmes morphologiques locaux.

La question de l'enracinement des cours dans le milieu est évidemment plus sensible à propos de la géographie régionale : Montréal apparaît plus sensible à propos de la géographie régionale : Montréal apparaît ici constamment plus « localisée » que Mc Gill : 40 à 60% de l'enseignement de la géographie régionale y est appliqué au Canada, contre 20 à 30% à Mc Gill. Dans les deux universités, une place importante est faite au Nord-Canadien, subarctique et arctique. Mais c'est l'enseignement de la géographie du Québec qui apparaît nommément dans les programmes de l'université de Montréal (et pas à Mc Gill), épisodiquement d'abord (l'est canadien, l'axe laurentien entre 1950-52, le Nouveau Québec en 1957) et régulièrement à partir de 1959-60, avec des cours sur les problèmes démographiques, économiques, de géographie appliquée... de la province. Certes les excursions, les travaux sur le terrain autour de Montréal auxquels il est fait référence dans les programmes de Mc Gill amènent à nuancer, sans l'effacer totalement, l'impression que l'Université de Montréal a des racines locales plus profondes, ce qui est d'ailleurs une orientation voulue.

Mais l'intitulé des cours de géographie humaine générale montre le mieux combien l'enseignement est redevable, dans les deux universités, aux écoles de géographie fondatrices. A Mc Gill, influence anglaise et américaine se complètent pour mettre l'accent sur la

géographie sociale (avec F.K. Hare et G.H.T. Kimble au début) et économique (B. Zaborski de Pologne), sur des problèmes d'adaptation des hommes aux conditions physiques (avec T. Hills) et les ressources agricoles mondiales, sur la question de la conservation des ressources naturelles (dès 1956 avec Merrill puis Summers). La formulation est plus neutre à partir de 1960 avec l'intervention de T. Lloyd qui insiste sur la géographie économique ; un cours sur l'utilisation du sol apparaît en 1961.

A Montréal, à côté d'un cours d'initiation à la géographie humaine générale dispensé par M. Garry où l'on étudie la population, l'habitat, les genres de vie – et d'un cours de géographie économique donné par B. Brouillette, tous les cours plus spécialisés sont donnés par des professeurs invités français, qui « importent » les thèmes des préoccupations françaises : élevage, transports, population, habitat par M. Veyret de 1950 à 1954, étude des villes par J. Despois, géographie agraire par H. Enjalbert, commerce et circulation par A. Journaux, géographie appliquée par M. Phliponneau et Ph. Pinchemel, structures agraires et paysages ruraux par E. Juillard, géographie agraire par J.P. Moreau.

Cette énumération pose tout le problème de la recherche en géographie humaine à l'Université de Montréal : alors qu'en géomorphologie sont apparus assez tôt des spécialistes québécois capables de diriger les étudiants, il faut attendre 1960 pour qu'un cours en géographie urbaine soit donné, par M. Bélanger, et la prépondérance des thèses de géographie physique s'explique peut-être en partie par cette lacune.

Il faut remarquer l'apparition tardive de la géographie urbaine dans les cours – mais J.B. Racine ne notait-il pas un retard semblable à propos des universités françaises²¹² ? A part un cours de R. Blanchard en 1949-1950 et de J. Despois en 1954-55, l'étude des villes commence vers 1957 à Montréal et compte actuellement quatre cours spécialisés, et en 1963-64 à Mc Gill, où elle est, sous la direction de L. King, d'emblée américaine, théorique et quantitative (« modèles et processus d'urbanisation, systèmes urbains »). B. Greer Wootten continuera dans cette voie.

Enfin, on peut constater à propos du contenu de l'enseignement quelques variantes par rapport aux cours donnés en France ; ainsi dès l'origine la géographie politique est enseignée à Mc Gill jusqu'en 1960 par M. Zaborski puis Michie, et à Montréal par Greenwood jusqu'en 1962 puis par d'autres professeurs ensuite.

Une originalité de Mc Gill, qu'on ne retrouve pas du tout à Montréal, et qui est peut-être la marque anglo-saxonne, est l'importance réservée à la géographie historique : lancée par G.H.T. Kimble dès 1949 (Cf. sa thèse de Ph D, « Geography in the middle ages ») elle comporte souvent par la suite un cours général et une application à une région d'Amérique du Nord.

Mc Gill se distingue encore par la précocité de l'intérêt manifesté à l'histoire de la géographie, toujours sur l'initiative de G.H.T. Kimble : d'abord histoire de la science géographique et des découvertes jusqu'en 1954, le cours est rétabli à partir de 1957 comme histoire de la pensée géographique et plus tard histoire des méthodes. Cette préoccupation n'apparaîtra dans l'enseignement qu'en 1960 puis en 1965 à Montréal, l'histoire de la géographie étant associée à des séminaires de méthodologie par M. Dagenais. Le retard à Montréal est net aussi en ce qui concerne les méthodes quantitatives : un cours existe à Mc Gill depuis 1962 ; il n'est apparu que depuis 1969 à Montréal (bien que des cours facultatifs de statistique aient été proposés aux étudiants, vers 1958). En revanche la géographie appliquée a fait l'objet de cours plus tôt à Montréal (1959-60) qu'à Mc Gill (1966-67), mais sans doute ces préoccupations étaient-elles incluses dans d'autres cours pour étudiants avancés.

²¹² RACINE J.B. : Géographie urbaine et aménagement urbain. C.G.Q., 1968, n°26, pp 247-273.

L'évolution des programmes des universités fait apparaître une tendance importante : si l'on a dans une certaine mesure cherché à rattraper l'Université voisine et concurrente dans certains domaines – en géomorphologie à Mc Gill, en climatologie à Montréal (où d'ailleurs les cours sont en partie assurés par un professeur de Mc Gill, M. Garnier) – dans l'ensemble on assiste aujourd'hui à une spécialisation croissante, à un rétrécissement du champ d'application des cours, qui changent aussi peut-être davantage d'une année sur l'autre. Il semble que l'on ait abandonné l'intention de couvrir toute la géographie générale et régionale dont témoignaient les programmes des années 50. Il est vrai que la diversification et la spécialisation sont allés de pair avec l'augmentation du nombre des étudiants avancés, qui bénéficient actuellement d'un éventail assez large de cours et de séminaires.

Il faut remarquer enfin, – et c'est ce qui permet de retrouver dans ces deux universités, malgré leurs différences fondamentales, un trait de l'Amérique du Nord – la place accordée à la préparation pratique des étudiants ; travaux obligatoires de cartographie, excursions et stages de terrain obligatoires (6 par an à Laval), camp d'automne à Montréal, séjours prolongés pendant l'année de maîtrise dans les laboratoires de Mc Gill.

A l'heure actuelle, si l'on veut résumer les caractères des enseignements donnés, on peut noter pour l'Université de Montréal la persistance des thèmes et des méthodes développés par l'école française, le recentrage sur l'aménagement du Québec. A Mc Gill, malgré l'empreinte anglaise, c'est l'ouverture plus large à la géographie américaine, la coupure dès le B.A. ou le B.S.c entre géographie physique et humaine, donc une spécialisation plus poussée, un internationalisme plus prononcé.

Les quelques données dont nous disposons pour l'Université Laval confirment les caractères de l'enseignement francophone du Québec révélés à Montréal : attachement à la conception unitaire de la géographie, refus de la spécialisation avant la maîtrise, « au moment où l'étudiant abordera des recherches personnelles ». Une importance particulière semble avoir été dévolue dans cette université aux travaux pratiques de laboratoire et de terrain – encore que les comparaisons soient difficiles, les travaux n'étant pas toujours distincts du cours correspondant dans les programmes – On y donne une place sensiblement équivalente à la géomorphologie, la géographie humaine et la géographie régionale, la structure des cours est donc peu différente de celle de Montréal.

2- La géographie dans l'enseignement secondaire

La situation de la géographie dans l'enseignement secondaire au Canada est doublement importante : d'abord elle a conditionné en grande partie le développement de la géographie au niveau supérieur, par un processus cumulatif d'insuffisance des cours destinés aux élèves et de la formation des maîtres. Ensuite, elle a été une des préoccupations majeures, parfois même un objet de recherches, pour beaucoup de géographes universitaires désireux d'y remédier.

L'enseignement secondaire au Québec avait jusqu'en 1965 une organisation particulière : il se donnait en grande partie dans les petits séminaires ou collèges classiques, et dans quelques collèges de religieuses pour les jeunes filles : 58 établissements dépendaient en 1950 des deux universités Laval et Montréal. La géographie, pendant les huit années de cours succédant au primaire et précédant l'université, n'était pas une matière obligatoire, et « totalement laissée à l'initiative des collèges pour l'horaire, les manuels et les examens. » Le résultat est « qu'elle se voit souvent reléguée dans un coin de l'horaire et réduite à la portion congrue, munie d'un pauvre manuel primaire et enseigné par un professeur non préparé »²¹³.

Si les programmes officiels s'apparentent aux programmes français de l'époque, transposés au Canada, et sont à peu près suivis par la majorité des collèges, la formation des professeurs est très insuffisante, faute de la possibilité pour eux de se spécialiser en géographie dans une université canadienne jusqu'en 1948. De plus, ceux qui, nombreux, allaient poursuivre une formation universitaire en Europe ou aux Etats-Unis, ne choisissaient guère la géographie, cette spécialisation n'étant pas requise pour le recrutement des enseignants au niveau du secondaire.

Le manque de manuels était péniblement ressenti : hormis celui de Miller en 1924, « il a fallu attendre 1938 avant d'avoir un manuel canadien convenable, et encore le devons-nous à un géographe français, M.R. Blanchard²¹⁴. Beaucoup de collèges la trouvèrent trop difficile, mais « ceux qui la prirent firent en quelques années des progrès considérables en délaissant la méthode purement informative de la nomenclature pour chercher l'explication des faits géographiques²¹⁵ ». Selon F. Grenier²¹⁶ le texte en est toutefois « trop dense et trop difficile », « l'illustration pauvre et les cartes peu suggestives ». Les manuels français déconcertent les élèves. Des problèmes d'adaptation se posent, pour l'utilisation du Dent's Canadian School Atlas, « au point pour les pays d'allégeance britannique, insuffisant pour le reste »²¹⁷, ou des cartes murales Hatier ou Philip.

Chez les anglo-saxons de l'ouest du Canada, la critique portait principalement sur l'incorporation de la géographie aux « social studies » selon le modèle américain, introduit en Ontario par exemple en 1937 à partir de la 3^e année de secondaire. Les sciences sociales « usurpatives » sont une « integrated combination of history, economics, sociology, political science and geography with a complete social orientation » où la « geography is reduced to a minor rôle »²¹⁸. Chacun s'accorde à les trouver désastreuses pour la culture géographique, ainsi subordonnée à l'histoire et dont l'enseignement, folklorique, ou désuet, souvent formel, se borne souvent à raconter la manière de vivre des gens dans les différentes parties du monde.

²¹³ - AUMONT G. : La géographie dans l'enseignement secondaire au Canada français : R.C.G., janvier-avril 1950, pp 8-22.

²¹⁴ - BLANCHARD R. : Géographie générale, 2 vol. Montréal, Beauchemin, 1938.

²¹⁵ - AUMONT G. : art. cité.

²¹⁶ - GRENIER F. : chronique pédagogique : C.G.Q., 1956, n°1, pp 99-104.

²¹⁷ - AUMONT G. : art. cité.

²¹⁸ - Mc CRACKEN E.J. : The training of teachers of geography – R.C.G., 1947, vol. I, n°4, pp 16-20.

Il semble que les écoles protestantes de la province de Québec aient aussi parfois conservé un système anglais, avec un enseignement propre à la géographie mais obligatoire seulement jusqu'à la 3^{ème} année de secondaire (grade 9), optionnel ensuite. A Mc Gill toutefois l'Université s'assure un meilleur recrutement en prenant en charge la formation des étudiants sous-gradués au Mc Donald College (deux ans conduisant à l'obtention d'un B.A.) avec une initiation fondamentale à la géographie. Mais en 1967 encore T. Lloyd déplorait la faiblesse du niveau en géographie des étudiants que lui envoyaient les high schools du Québec²¹⁹.

Aussi de nombreux universitaires s'intéressèrent-ils aux moyens de réformer l'enseignement : dès 1951 l'Association Canadienne des Géographes consacre une section à la correction de l'enseignement secondaire (méthodes, manuels, matériel didactique). Les Cahiers de Géographie de Québec depuis 1956 réservent toujours une place à une chronique pédagogique comportant souvent plusieurs articles. En avril 1970 cette revue a consacré un numéro spécial aux problèmes d'enseignement de la géographie, à l'occasion du premier colloque du comité international des historiens et des géographes de langue française (tenu à Montréal et Québec en septembre 1970).

L'Université Laval et en particulier M. Saint-Yves et L. Trotier ont participé à la fondation de la Société des professeurs de géographie de Québec, le 10 juillet 1965 et à l'organisation des colloques annuels. Au premier congrès de 1966 la société comptait 200 membres. Pour promouvoir l'enseignement de la géographie dans la province, elle organise des rencontres pédagogiques et publie un bulletin.

Enfin certains géographes canadiens ont attaché leur nom à des entreprises de longue haleine, dépassant parfois le cadre du Canada : entre 1952 et 1956 N. Scarfe (Université du Manitoba) a dirigé la commission de l'U.G.I. pour l'étude d'un questionnaire sur l'enseignement de la géographie dans différents pays. B. Brouillette, administrateur des stages internationaux d'études de l'U.N.E.S.C.O. à Paris, en 1950, a été président de la commission d'enseignement de la géographie dans les écoles (devenue en 1968 commission de l'éducation)²²⁰ de l'U.G.I., et il en est resté secrétaire. P. Dagenais a quitté en 1969 le département de géographie de Montréal pour passer à la faculté des sciences de l'éducation où il anime un programme de recherches sur l'enseignement de la géographie aux niveaux pré-universitaires.

Enfin de nombreux auteurs ont publié des articles faisant état de la situation ou proposant des remèdes pour l'enseignement. Dans beaucoup de ces articles, la notion de milieu géographique est proposée comme point d'appui pour la pédagogie de la géographie²²¹ et les anglo-saxons préconisent le retour à la géographie régionale²²².

Quels ont été les effets de cette action ? Les premiers progrès ont été enregistrés dans la formation des professeurs : dès leur fondation en effet, les départements universitaires se sont préoccupés d'offrir des cours d'été à toutes les personnes désirant se « recycler » en géographie, parmi elles la moitié environ étant des professeurs de l'enseignement secondaire. Les cours ont fonctionné dès 1948 à Montréal, 1949 à Mc Gill et 1954 à Laval. Des examens échelonnés sur plusieurs années sanctionnant cette préparation, sont reconnus par les facultés d'éducation (les écoles normales) et peuvent être pris en compte ultérieurement dans un cursus universitaire normal.

A Laval 4 cours d'été donnent un certificat de géographie-pédagogie. A Montréal 3 cours d'été donnent trois certificats de géographie, soit l'équivalent d'un diplôme de géographie.

²¹⁹ - D'après les archives du département de géographie de Mc Gill.

²²⁰ BROUILLETTE B. : la commission de l'enseignement de la géographie de l'U.G.I. C.G.Q., 1970, n°31, pp79-94.

²²¹ DAGENAI P. : l'étude du milieu, base de l'enseignement de la géographie. B.S.G.Q.M., 1944, vol. 3, n°5-6, pp 37-43.

²²² - SCARFE N.V. : The teaching of geography in Canada. C.G., 1955, vol. 5, p. 1-8.

L'école d'été de Mc Gill à Stanstead a déjà été évoquée pour la diffusion de son enseignement dans le Québec et au-delà.

Dès 1956 l'effet de ces mesures se fait sentir. Plusieurs réformes des programmes ont suivi. En 1957, les universités de Montréal et de Laval décident d'appliquer dans le second cycle du cours secondaire des collèges classiques une progression de l'enseignement transposée de celle de la France : en 8^e année (élèves de 13-14 ans) géographie générale, en 9^{ème} le monde moins l'Amérique, en 10^{ème} l'Amérique moins le Canada, en 11^{ème} le Canada moins le Québec pour $\frac{3}{4}$ des enseignements et le Québec pour $\frac{1}{4}$. Pour répondre à ces programmes nouveaux apparaît la collection P. Dagenais²²³ à laquelle ont collaboré plus de vingt géographes canadiens français et qui constitue « l'acte de décès de la géographie-nomenclature dont on nous a si longtemps gavés dans cette province »²²⁴. Auparavant, dans les années 48 à 51, P. Dagenais avait également publié une collection de petits manuels destinés à l'école primaire²²⁵, qu'il complètera en 1960 pour les élèves de la 4^e à la 7^e année.

Ces manuels seront pratiquement les seuls ouvrages canadiens utilisés au Québec pour enseigner la géographie, jusqu'à ce qu'apparaisse, entre 1968 et 1970 une autre collection « Géographie contemporaine », dirigée par L.E. Hamelin et F. Grenier. Chez les anglo-saxons, c'est T. Lloyd qui a remis à jour en 1960 la collection des « Canadian geographies » inaugurée par G. Taylor dans les années 40²²⁶.

Mais le Québec n'a pas eu d'atlas scolaire propre avant 1967²²⁷. Auparavant L. Trotier préconisait l'utilisation de l'Atlas de E.G. Pleva et S. Inch « The canadian oxford School atlas »²²⁸ ou encore de certains atlas français.

En 1959 et 61 les Facultés des arts imposent la géographie pendant deux années du cours secondaire et en font une matière optionnelle au niveau collégial. L'Ecole Normale Supérieure de l'Université Laval donne un diplôme qui habilite à l'enseignement secondaire et collégial, public ou privé. Ce diplôme comprend pour trois quarts une formation théorique en géographie (3 années d'études, 140 crédits) et pour un quart une formation pédagogique donnée par l'Ecole Normale (36 crédits).

Une réforme plus profonde est apparue récemment : élaborée lors de la « révolution tranquille » qui a vu en 1965 l'Eglise céder l'enseignement au gouvernement provincial, consécutive au fameux rapport Parent²²⁹, elle stipule que tous les professeurs du secondaire devront être licenciés, avec une formation universitaire scientifique, psychologique, et pédagogique. (Différents types de licence débouchent sur l'enseignement primaire, secondaire ou spécialisé). Cette réforme généralise à tout le secondaire le système des options. La géographie n'est donc plus matière obligatoire au Québec que dans le primaire. Pour ceux qui la choisissent comme option dans le secondaire, la 1^{ère} année est consacrée à la géographie générale, les 3 années suivantes à l'étude régionale – la notion de milieu reste très importante à ce stade. La 5^e année doit être une étude systématique de la géographie générale physique et humaine, avec des travaux pratiques (élèves de 16-17 ans). Pendant chacune de ces années, l'option comporte cinq périodes d'enseignement par semaine (environ cinq heures).

Au niveau collégial, qui fait ensuite la transition pendant deux ans entre le secondaire et

²²³ - collection P. Dagenais, 9^e à 11^e année, 3 vol. Montréal, 1957

²²⁴ - GRENIER F. : C.G.Q., 1957.

²²⁵ DAGENAI P. : l'A.B.C. de la géographie, 6 vol. Montréal, Beauchemin, 1948 à 1951.

²²⁶ D'après Brouillette B. : chronique pédagogique : R.C.G., 1961, n°1, 2, 3, 4.

²²⁷ GOUROU P. GRENIER F., HAMELIN L.E. : Atlas du monde contemporain. Montréal, éditions du renouveau pédagogique, 1967, 88 pl.

²²⁸ Toronto, 1957, 137 p.

²²⁹ Rapport de la commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province du Québec (dit Rapport Parent), 3 tomes. Québec, 1964.

l'université, on dispense un enseignement polyvalent avec une promotion par matière ; l'étudiant peut y choisir la géographie comme matière principale et est alors initié aux démarches analytiques, au maniement des techniques et des instruments, ou bien comme matière complémentaire et peut alors choisir parmi un vaste éventail de cours. M. Saint-Yves préconise pour cet enseignement une pédagogie sans cours magistraux, la mieux adaptée possible aux exigences des étudiants qui « sont à un âge de recherche du raisonnement scientifique rigoureux. Les exposés vagues et non concluants les ennuient ou les irritent... ils rejettent toute forme de géographie énumérative, livresque ou seulement discursive... ils sont motivés pour s'intéresser à l'action de l'homme sur le milieu géographique et socio-économique où ils vivent... »²³⁰

L'évolution de la géographie dans l'enseignement secondaire au Québec n'est donc pas sans rappeler celle qu'a connue l'enseignement universitaire : d'abord simple émanation à peine transposée de la géographie européenne, souffrant d'un grave manque de spécialistes, elle progresse par réformes successives sous l'action de quelques géographes mais aussi en fonction du milieu social et culturel québécois. La géographie n'a cependant pas acquis au Québec une place comparable à celle qu'elle occupe en France dans le secondaire par exemple. Mais en tant que matière à option, l'enseignement y est maintenant de qualité, apparemment aussi plus technique et pratique. Sans doute la meilleure préparation des élèves est ressentie par la suite dans les universités.

²³⁰ - SAINT-YVES M. : Situation et tendances de l'enseignement de la géographie au Québec. C.G.Q., avril 1970, pp 7-16.

Chapitre 2 – La recherche

Analyse chiffrée des thèmes et lieux d'étude

Les orientations choisies pour l'enseignement ne sauraient donner une image réelle et complète de la géographie québécoise. L'analyse des travaux de recherche doit permettre de corriger les impressions dégagées ci-dessus et d'indiquer quelles ont été les véritables spécialisations, qui reflètent en quelque sorte les impulsions données par l'enseignement mais n'y répondent pas toujours exactement.

Une première approche chiffrée souligne les thèmes et les domaines les plus étudiés dans les thèses et les articles de revue publiés au Québec. Elle fait apparaître, plus encore que l'étude des programmes, l'orientation profondément divergente de la recherche à Mc Gill et dans les universités canadiennes françaises. La comparaison avec des statistiques calculées pour des publications canadiennes établit une différence significative entre les préoccupations dominantes des géographes québécois et celles des autres Canadiens.

1- Les thèses

On a inclus dans cette étude, outre la soixantaine de thèses de Ph D publiées au Québec de 1948 à 1971, les thèses de maîtrises, qui sont généralement d'un bon niveau de recherche et dont le nombre (près de 300) permet une analyse des résultats qui soit plus fine tout en restant significative²³¹. La source utilisée²³² ne permet pas de saisir seulement les thèses rédigées par des Canadiens anglais ou français du Québec. Elle inclut les thèses soutenues dans les universités québécoises par des étrangers et exclut les thèses de Canadiens présentées dans des universités étrangères. Cela modifie peut-être les résultats, dans le premier cas pour Mc Gill où l'on a vu qu'un grand nombre d'étrangers et de Canadiens non québécois venaient préparer un Ph D, ou lorsque un nombre important de Canadiens ont soutenu leur thèse à l'étranger (thèses de maîtrise aux Etats-Unis dans les années 60 à Mc Gill, thèses de Ph D en France de Canadiens français). Mais on peut cependant admettre que les thèses soutenues dans chacune des universités sont représentatives de la géographie qui y est pratiquée, et l'on s'intéresse donc ici davantage à la recherche québécoise plutôt qu'à l'œuvre des géographes du Québec au sens strict.

Le tableau 14 montre la répartition des thèses selon leur thème d'étude, tel qu'il est exprimé dans le titre.

²³¹ - On n'a pas retenu les mémoires de licence, qui sont rarement l'expression d'une recherche personnelle.

²³² - Liste des thèses et dissertations sur la géographie du Canada. Ottawa, Ministère de l'environnement. Etude géographique/Geographical Paper, 1972, n°51.

Tableau 14 : Répartition des thèses de maîtrise et de Ph D selon leur thème d'étude (1948-1971)

Thèmes	MC GILL		LAVAL		MONTREAL		SHERBROOKE		Total Québec	%	Total Ontario	%
	MA	PhD	MA	PhD	MA	PhD	MA	PhD				
Géomorphologie	38	25	11	1	4	2	2		83	25	30	8
dont glaciaire	17	6	2		1				26		5	
glaciologie	6	3	1						10		1	
périglaciaire	1		1						2		2	
régionale		6	4	1	1	1			13		5	
autre	14	10	3		2	1			30		17	
Climatologie	31	5			1	2			39	12	28	7
Biogéographie	9		2						11	3	12	3
Total géographie physique	78	30	13	1	5	4	2		133	41	70	18
Total géographie humaine	53	14	41	1	34	10	5		158	48	298	75
dont agraire et rurale	7	2	8		5	2			24		48	
économique	8	1	1		1	1			12		9	
historique	7	3	3		1	1			15		26	
industrielle	5	1	1		3				10		38	
population	1	2	7		4	3			17		17	
récréation	1		1		4	2	2		10		27	
ressources	2								2		9	
toponymie			2						2			
transports	4	1	4		1				10		23	
urbaine	11	2	9		13	1	3		39		64	
utilisation du sol	5		3	1	2				11		22	
autre	2	2	2						6		12	
Géographie régionale	8		9		2	3	2		24	8	7	1
Cartographie	4		1						5		1	
Autres	1		3				1		5		6	
Aménagement, planification			1						1		14	
Total	144	44	68	2	41	17	10		326		396	

Pour la géographie physique on n'a retenu de la classification proposée par J.T. Parry²³³ que la géomorphologie « froide », et les études d'ensemble de la géomorphologie d'une région, les autres domaines (morphologie littorale, structurale, karst...) n'étant que peu représentés. On a repris pour la géographie humaine la classification présentée pour un index du « Géographe Canadien »²³⁴, qui a l'avantage de recouvrir à la fois les formulations françaises et anglo-saxonnes.

Les chiffres concernant les Universités de Sherbrooke (où les premières thèses datent de 1969) ne sont pas assez grands pour permettre de les étudier à part et sont cités pour mémoire. Les chiffres correspondant sont donnés pour l'Ontario à titre de comparaison.

Il faut signaler avant toute chose au Québec le poids de la recherche de l'Université Mc Gill, qui compte plus de thèses à elle seule que toutes les Universités francophones réunies. La réputation de cette Université dans le Canada anglais et le Commonwealth explique en partie l'abondance de sa production.

En ce qui concerne les thèses de maîtrise on remarque immédiatement sur le tableau 14 une grande différence entre Mc Gill et les Universités canadiennes françaises. Alors que Mc Gill équilibre géographie physique et humaine, l'accent mis sur la géographie humaine caractérise les universités francophones, avec 2/3 des thèses à Laval et plus des 4/5 à Montréal.

A Mc Gill la géomorphologie et la climatologie se partagent presque à égalité la géographie physique, la biogéographie ayant une part plus réduite (mais en accroissement récent). A Laval, la géographie physique est presque exclusivement géomorphologique (pas de climatologie), à Montréal pour les 2/3. C'est Mc Gill qui est la plus spécialisée en géomorphologie « froide » (glaciaire, périglaciaire et glaciologie) pour plus de la moitié des travaux de géomorphologie – on peut penser que l'accent y est mis davantage sur l'étude des processus – alors qu'à Laval elle n'en représente qu'un tiers (1/5^e seulement à Montréal) les étudiants géomorphologues lavallois s'intéressant plutôt à l'ensemble des traits de relief d'une région donnée (géomorphologie « régionale »).

En géographie humaine c'est la recherche urbaine qui arrive en tête dans les trois universités : mais alors qu'elle constitue une spécialisation récente (surtout après 1965) à Mc Gill et Laval, avec 1/5 des travaux de géographie humaine, elle est une caractéristique ancienne et constante à Montréal où elle compte le tiers des thèses de géographie humaine. Faut-il l'attribuer à l'impulsion donnée par R. Blanchard dès les années 50 ?

Un autre sujet est commun aux trois universités et apparaît tardivement après 1960 : la géographie agraire et rurale, plus importante en proportion à Laval (1/5^e de la géographie humaine), peut-être en raison de sa plus grande proximité du Québec rural, qu'à Mc Gill (1/8^e) et Montréal (1/7^e).

Les autres thèmes étudiés en géographie humaine permettent de rapprocher davantage les départements de géographie des préoccupations de leurs écoles fondatrices : à Mc Gill c'est la géographie économique, historique, industrielle et l'utilisation du sol, alors que chez les Canadiens français c'est la question de la population, qui précède la géographie de la récréation à Montréal (thèses d'avant 1960 toutefois) et celle des transports à Laval.

Les études de géographie régionale caractérisent surtout Laval (15% du total) alors qu'elles n'en représentent que 5% à Montréal et à Mc Gill. Ce sont à Laval des thèses récentes (postérieures à 1960), qui attestent d'un attachement actuel à la « géographie globale » à l'europpéenne, alors qu'à Mc Gill ce sont des travaux plus anciens, en grande partie antérieurs

²³³ - PARRY J.T. : *Geomorphology in Canada*. C.G., 1967, vol. XI, n°4, p. 285.

²³⁴ - DOLMAN A.N., MUNRO D.S.M. : *Author and subject index of the publications of the Canadian association of geographers 1951-1967*. Mc Gill University, 1968.

à 1955 et cela signifierait donc un abandon de ce domaine de recherches.

La répartition des thèses de Ph D n'est pas sensiblement différente de celle des thèses de maîtrise. Toutefois les nombres étant encore plus petits, on ne peut guère tirer de conclusions d'une comparaison des proportions (en particulier à Laval où deux Ph D seulement ont été présentés, celui de P. Clibbon sur l'utilisation du sol dans les Laurentides et celui de B. Robitaille sur la géomorphologie du Sud-Est de l'île Cornwallis (T.N.W.).

Il semble cependant qu'il y ait parmi les Ph D une proportion plus grande de géographie physique que parmi les thèses de maîtrise : $\frac{2}{3}$ contre $\frac{1}{2}$ à Mc Gill et près de $\frac{1}{4}$ contre $\frac{1}{8}$ à Montréal. Géomorphologie et climatologie ont à peu près la même proportion à Mc Gill et Montréal (9/10^e-1/10^e) la géomorphologie froide demeurant la spécialité exclusive de Mc Gill. Enfin les thèses de géographie humaine placent à Mc Gill la géographie historique (3 thèses) avant la rurale (2) et l'urbaine (2) alors qu'à Montréal la population arrive en tête (3 thèses) avant la géographie rurale (2) et le tourisme (2). La géographie régionale est importante à Montréal (3 thèses contre 0 à Mc Gill), corrigeant l'impression laissée par les thèses de maîtrise et faisant bien de ce domaine de recherches une caractéristique de la géographie francophone.

La figure 3 p. résume par l'indication des pourcentages (dont certains, calculés sur de trop petits nombres, n'ont que peu de valeur), les différences de structure de la recherche entre les trois principales universités du Québec.

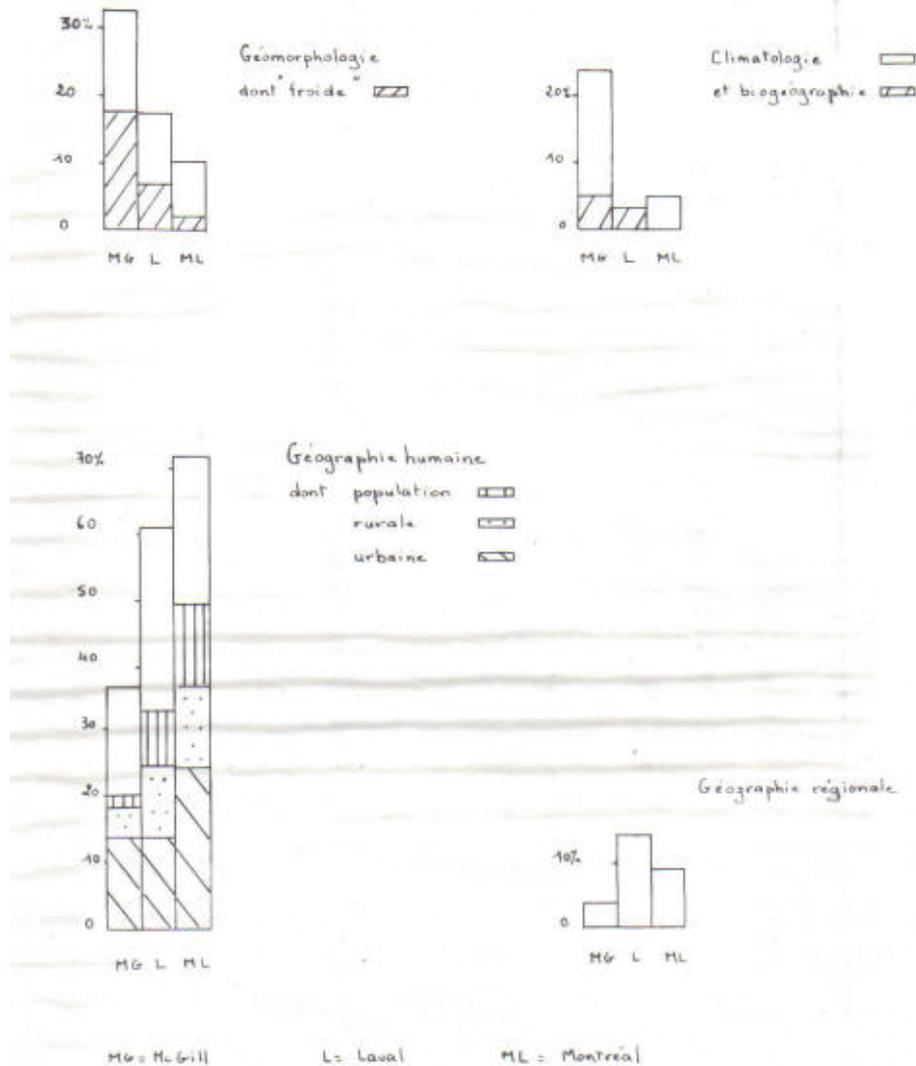
Les caractéristiques de cette géographie québécoise apparaissent mieux encore si on les compare à celles de la province voisine : l'Ontario. Telle qu'elle s'exprime dans le choix des sujets de thèse²³⁵, la géographie ontarienne est surtout une science humaine, avec moins de 20% des travaux de recherche en géographie physique et 75% en géographie humaine (dans les universités canadiennes françaises, si la part de la géographie physique ne dépasse pas 20%, la géographie humaine ne compte que $\frac{2}{3}$ des travaux, environ 12% étant en géographie régionale). En Ontario, la géographie régionale ne représente qu'environ 1% des recherches.

A l'intérieur de ces catégories, on remarque la faible part de la géomorphologie qui compte pour moins de la moitié des travaux de géographie physique alors qu'au Québec cette proportion est toujours supérieure à 50%. En géographie humaine, si la géographie urbaine et la géographie agricole et rurale viennent en tête, il faut remarquer le développement particulier de la géographie industrielle et de la récréation, également le nombre important de travaux sur les questions de planification, comparativement au Québec.

On serait tenté de voir dans ces résultats le témoignage déjà pressenti d'une influence européenne persistante sur la géographie du Québec, dont l'importance réservée à la géomorphologie et à la géographie régionale seraient les signes, alors que la place de la géographie économique en Ontario serait à rapprocher d'une influence américaine plus développée. Mais la plus grande différence entre ces sujets de thèse s'exprime difficilement par la simple comparaison de chiffres : elle tient en effet davantage à la formulation même des sujets : dans l'ensemble ils apparaissent plus limités dans leur objet et l'espace étudiés, que ceux du Québec. Les études de localisation, de distribution sont nombreuses. Une cinquantaine de thèses d'après les titres, et probablement davantage en réalité, utilisent des méthodes quantitatives (cinq ou six étant même exclusivement consacrées à l'amélioration de modèles).

²³⁵ - Pour les départements de géographie des universités Brock, Carleton, Guelph, Mc Master, Queen's, Toronto, Waterloo, Waterloo luthéran, Western Ontario, York.

Figure 3: Répartition en pourcentage des sujets des thèses (MA et Ph.D) des 3 principales universités du Québec.



Une quarantaine de thèses pourraient être classées sous une rubrique « géographie de la perception et du comportement ». Beaucoup de sujets enfin laissent supposer que les résultats de la recherche vont être directement applicables.

Certes on ne peut ni généraliser – un grand nombre de sujets nous apparaissent comme « classiques » – ni conclure trop fermement d'après la seule lecture des titres. Mais ces quelques indications permettent cependant de faire une distinction qualitative entre les thèses du Québec – même celles de McGill – et celles de l'Ontario. Ces dernières traduisent certainement une influence américaine plus poussée, alors que le style des recherches au Québec est encore largement européen.

Mais la différence d'orientation entre les anglophones et les francophones du Québec reste majeure, si l'on passe des sujets des thèses aux domaines qu'elles étudient : le tableau 15 p. pourrait presque se passer de commentaires. La géographie québécoise illustrée par les thèses

est presque totalement centrée sur le Canada, sauf à Mc Gill où elle ne l'est qu'à 75%. La raison en est principalement la présence à la Barbade et en Guyane britannique de laboratoires appartenant à cette université, qui expliquent le développement surtout après 1965, d'une recherche en géographie tropicale (15% des thèses de maîtrise et de Ph D).

Tableau 15 : Lieux étudiés par thèses de géographie québécoises et ontariennes

Lieux	Mc Gill		Laval		Montréal		Ontario MA et PhD
	MA	Ph D	MA	Ph D	MA	Ph D	
Québec (Sud)	32	5	57	1	35	8	2
(1) Nouveau Québec (Labrador Ungava)	24	4	5				
Total Québec	56	9	62	1	35	8	
(2) Labrador terre-neuvien	11	3			1		
(3) T.N.W. et Yukon	18	7		1			5
(4) Canada Nord	7	1			2	3	1
Total Nord (lignes 1 à 4)	60	15	5	1	3	3	6
Provinces maritimes	6	3	1				7
Ontario	4	2				1	260
Prairies (Alsama)	4	3				1	13
Colombie britannique	2						2
Canada	1				2	3	10
Total Canada	109	28	63	2	40	16	300
Amérique du Nord	1	2					4
Caraïbes	14	3	1				8
Amérique Centre et Sud	6	2					11
Europe	2	1					1
Afrique	1				1		5
Asie	1						3
Autre		3	1				6
sans localisation	10	5	3			1	58
Total	144	44	68	2	41	17	396

Contrairement à ce qu'on attendrait, les thèses de Ph D sont à peine plus dispersées que celles de maîtrise. Le fait important est la place du Québec dans les domaines d'étude : pour les deux universités de Montréal et de Laval, la province, et principalement sa partie méridionale, constitue le seul terrain de recherche (peut-être à Laval quelques thèses récentes sur le Nouveau-Québec indiquent-elles un début d'ouverture).

A Mc Gill, le Québec n'est objet d'étude que pour 20% des thèses de Ph D et 40% de celles de maîtrise. C'est le Nord canadien pris dans son ensemble qui vient en tête avec respectivement 36 et 42% des thèses et qui est donc le principal domaine de recherche de cette université. La péninsule du Labrador-Ungava (dont le Labrador terre-neuvien) est surtout étudiée au niveau de la maîtrise alors que plus de la moitié des Ph D sont localisés plus au Nord. Enfin il faut remarquer que cette part du Nord est encore grossie par des Ph D sur l'Alaska (2), l'Islande, le Groënland et l'Antarctique, faisant de l'étude des régions froides la véritable spécialité des géographes auteurs de thèses à Mc Gill. Cela confère à Mc Gill une place à part dans le Québec, mais aussi dans le reste du Canada : un rapide survol de la liste des thèses montre que Mc Gill a produit autant de thèses sur les Territoires du Nord-Ouest, le Yukon et le Nord-Canadien, que toutes les autres universités canadiennes réunies (33 contre 31, et 13 aux Etats-Unis).

L'originalité de Mc Gill résiste à la comparaison avec la répartition des thèses soutenues en

Ontario : parmi celles qui sont localisées, 65% étudient l'Ontario (la partie méridionale en grande majorité) et 90% ne sortent pas du Canada. La part des études nordiques y est très réduite.

2- Les articles de revue

Si l'analyse des sujets de thèse révèle surtout le choix de certaines spécialités – ou la carence en certains domaines – des universités, celle des revues doit permettre de mieux caractériser la recherche pratiquée par les géographes confirmés. Or le Québec ne compte que deux revues importantes de géographie, les Cahiers de Géographie de Québec, étudiés pour la période 1956-71, et la Revue de Géographie de Montréal pour la période 1947-71. Les articles y sont écrits en majeure partie par des Canadiens français, si bien que, par commodité de calcul, on a considéré l'ensemble des articles pour chacune des deux revues.

Il est pratiquement impossible de trouver l'équivalent pour les Canadiens anglais du Québec, on a vu (livre II) que leurs publications étaient dispersées dans un grand nombre de revues canadiennes et américaines. Seul un petit échantillon de publications pour la période 1961-69, déjà analysé (pp) a permis de constater que la géographie physique était bien représentée (environ 40%), un peu moins que dans les thèses toutefois où cette proportion dépassait 50%.

Ce meilleur équilibre entre géographie physique et humaine apparaît également dans le tableau 16, p. , qui analyse les sujets des articles des deux revues.

Tableau 16 : Répartition par sujets des articles des Cahiers de Géographie de Québec (1956-71) et de la Revue de Géographie de Montréal (1947-71)

Sujets	C.G.Q.		R.G.M.	
	nombre	%	%	nombre
Géomorphologie	43	20	29	60
dont glaciaire	8			11
glaciologie	5			3
périglaciaire	7			9
littorale	4			9
régionale	9			13
autre	10			15
Climatologie	16			3
Biogéographie	8			7
Hydrologie	8			5
Total géographie physique	77	36	36	75
Total géographie humaine	90	42	43	91
dont agraire	7			9
rurale	12			5
culturelle	3			2
économique	2			5
historique	5			4
industrielle	10			6
planification aménagement	2			7
politique	4			3
population	12			13
récréation	3			2
ressources				2
transports	7			8
utilisation du sol	3			1
urbaine	19			21
autre	1			3
Géographie régionale	3	1,4	4	9
Cartographie, photos aériennes	3			7
Enseignement	10			5
Géographie	17			8
Géographie appliquée	3			

Statistiques géog. quantit	2			1
Toponymie	11			7
Total	214			203

La part de la géographie physique est augmentée cette fois par rapport aux thèses des deux universités, et avoisine le tiers des articles. On observe d'ailleurs un assez grand parallélisme dans les sujets étudiés par les deux revues : la seule différence notable est l'importance de la part prise par la géomorphologie dans la géographie physique à Montréal, alors qu'à Québec la climatologie surtout est un peu mieux représentée. L'accent est mis davantage sur la géomorphologie « froide » à Québec (environ la moitié des articles de géomorphologie contre le tiers à Montréal).

Les thèmes majeurs de la géographie humaine restent comme pour les thèses, la géographie urbaine, agricole et rurale et de la population. La toponymie et les questions d'enseignement de la géographie sont des thèmes un peu plus développés dans les C.G.Q. où ils ont fait l'objet chacun d'un numéro spécial.

On retrouve le même parallélisme dans la répartition des articles des deux revues selon l'endroit qu'ils étudient (tableau 17, p.) : le Canada est le sujet de plus de 60% des articles, et c'est en grande partie le Québec qui est concerné dans la moitié des articles des C.G.Q., un peu moins pour la R.G.M..

Tableau 17 : Lieux étudiés par les articles des Cahiers de Géographie de Québec et de la Revue de Géographie de Montréal.

Lieux	C.G.Q.		R.G.M.	
	nombre	%	%	nombre
Québec (Sud)	86			85
Nouveau Québec	21			10
Total Québec	107	50	46	95
T.N.W. et Yukon	2			3
Canada-Nord	4			2
Total Nord Canadien	27	13	7	15
Est Canadien				1
fleuve Saint-Laurent	10			3
provinces maritimes	1			1
Ontario	1			3
Prairies (Alsama)	1			4
Colombie britannique				1
Canada	14			14
Total Canada	140	65	62	127
Amérique du Nord	4			9
Caraïbes	2			2
Amérique Centre et Sud	16			8
Europe	13			11
Afrique	1			5
Asie	1			6
autre	3			4
sans localisation	34			31
Total	214			203

Le Nord est là encore comme pour les thèses davantage l'affaire de Québec que de Montréal, sans atteindre toutefois les 50% relevés pour les publications de Mc Gill ! De plus la situation risque d'évoluer en fonction de la nouvelle orientation choisie par la revue de Montréal depuis

1970.

L'Amérique est le continent le plus étudié parmi le reste du monde (en particulier les C.G.Q. ont consacré un numéro spécial à l'Amérique latine). Dans l'ensemble les articles de la R.G.M. semblent un peu plus dispersés que ceux des C.G.Q., comme d'ailleurs pour ceux qui concernent l'intérieur du Canada. Bien que moins exclusivement centrée sur le Québec et le Canada que la recherche exprimée par les thèses, cette géographie canadienne française est encore très enracinée localement.

Tableau 18 : Comparaison des sujets et lieux étudiés par les articles de revues de géographie québécoises et canadiennes.

Sujets	littérature can. 1951-63		Géogr. Can. 1959-69		R.G.M. 1947-71		C.G.Q. 1956-71		Bulletin géog. 1951-67	
	1	2	1	2	1	2	1	2	1	2
Géomorphologie	617	8	28	17	60	29	43	20	80	51
dont froide	89	1,2	17	11	23	11	20	9	55	35
Géographie physique	2079	28	47	29	75	36	77	36	98	62
Géographie humaine	3998	55	87	54	91	43	90	42	47	30
Géographie régionale	30	0,4	3	2	9	4	3	1,4	1	0,2
Lieux										
Provinces maritimes			2		1		1		16	
Québec SUD			3		85		86		3	
Ontario			24		3		1		9	
Prairies (Alsama)			11		4		1		14	
Colombie britannique			2		1				4	
Canada			21		18		24		21	
Labrador-Ungava			7		10		21		14	
N.W.T. et Yukon Can.N.			4		5		6		64	
Total Nord			11	7	15	7	27	13	78	50
Total Canada			74	46	127	62	140	65	145	92
Amérique Nord			11		9		4			
Amérique Centre et sud			6		10		18			
Europe			10		11		13			
U.R.S.S.			9						2	
Afrique			2		5		1			
Asie			3		6		1			
autre			5		4		3			
non localisé			41	25	31	15	34	16	10	6
Total			161		203		214		157	

1- nombre d'articles

2- pourcentage

Le tableau 18 ci-dessus permet de comparer les principales rubriques de la répartition par sujets et par lieux de ces revues canadiennes françaises avec deux importantes revues de géographie canadienne : le Géographe Canadien/Canadian Geographer, émanation de l'Association Canadienne des géographes, où la répartition des auteurs des articles selon leur lieu d'exercice pour la période 1959-69 est la suivante :

Universités d'Ontario	56
Universités du Québec	20 (Mc Gill 11, Laval 7, Montréal 2)
Universités du reste du Canada	28
Direction de la géographie	6
Autres services fédéraux	6
Services provinciaux	2

Secteur privé canadien	2
Anglais	12
Américains	24
Non précisé	5

Cette revue est donc surtout une émanation de la géographie ontarienne, mais les Canadiens de l'Ouest et les Américains y ont également une part importante.

L'autre revue est le Bulletin de Géographie (Geographical Bulletin) publié par la Direction de la Géographie de 1951 à 1967, où les auteurs sont surtout des canadiens anglais. (Le détail de la répartition des articles des deux revues par sujet est donné en annexe 1).

Enfin on a utilisé comme autre point de comparaison une statistique établie par J.T. Parry²³⁶ sur l'ensemble de la littérature périodique géographique du Canada pour la période 1951-63. Les colonnes du tableau 18 ont été ordonnées de façon à faire mieux apparaître la situation respective des revues, par rapport aux domaines de la géographie les plus traités.

Les deux revues canadiennes françaises semblent occuper une position moyenne entre deux extrêmes, en ce qui concerne le partage entre géographie physique et humaine : la géographie physique y est développée plus que dans l'ensemble de la littérature géographique canadienne ou que dans le Géographe canadien, mais beaucoup moins que dans le Bulletin de géographie : avec l'Université Mc Gill, la Direction de la géographie était au Canada un des piliers de la recherche en géographie physique, principalement en géomorphologie des hautes latitudes.

La géographie humaine est l'objet de plus de la moitié des articles du Géographe canadien, soit une proportion supérieure à celle calculée pour les revues canadiennes françaises. Les thèmes les plus fréquents sont la géographie urbaine, historique et agraire et aussi l'ensemble de la géographie économique. Dans le Bulletin de géographie, ce sont les études sur l'utilisation du sol et la géographie des transports qui viennent en tête. On retrouve donc mêlés certains thèmes propres aussi à la géographie canadienne française (géographie urbaine, agraire) et d'autres plus spécifiquement anglo-saxons. La géographie régionale compte très peu d'articles dans ces deux revues.

Enfin, alors que le Bulletin de géographie reste avant tout l'expression d'une géographie canadienne, surtout anglaise, organisée au niveau fédéral, le Géographe canadien permet la pénétration au Canada de la géographie américaine : 1/6^è des auteurs d'articles sont des américains (et certains des professeurs des universités ontariennes sont aussi d'origine états-unienne). On compte une vingtaine d'articles utilisant les méthodes quantitatives, dont 4 de « quantitative pure ». Par tous ces aspects la géographie de cette revue rappelle les traits déjà observés à propos des thèses ontariennes.

La localisation des articles place également les revues canadiennes françaises en position intermédiaire : le Géographe canadien étudie peu le Nord, moins que les géographes de Québec. En revanche le Bulletin de géographie y consacre la moitié de ses articles – ce qui tendrait encore à le rapprocher des centres d'intérêt manifestés à Mc Gill.

Le Géographe canadien consacre relativement moins d'articles au Canada – dont il étudie surtout la partie centrale – que les revues canadiennes françaises. Il est normal en revanche que le Bulletin de Géographie soit centré sur le Canada à plus de 90%, l'intention primitive de la Direction de la Géographie d'étudier d'autres pays ayant été très vite abandonnés et les services correspondants dissous – et le Bulletin ne publie que les travaux de la Direction de la Géographie.

²³⁶ - PARRY J.T. : art. cité.

La géographie générale (articles non « localisés ») a plus d'importance dans le Géographe canadien que dans les autres revues. Il s'agit souvent de présentations, de mises au point ou de discussions sur l'une ou l'autre des branches de la géographie.

La comparaison des articles des revues canadiennes françaises et de ceux de quelques revues canadiennes permet donc de situer la recherche québécoise dans l'ensemble du Canada : elle assure un certain équilibre entre géographie physique et humaine, entre une géographie ontarienne qui est plutôt une science humaine et une géographie fédérale ou anglaise de McGill qui est pour moitié une science de la terre. C'est aussi peut-être la géographie la plus centrée sur le Canada, particulièrement sur une seule province. Mais les simples comptages masquent des différences plus fondamentales qu'une étude plus approfondie des thèmes doit permettre de découvrir.

Chapitre 3 – La recherche : quelques domaines

En fonction de ce qui précède, les domaines de la recherche géographique québécoise étudiés plus en détail seront la géomorphologie, la géographie agraire et la géographie urbaine, ainsi que la géographie régionale dont l'évolution a semblé intéressante à suivre. Le thème du Nord dans cette géographie québécoise mérite aussi un développement spécial.

Selon le cas il sera fait une présentation de l'ensemble des travaux et des auteurs (en géomorphologie), ou bien l'on étudiera les principaux thèmes, leur apparition, leur développement, leur adaptation à la situation canadienne, éventuellement le parallélisme ou l'interpénétration de certains types de recherche (en géographie humaine).

1- La géomorphologie

La géomorphologie tient une place parfois importante dans les travaux des géographes québécois, et toujours primordiale à l'intérieur de la géographie physique. On l'étudiera sous le triple point de vue des facteurs de son développement, de la personnalité des géomorphologues et des différentes conceptions de la géomorphologie exprimées par les géographes québécois.

a) Le développement de la géomorphologie, les principaux travaux

Il faut replacer le Québec dans son contexte canadien : une partie de l'originalité du Québec dans le domaine de la géomorphologie est en effet aussi celle du Canada : ainsi la présence des phénomènes glaciaires et périglaciaires actuels et non hérités comme en Europe, de latitude et non d'altitude, a suscité la curiosité des géographes. Un facteur de développement non négligeable est donc l'existence de ce Nord du pays, peu peuplé, où les contraintes physiques sont très importantes, et dont on a mis fortement en évidence l'attrait culturel, économique et stratégique au moment où les géographes européens implantèrent la géographie et la géomorphologie au Canada. Le soutien à la recherche apporté par les organismes publics et privés est aussi à envisager dans le développement rapide de cette discipline qui adopte d'emblée les techniques de pointe de la recherche.

Au Canada, la géomorphologie est essentiellement l'affaire des géographes, elle n'a donc véritablement commencé qu'après la deuxième guerre mondiale. Dans un excellent article, essentiel pour cette histoire de la géomorphologie canadienne, et auquel nous empruntons une partie de ce qui suit, J.T. Parry²³⁷ rappelle l'existence, au XIX^e siècle, de quelques descriptions du relief canadien : celles de l'Anglais Charles Lyell (1841-1845) accordent beaucoup d'importance aux processus d'érosion marine, ou du Neuchatelois L. Agassiz (1840) et de sa théorie de l'inlandsis. Le premier ouvrage global et cohérent sur la structure et le paysage du Canada est certainement le rapport du « Geological survey of Canada » publié en 1863 et préfacé par W.E. Logan : « Geology of Canada ». Entrepris dans le but d'étudier les ressources minières et charbonnières du Canada, et à long terme établissant la couverture géologique de tout le pays (carte géologique et description topographique), le geological survey fut financé par la Royal Geographical Society (anglaise) et le gouvernement canadien. De 18505 à 1900, les expéditions devaient être selon J.T. Parry, des « safarilike reconnaissance ». L'auteur souligne cependant que, malgré quelques éléments d'interprétation théorique et de recherches sur la signification de certaines formes, l'étude des formes du relief ne constituait pas la préoccupation majeure des géologues européens de l'époque travaillant au Canada. Cela, contrairement aux Etats-Unis où W.M. Davis inspire dès le tournant du siècle des études de « regional physiography ».

En revanche les géographes européens qui fondèrent les premiers départements de géographie – R. Blanchard à Montréal, G. Taylor à Toronto... – étaient tous plus ou moins géomorphologues, en tout cas persuadés de l'importance de la géomorphologie dans une formation géographique. Aussi dès le début la discipline fut inscrite comme une partie du cursus universitaire en géographie. G. Taylor en Ontario, R. Blanchard au Québec, furent aussi des pionniers de la recherche en géomorphologie²³⁸.

Le développement de la géomorphologie, qui n'aurait pu avoir lieu sans cette impulsion donnée par les géographes et sans cet enseignement, est cependant lié en très grande partie à des initiatives extra-universitaires. Il dépend en effet des contrats de recherche et du

²³⁷ PARRY J.T. : Geomorphology in Canada. C.G., 1967, vol. XI, n°4, pp 280-311.

²³⁸ - TAYLOR G. : The structural basis of canadian geography. C.G.J., 1937, XIX, n°5, pp 297-303.
BLANCHARD R. : études canadiennes. A partir de 1935.

financement de centres de recherches, dont l'université Mc Gill, fut sans doute le principal artisan et bénéficiaire.

C'est d'abord en 1945 la fondation de l'Arctic Institute of North America, financé par les gouvernements des Etats-Unis, du Canada et du Groënland. Par sa documentation, ses publications, et ses fonds pour la recherche sur le terrain, l'Institut a contribué à développer les études arctiques et subarctiques, le dixième environ des projets soutenus entre 1945 et 1965 concernant des travaux de géomorphologie.

Surtout, l'intérêt stratégique accordé au nord canadien après la guerre allait amener le Defense Board of Canada à entreprendre une couverture complète du pays par photographies aériennes : vers 1955, les missions de la Royal Canadian Air Force couvraient tout le Nord. Les photographies furent regroupées dans la National Air Photo Library d'Ottawa, et la possibilité de les consulter en fait un outil de travail incomparable pour les géomorphologues, même si leur échelle (1/15.000^e) est parfois trop petite pour l'étude de certaines formes. J.T. Parry souligne l'importance de cette documentation unique : « la disposition d'une couverture étendue de photographies aériennes produisit une révolution dans la pensée géomorphologique au Canada, qui marque la coupure d'avec la tradition européenne, laquelle préconisait l'étude détaillée de petites régions... ; cette conception ne convient pas à la situation canadienne où la dimension des espaces à étudier, la difficulté du travail de terrain et le petit nombre des chercheurs rendaient ridicules une telle approche à petite échelle (small-scale approach) »²³⁹.

Les premiers travaux testant l'utilisation des photographies aériennes pour la géomorphologie furent entrepris dès 1949 par des chercheurs de l'Université Dalhousie (Terre-Neuve) sur le Labrador et par F.K. Hare sur l'état des glaces dans la baie d'Hudson.

C'est encore F.K. Hare²⁴⁰, de l'Université Mc Gill, qui dirige la réalisation de deux séries de cartes au 1/500.000^e sur la couverture végétale et la topographie du Labrador-Ungava, à l'aide des photographies aériennes, et grâce à des fonds du Defense Research Board. Un autre projet financé par l'Arctic Institute fut également confié à des géographes de l'Université Mc Gill pour cartographier les dépôts superficiels et les accidents structuraux du Labrador-Ungava²⁴¹.

Dès 1954 l'Université Mc Gill fonde le Mc Gill Subarctic Research Laboratory à Schefferville. On a vu que ce laboratoire a été financé par l'Iron Ore Company. Bien que conçu pour une recherche multidisciplinaire, il n'en offre pas moins de grandes possibilités aux études géomorphologiques : sur 32 thèses préparées au laboratoire de 1954 à 1966, la moitié se rapporte à la géomorphologie glaciaire, qui fait également l'objet de la moitié des 90 articles publiés dans différents journaux : R.N. Drummond puis J.D. Ives, directeurs du laboratoire ont fait beaucoup pour cette orientation.

Les autres laboratoires du département de géographie de l'Université Mc Gill à la Barbade (1958) en Guyane britannique (1961) et la station d'été de l'île Axel Heiberg ont été installés dans le but de contrebalancer le poids de la géographie physique, mais ils permettront aussi de diversifier la recherche géomorphologique en l'appliquant à d'autres latitudes, sous l'action de J.B. Bird par exemple.

Les géographes de Mc Gill ont également effectué des travaux sur le Sud du Canada : ainsi le rapport remis par J.B. Bird et F.K. Hare sur les surfaces de l'Est du Canada à la Commission

²³⁹ - PARRY J.T. : art. cité, page 287, Nous traduisons.

²⁴⁰ - HARE F.K. : A photo-reconnaissance survey of Labrador-Ungava. Ottawa, Geographical Branch Memoir, 1959, n°6.

²⁴¹ - DOUGLAS M.C.V. ans DRUMMOND R.N. : Air photographs interpretation of Quebec Labrador. 35 vol. (unpublished reports arranged by N.T.S. map areas prepared for the Defense Research Board of Canada, 1953)

de l'U.G.I. pour l'étude des surfaces d'érosion autour de l'Atlantique²⁴².

D'autres projets importants à Mc Gill ont reçu des sources de financement diverses : entre 1955 et 1962 un groupe dirigé par J.B. Bird a publié des cartes et des rapports sur la physiographie du sud du Canada arctique entre les îles Baffin et les îles Banks pour le compte de la Rand corporation (agence états-unienne privée opérant pour la U.S. Air Force). Entre 1959 et 1962 l'expédition Jacobsen-Mc Gill à l'île Axel Heiberg est subventionnée par le National Research Council et des sources privées.

De deux autres projets récents à Mc Gill, l'un dirigé par J.B. Bird et A. Morrison concerne l'interprétation des photographies prises par satellite, l'autre conduit par J.T. Parry dans une perspective de géomorphologie appliquée, étudie les rapports entre la morphologie de surface et les transports.

Les géomorphologues francophones du Québec sont loin de pouvoir aligner un tel bilan. Aussi a-t-on pu dire qu'« avec ses quatre centres de recherches, le département de géographie de l'Université Mc Gill plonge dans l'ombre les départements des trois universités françaises qui n'en possèdent qu'un seul »²⁴³.

Les recherches programmées ont été moins nombreuses, en particulier à l'Université de Montréal où ce sont plutôt des chercheurs isolés qui font la géomorphologie. C. Laverdière travaille principalement sur la déglaciation en Abitibi, G. Ritchot sur la géomorphologie structurale du Québec méridional. C. Laverdière s'est également intéressé aux problèmes de toponymie et de terminologie géomorphologique, en publiant en particulier une série de notes et d'articles, dont certains en collaboration avec C. Bernard, sur le vocabulaire de la morphologie glaciaire, dans la Revue de Géographie de Montréal, ou les Cahiers de Géographie de Québec²⁴⁴.

Il faut signaler également l'entreprise de cartographie géomorphologique de G. Ritchot qui fut l'un des premiers à appliquer à quelques zones du Québec méridional les techniques mises au point à Strasbourg par J. Tricart²⁴⁵. Il est aussi le premier qui ait avancé des hypothèses néotectoniques pour expliquer la morphologie des plate-formes de Gaspésie (congrès de l'A.C.F.A.S., novembre 1966), question posée mais insuffisamment résolue par R. Blanchard.

J.C. Dionne a développé la géomorphologie littorale, d'abord à l'Université de Montréal puis comme chercheur au Ministère des terres et forêts de la province de Québec. Sa thèse soutenue à Paris étudie le rôle morphologique des glaces flottantes²⁴⁶ déjà abordé par P. Biays dans sa thèse complémentaire²⁴⁷.

Par son caractère individuel et l'accent mis sur des thèmes peu développés ailleurs au Canada, et même au Québec – géomorphologie structurale et littorale –, la recherche en géomorphologie de Montréal a donc une certaine originalité. Elle s'est inspirée au début de courants d'idée français qui n'ont guère diffusé chez les Canadiens anglais de Mc Gill, en raison du peu de contacts existant entre les deux universités.

Il en va différemment à Québec, où la contribution la plus importante revient sans doute à

²⁴² - BIRD J.B. and HARE F.K. : Upland surfaces in eastern Canada. Commission for the study and correlation of erosion surfaces around the atlantic. I.G.U., 1956, eight report, part 4, pp 54-64.

²⁴³ - DIONNE J.C. et RITCHOT G. : Rapport du comité de géomorphologie de l'A.G.Q. sur la situation de l'enseignement et de la recherche en géomorphologie au Québec. B.G.A.F., 1966, n°10, pp 49-69.

²⁴⁴ - par exemple dans C.G.Q., 1967, n°22, pp 102-107.

²⁴⁵ - RITCHOT G. : Cartographie géomorphologique des environs de Montréal. Thèse de 3è cycle. Strasbourg, 1963.

²⁴⁶ - DIONNE J.C. : aspects morfo-sédimentologiques du glacier, en particulier des côtes du Saint-Laurent. Paris, 1970.

²⁴⁷ - BIAYS P. : Observations préliminaires sur la morphologie périglaciaire de la côte québécoise du détroit d'Hudson. Université de Rennes, 1964, 189 p.

L.E. Hamelin par l'impulsion qu'il a donnée à la géomorphologie « froide », glaciaire et surtout périglaciaire : la publication de la carte préliminaire de phénomènes périglaciaires en 1960 par J.C. Dubé et L.E. Hamelin²⁴⁸ un article d'ensemble sur le périglaciaire canadien²⁴⁹, un vocabulaire²⁵⁰ et un ensemble de symboles cartographiques pour le périglaciaire²⁵¹ sont autant de références fondamentales pour ce domaine de la géomorphologie au Québec. L.E. Hamelin a d'ailleurs fait partir dès 1956 de la commission de l'U.G.I. sur le périglaciaire.

La question n'avait guère été envisagée au Canada avant 1950 que par quelques études sur le permafrost et un article de A.L. Washburn sur les sols polygonaux²⁵². Les recherches ultérieures ont été en partie menées par la Direction de la Géographie qui, dans un programme organisé dès 1958, associe des chercheurs canadiens anglais (F.A. Cook, J.K. Fraser, J.D. Ives, J. Jenness, J.R. Mackay) et français (P. Gadbois, C. Laverdière, B. Robitaille). F.A. Cook en particulier a préparé des bibliographies sur le périglaciaire²⁵³ et a travaillé par la suite en liaison avec le Centre d'Etudes Nordiques de Laval, réalisant une première publications de synthèse avec L.E. Hamelin²⁵⁴.

L'étude des glaces a également entraîné la participation des Canadiens anglais et français à un programme de recherches organisé par la Direction de la Géographie : mis en place dès 1951, le Canadian Ice Distribution Survey a été appliqué au golfe du Saint-Laurent de 1956 à 1962 : il s'agissait d'étudier systématiquement la formation de la glace pour éclairer les conditions de navigation pendant l'hiver. Des relevés aériens ont permis d'abord une cartographie, puis des études spécialisées ont été réalisées par B. Robitaille, M. Brochu (de H.E.C.), C.N. Forward (de Colombie britannique). A partir de 1955, le Defense Research Board fut associé aux recherches et W.A. Black (géologue américain) notamment dirige les publications, proposant une terminologie anglaise à laquelle L.E. Hamelin, créateur du néologisme glacial en 1960 pour désigner ce qui a trait aux glaces flottantes, confrontait celle qu'il avait élaborée en français.

D'autres organismes que la Direction de la Géographie ont permis le développement de la recherche individuelle : ainsi l'Arctic Institute, le Geological Survey, le National Research Council et le Ministère des Mines du Québec ont encouragé le travail d'été sur le terrain de chercheurs comme P. Gadbois, R. Bergeron, R.N. Drummond.

A Québec c'est encore L.E. Hamelin qui a incité la création en 1961 du Centre d'Etudes Nordiques, dont le siège est à l'Université Laval. Conçu pour la recherche multidisciplinaire, ce centre consacre environ le quart de ses travaux à la géomorphologie. Les préoccupations y sont aussi d'ordre terminologique et conceptuel : un effort a été fait pour décrire certaines formes de relief nouvelles, pour les nommer correctement et assurer la traduction du français à l'anglais ou inversement des termes et concepts utilisés en géomorphologie²⁵⁵. L'Institut de géographie et le C.E.N. se sont assuré la collaboration de géologues comme R. Bergeron (depuis 1959) et A. Cailleux (en 1957, puis 64 et 65) Les contacts sont fréquents avec les

²⁴⁸ - DUBE J.C., HAMELIN L.E. : communication au congrès de Stockholm, 1960.

²⁴⁹ - HAMELIN L.E. : Périglaciaire au Canada : idées nouvelles et perspectives globales. C.G.Q. 1961, n°10, p. 141-203.

²⁵⁰ - CLIBBON P., HAMELIN L.E. : Vocabulaire périglaciaire bilingue. C.G.Q., avril-sept. 1962, n°12, pp 201-227.

²⁵¹ - HAMELIN L.E. : cartographie géomorphologique appliquée au périglaciaire. C.G.Q., av.-sept. 1963, n°14, pp 193-213.

²⁵² - R.C.G., 1950.

²⁵³ - COOK F.A. : Selected bibliography on canadian permafrost. Bibliographical Series n°20, Geographical Branch, Ottawa, 1958, 23 p.. Selected bibliography on periglacial phenomena. Bibliog. Series, n°24, 1960, 23 p.

²⁵⁴ - COOK F.A., HAMELIN L.E. : Le périglaciaire par l'image – illustrated glossary of periglacial phenomena. Québec, Travaux et documentas du C.E.N., 1967, n°4, 237 p.

²⁵⁵ - HAMELIN L.E. – Bilan vicennal de géomorphologie à l'Institut de Géographie de Québec. B.G.A.F., 1966, pp 7-21.

équipes géologiques des services provinciaux du Ministère des Mines ou du Ministère de l'Agriculture (pour les cartes des sols de 1953 à 56 ou la mesure de l'érosion en 1958). Une station de recherche située à Chimo, en face de Fort Chimo près de la baie d'Ungava a été accordée depuis à l'Université Laval par le Ministère des richesses naturelles de Québec et a permis de développer les travaux sur le terrain.

Deux publications attestent de la maturité à laquelle est parvenue la recherche géomorphologique québécoise : une mise au point, un bilan d'ensemble dans le numéro spécial du Bulletin des Géographes de l'Amérique française de 1966, et une première synthèse des recherches sur un aspect important de la géomorphologie au Québec : le n°3 de 1969 de la Revue de Géographie de Montréal qui publie les communications au premier Congrès sur le quaternaire du Québec, organisé en septembre 1968 à Chicoutimi par J.C Dionne, aidé de B. Robitaille et P. Lasalle.

Les occasions de rencontre se sont d'ailleurs multipliées aux congrès de l'Association Canadienne Française pour l'Avancement des Sciences, par exemple, où en 1966 a été créée une section géomorphologie et quaternaire, et où étaient présentées depuis longtemps des communications en géomorphologie. Le Canada participe officiellement à l'INQUA depuis 1965 et envoie plus d'une cinquantaine de membres à chaque congrès, mais assez peu sont des Canadiens français.

Peut-on caractériser cette géomorphologie québécoise par rapport à celle du Canada ? On a vu que sa part dans la géographie du Québec, qu'il s'agisse des thèses ou des articles de revue, était toujours supérieurs à celle que J.T. Parry²⁵⁶ indique pour la Canada, qui serait passée de 4,7% en 1930-40 à 9,1% pour la période 1961-63. Au Québec, la proportion atteint souvent le tiers de l'ensemble de la géographie et restée relativement constante au cours du temps.

L'évolution des centres d'intérêt en faveur du Nord est également soulignée par J.T. Parry pour la géomorphologie canadienne : 11% des travaux de géomorphologie portaient sur les régions arctiques et subarctiques entre 1930 et 1940, 23% pendant la période 1941-50, 45% de 1951 à 1960 et plus de 53% de 1961 à 1963. Le tournant a été pris à partir de 1950 : « the north became the new frontier in Canada, and the acceptance of this challenge by Canadian geomorphologists obviously provides one of the highlights in any review of the development of geomorphology in the twentieth century »²⁵⁷ Cet intérêt pour le Nord dont tous les Canadiens s'accordent à reconnaître qu'il doit constituer leur contribution spécifique a des conséquences paradoxales sur le développement de la géomorphologie, produisant « the extraordinary situation of our having a comprehensive and substantial treatment of northern Canada²⁵⁸, while its counterpart on southern Canada is little more than a gleam in some geomorphologist's eye ».

Cette insuffisance des études locales était également déplorée par L.E. Hamelin qui ne recensait en 1966 parmi les travaux de géomorphologie de l'institut de géographie de Laval que 41% concernant tout le Canada méridional, contre 25% pour le Nord-Canadien, 18% pour les pays étrangers et 15% pour la géomorphologie générale²⁵⁹.

Si l'on regarde la répartition des thèses québécoises, la remarque de J.T. Parry ne vaut cependant que pour l'université Mc Gill, où près des deux tiers des thèses en géomorphologie concernent le Nord-Canadien (et en grande partie le Nord du Québec, en liaison avec le Mc Gill Sub Arctic Laboratory de Knob Lake, près de Shefferville) Les recherches concernant le

²⁵⁶ - PARRY J.T. : art. cité.

²⁵⁷ - art. cité p. 192

²⁵⁸ - J.T. Parry fait allusion à la publication de l'ouvrage de J.B. Bird : Physiography of Arctic Canada. John Hopkins, 1967. Cette lacune est comblée depuis par l'ouvrage du même auteur : The natural landscapes of Canada. A study in regional earth science. Toronto, Wiley Pub. of Can. Ltd., 1972.

²⁵⁹ - HAMELIN L.E. : bilan vicennal... art. cité, p. 18.

Québec méridional ne représentent qu'environ 1/5^e du total.

Au contraire, à l'Université de Montréal, toutes les thèses de géomorphologie se rapportent au Québec méridional à l'exception de deux Ph D sur l'arctique canadien présentés par des anglo-saxons. A Laval également on ne relève que deux thèses de géomorphologie extérieures au Québec méridional. La situation québécoise se rapproche un peu de la canadienne, sans l'égaliser toutefois, dans les articles de revue : environ un quart des articles de géomorphologie des Cahiers de Géographie de Québec concerne le Nord, le reste étant pratiquement seulement consacré au Québec méridional ; dans la Revue de Montréal à peine dix articles de géomorphologie sur une soixantaine traitent du Nord.

Peut-être faut-il voir dans cette particularité de la géomorphologie canadienne française vis-à-vis du Canada l'expression d'une recherche plus individuelle, disposant de moins de moyens que certaines universités canadiennes. Mais à partir de 1970 à Montréal – et sans doute bien avant à Québec – s'est fait jour une volonté consciente d'étudier le Nord, et en particulier le Nouveau-Québec, pour l'intégrer davantage au territoire québécois. L'évolution amorcée devrait donc rapprocher la géomorphologie québécoise de la canadienne.

Les thèmes traités apparentent également la géomorphologie québécoise à celle du Canada : J.T. Parry montre l'accent mis sur les études glaciaires qui représentent près de 17% de la littérature géomorphologique canadienne : si l'on considère les thèses soutenues au Québec la proportion concernant le glaciaire est même de 50%²⁶⁰. Mais cette proportion reflète surtout la situation à Mc Gill. En effet, la formulation des sujets de thèses à Laval et Montréal est souvent très générale : « la géomorphologie » d'une région donnée. On ne trouve que trois thèses portant le titre de géomorphologie glaciaire, trois de géomorphologie structurale, une de littorale, une sur l'étude des versants, et une sur la notion de géomorphologie. Au contraire, à Mc Gill les titres sont beaucoup plus restreints : même si l'on considère 12 titres généraux (physiography, geomorphology) l'étude de la morphologie glaciaire est la plus importante avec 24 titres (9 pour la morphologie glaciaire, 2 pour les lacs glaciaires, 2 pour la morphologie fluvio-glaciaire, 3 pour la glaciation, 8 pour la déglaciation et le relèvement isostatique). Le périglaciaire ne compte qu'un titre, le reste du quaternaire en a 6 (évolution du drainage, sédimentation) La glaciologie compte 9 titres, dont 1 sur les glaces de mer. Ces thèmes sont bien ceux de la géomorphologie canadienne. On ne relève parmi les autres domaines que 6 titres sur l'étude des versants, 2 en géomorphologie littorale (aux Caraïbes), 1 enfin de géomorphologie « normale », sur les surfaces sommitales terre-neuviennes. Bien que plus précise et sectorielle que celle des Canadiens français, la géomorphologie de Mc Gill ne semble pas cependant très axée sur l'étude des processus (2 titres seulement y font allusion) ni sur l'étude des processus (2 titres seulement y font allusion) ni sur les mesures et analyses quantitatives. Selon J.C. Dionne, ce sont au Québec les départements universitaires de génie qui se livrent à ces études de processus.

Dans les revues canadiennes françaises, la géomorphologie est en général plus « spécialisée » que dans les thèses et se rapproche davantage de la géomorphologie canadienne. Ainsi les Cahiers de Géographie de Québec se signalent par l'importance qu'ils accordent au périglaciaire (7 articles) – essentiellement par L.E. Hamelin.

La morphologie glaciaire introduite par M. Derruau dans un article sur la chronologie, est d'abord étudiée par des Canadiens anglais de Mc Gill (J.D. Ives) puis par G. Tremblay et compte 8 articles. Les études géomorphologiques d'ensemble constituent le troisième domaine important (9 articles) attestant d'un attachement à une géomorphologie « géographique ».

Mais ce dernier fait est surtout sensible dans la Revue de Géographie de Montréal, en

²⁶⁰ - d'après DIONNE J.C. : La Géomorphologie au Québec par les thèses. B.G.A.F., 1966, pp 93-99.

particulier avec les articles de G. Ritchot sur le Québec méridional qui renouvellent les études de R. Blanchard. Sa morphologie littorale, avec un premier article par A. Guilcher et surtout les travaux de J.C Dionne est une autre orientation originale dans le Canada où J.T. Parry la signale comme un domaine particulièrement négligé. Enfin morphologie glaciaire et périglaciaire sont aussi étudiées, souvent de façon assez fragmentaire à propos de formes particulières.

Dans l'une comme l'autre revue, on ne relève que peu d'articles (deux ou trois) concernant la granulométrie, l'analyse sédimentologique. Les géomorphologues du Québec restent géographes.

La question du lien entre la géomorphologie et d'autres branches de la géographie – pour une géographie physique complète – ne distingue pas beaucoup le Québec du reste du Canada, où le rapprochement est apparu assez tardivement : malgré les préoccupations dans les années 50 de F.K. Hare que sa double spécialisation en climatologie et biogéographie amenait à une géographie physique globale, ce n'est qu'après 1965 que la nomination à Mc Gill de deux biogéographes devait développer ce secteur de la recherche. En particulier, F. Muller (d'origine suisse) entreprend une interprétation de l'histoire postglaciaire dans ses rapports avec le climat dans l'expédition qu'il dirige à l'île Axel Heiberg (Territoires du Nord-Ouest). A Montréal, biogéographie et géomorphologie se sont côtoyés très tôt sans s'intégrer vraiment, dans les cours du département comme dans les travaux de C. Laverdière, qui a ainsi une double spécialisation. Enfin à Laval au Centre d'Etudes nordiques, la vocation multidisciplinaire du centre a plutôt joué en faveur d'un rapprochement entre géologues et géographes géomorphologues que d'une véritable géographie physique complète.

Un dernier caractère de cette géomorphologie canadienne est l'importance dévolue à la recherche appliquée. Dans la mesure où les recherches entreprises pour le gouvernement fédéral ou provincial conduisent à l'établissement de clés pour l'interprétation de photographies aériennes, de cartes, ou bien concernant les mouvements des glaces flottantes, – et donc les conditions de navigation, ou l'extension du permafrost – et ainsi les conditions d'une installation humaine, on peut les considérer comme étant de la géographie appliquée. En ce sens une part importante des recherches menées à Mc Gill sont « appliquées » - et même certains travaux effectués pour des compagnies privées n'ont pas été conçus pour une publication (par exemple à Schefferville pour la Iron Ore Company). Les recherches appliquées sont peut-être moins nombreuses chez les Canadiens français dont les travaux ont été moins souvent financés ou intégrés dans un programme de recherche par des organismes gouvernementaux ou privés – mais leur proportion serait de toutes façons supérieure à celle que l'on pourrait calculer pour la géomorphologie française par exemple. Ici, c'est autant l'échelle des surfaces à traiter et les difficultés du travail de terrain – souvent impossible en hiver, parfois loin des lieux habités... – qui, autant que le mode de pensée nord-américain, implique un financement extra-universitaire important des recherches et par conséquent le développement d'une géomorphologie appliquée. C'est peut-être aussi l'intérêt des organismes gouvernementaux ou des compagnies minières pour les régions du Nord du Canada qui explique l'abondance des recherches concernant ce domaine.

Quant à la valeur de cette géomorphologie québécoise, les appréciations sont diverses : si les travaux de Mc Gill font autorité dans le Canada, les Canadiens français sont plus pessimistes : ainsi selon M. Hamelin en 1966, « la production resterait plus qualitative que quantitative, et parfois superficielle ». C'est que peu de chercheurs étaient vraiment spécialisés en géomorphologie : par exemple L.E. Hamelin avait jusqu'en 1966 écrit plus de 40% des travaux de géomorphologie faite à l'Université Laval. Or ceux-ci ne représentent que 20% de sa propre production.

Mais la situation change avec les géographes de la troisième génération (ou de la deuxième, si l'on considère que les pionniers d'avant 1945 ne constituent pas à eux seuls une génération) et surtout de la quatrième – ou troisième – qui préparent actuellement leur doctorat, et sont beaucoup plus spécialisés que leurs aînés.

b) Les géomorphologues

Qui sont les géomorphologues du Québec ? D'après l'annuaire des géographes publié en 1972²⁶¹, nous relevons une trentaine de noms pour lesquels la spécialité indiquée en premier lieu est la géomorphologie. (Nous leur avons ajouté quelques géographes qui placent avant la géomorphologie la photo-interprétation).

Parmi ces morphologues, 23 sont professeurs ou chargés d'enseignement à l'Université (5 à Laval, 5 à Mc Gill, 3 à Montréal, 6 à l'Université du Québec, 1 à Sherbrooke, 1 Canadien français à Ottawa), 7 sont employés à Ottawa par les services du Geological Survey, d'Environnement Canada ou de la Commission géologique (6 anglophones et un Canadien français), 2 sont employés dans les Ministères de Québec et un dans le secteur privé de Montréal. Ces chiffres diffèrent peu de ceux que donnaient J.C. Dionne et G. Ritchot en 1966²⁶², si ce n'est que le nombre des professeurs a été gonflé par une dizaine de jeunes morphologues arrivés notamment à l'Université du Québec – ils constituent la 3^e génération. Le nombre des personnes employées par les gouvernements est resté à peu près stable. Si l'on ne considère que ceux qui ont un Ph D, le nombre de géomorphologues spécialistes confirmés est le même en 1972 qu'en 1966, soit une quinzaine pour le Québec.

Les itinéraires de formation les plus fréquents passent incontestablement par Mc Gill : 9, dont 4 étaient des Anglais (formés à Londres et Cambridge surtout). La France est aussi un centre de diffusion important : 9 géomorphologues du Québec y ont obtenu une maîtrise ou un Ph D (à Paris, Strasbourg, Grenoble). 3 seulement sont passés par les Etats-Unis. Deux ont été formés exclusivement en Angleterre, ce qui porte à 7 le nombre de ceux qui sont passés par le Royaume Uni. Enfin, 8 ont une formation exclusivement québécoise, dans une ou plusieurs universités. Les diverses écoles de géomorphologie sont donc représentées, avec un net avantage pour l'Europe, si l'on ajoute encore une formation en Suisse et une autre en Belgique.

Quant à ceux qui détiennent un Ph D, 5 l'ont obtenu en France, 3 à Mc Gill, 2 aux Etats-Unis, 2 à Laval, 1 au Royaume Uni, 1 en Suisse et 1 en Belgique. Les géomorphologues québécois sont donc fidèles aux courants et aux contacts établis par les fondateurs de leur discipline. J.C. Dionne et G. Ritchot le déploraient²⁶³ et suggéraient que les géographes morphologues, à l'instar des géologues et forestiers se rendent plus souvent aux Etats-Unis, dans un milieu qui connaît bien l'Amérique et dont la formation n'ait pas à être réadaptée comme celle reçue en Europe.

Les géologues contestent d'ailleurs la formation géomorphologique et la qualité du travail fait par les géographes. Ainsi P.E. David, géologue à l'Université de Montréal, écrivait en 1966²⁶⁴, que la géomorphologie au Québec était dans un état déplorable, à cause du petit nombre de géomorphologues qualifiés, et de l'absence de méthodes scientifiques dans la recherche. Les géographes sont mal formés, ils n'apprennent pas assez de géologie, le cursus ne prévoyant pas de cours ni de stage dans les départements spécialisés. Quant aux géologues, ils s'intéressent peu à la géomorphologie ! Mais selon lui le travail des géographes physiciens

²⁶¹ - Répertoire de la géographie canadienne. Ottawa, 1972.

²⁶² - DIONNE J.C. et RITCHOT G. : Rapport du comité de géomorphologie de l'A.C.G. sur la situation de l'enseignement et de la recherche en géomorphologie au Québec. B.G.A.F., 1966, n°10, pp 49-69.

²⁶³ art. cité.

²⁶⁴ DAVID P.E. : Etat de la géomorphologie dans la province de Québec. B.G.A.F., 1966, n°10, p. 41-45.

pêche par le manque de méthode scientifique, la présentation incomplète des faits, et le manque de logique dans l'édification des synthèses. Cette querelle, latente depuis R. Blanchard (voir livre I), n'émeut guère les géographes, qui font remarquer que les 4/5^è de la géomorphologie québécoise sont leur œuvre et que donc les géologues ne peuvent la revendiquer pour eux : R. Bergeron²⁶⁵ trouve peu de choses pour faire le bilan de la géomorphologie dans les services géologiques du Ministère des Richesses naturelles de la province de Québec, qui s'intéressent surtout au développement de l'industrie minière de la province, et qui à partir de 1961 ont entrepris une étude systématique des dépôts de surface ; P. Lasalle, J.C. Dubé et G. Tremblay ont réalisé les principales études, les deux derniers étant des géographes. L.E. Hamelin signalait en outre les travaux du géologue F. Osborne sur le Canada méridional.

Au manque de sérieux supposé des géographes dans la pratique scientifique de la géomorphologie, on oppose souvent le cas de Denis Saint-Onge, Canadien français formé à Louvain, et qui accomplit un travail remarquable au sein de la Commission géologique du ministère de l'énergie, des mines et des ressources à Ottawa.

Mais les moyens dont disposent les universités pour former les étudiants sont très inégaux. En effet, si selon J.C. Dionne et G. Ritchot « Mc Gill semble mieux répondre aux besoins d'une formation géomorphologique intégrée que les départements de géographie ou de géologie de Laval ou de Montréal », c'est en grande partie grâce à son équipement très supérieur, à ses quatre stations sur le terrain (dont deux permettent une résidence permanente.)

Il est vrai aussi qu'on a joué assez tôt à Mc Gill la carte d'une formation spécialisée en géographie physique, les étudiants obtenant un BSc et non plus un B.A., après avoir suivi des cours de sciences générales, de géographie physique, morphologie, cartographie et photo-interprétation auxquels s'ajoutent des cours de géographie économique et régionale, de climatologie et de biogéographie. Le travail pratique en laboratoire et deux semaines d'études sur le terrain complètent cette formation spécialisée en géographie physique. La spécialisation en géomorphologie intervient pour la maîtrise et le doctorat, avec la possibilité d'acquérir des connaissances particulières telles que photo-interprétation, analyse de pollen ou mécanique des sols, au sein même du département de géographie.

Certains déplorent le manque de filières comparables dans les universités francophones où la spécialisation n'intervient guère qu'au niveau de la maîtrise. Pour D. Saint-Onge, les départements de géographie n'insistent pas assez sur la formation de terrain, indispensable pour s'accoutumer à « l'écart entre la théorie et la nature, infiniment plus subtil »²⁶⁶. En tant que praticien, il voudrait faire de la géomorphologie une discipline indépendante de la géographie.

L'écart entre la formation donnée à Mc Gill et celle des Universités canadiennes françaises s'exprime, on l'a vu, dans la proportion écrasante de thèses de maîtrise et de doctorat en géomorphologie soutenues à Mc Gill. Mais cela ne se traduit guère au Québec par la prépondérance de géomorphologues formés à l'école de Mc Gill, dans la mesure où, comme nous l'avons vu, beaucoup des étudiants diplômés par cette université sont des étrangers qui vont exercer une profession en dehors de la province du Québec. L'équilibre est donc rétabli entre cette filière de formation et celle de l'école française de géomorphologie qui est l'autre voie fréquente pour les géomorphologues du Québec. Toutefois, les géomorphologues qui ont passé par Mc Gill sont employés en plus grand nombre que les Canadiens français par les services fédéraux (4 contre 2).

²⁶⁵ - BERGERON R. : La géomorphologie dans les services géologiques du Ministère des Richesses Naturelles de la province de Québec. B.G.A.F., 1966, n°10, pp 22-23.

²⁶⁶ - SAINT ONGE D. : B.G.A.F., 1966, n°10, p. 29.

Les spécialités annoncées par les géomorphologues québécois reflètent bien les tendances relevées pour les publications : 12 s'intéressent à la morphologie glaciaire ou à la glaciologie, 8 sont dispersés parmi les autres branches de la géomorphologie, 4 font de la photointerprétation. C'est donc bien la géomorphologie froide qui groupe une majorité de chercheurs. Cette tendance est confirmée pour l'examen des régions centres d'intérêt : 13 nomment en premier lieu les régions froides (arctique, régions polaires, territoires du Nord-Ouest), 11 le Québec (et la Vallée du Saint-Laurent), 2 seulement ont d'abord un intérêt extracanadien, l'un pour l'Europe de l'Ouest, l'autre pour l'Afrique de l'Est. Le repliement sur le Canada est donc aussi un phénomène notable. Les régions citées en deuxième lieu confirment ces deux observations, 10 nommant les régions froides et 14 le Canada. Rien ne permet d'ailleurs de distinguer, pour les orientations scientifiques comme régionales, entre les francophones et les anglo-saxons : peut-être les premiers s'intéressent-ils davantage au Québec, tandis que les seconds envisagent plutôt l'ensemble du Canada.

c) Géomorphologie et géographie

C'est le problème de la place de la géomorphologie dans la géographie qui a amené L.E. Hamelin²⁶⁷ à distinguer géographie globale et géographie totale : la première est une manière de pratiquer son métier, elle se réalise dans la synthèse géographique, ou encore l'étude régionale. La seconde est simplement l'ensemble, la somme des sciences géographiques particulières : dans le premier cas la géomorphologie pratiquée doit être fonctionnelle et donc n'aborder que ce qui est utile à la compréhension géographique globale. Au contraire une géomorphologie complète conçue dans le cadre d'une géographie totale peut s'épanouir dans toutes les directions de recherche, y compris l'étude des processus et les travaux de laboratoire.

La géomorphologie introduite au Québec par R. Blanchard est du premier type : « elle ne se suffit pas à elle-même. Elle demeure subordonnée à une construction plus vaste... La géomorphologie, chez R. Blanchard, ne cesse jamais d'être géographique. »²⁶⁸. La géomorphologie est géographique dans la mesure où les faits analysés participent à la synthèse régionale ou contribuent à expliquer des faits de géographie humaine. Or, chez R. Blanchard la réalité était déjà ambiguë : F. Taillefer note la présence de « copieux développements géomorphologiques »²⁶⁹ qui ne se justifient que par le besoin de rechercher, pour elle-même, une explication aux phénomènes de relief observés.

Cette conception a toutefois prévalu longtemps dans les universités francophones du Québec : ainsi en 1960, L.E. Hamelin écrivait²⁷⁰ : « l'on doit orienter ses travaux vers une géomorphologie plus fonctionnelle au tout géographique ; il faut avouer que l'étude systématique, génétique et complète du modèle est peu l'affaire d'une géographie globale. Or, c'est précisément cette discipline que l'on ne doit pas perdre de vue ».

Mais les conceptions évoluent rapidement. Dans son mémoire de maîtrise et un article publié en 1961²⁷¹, P. Cazalis considère la géomorphologie comme une science autonome et insiste sur la nécessité de la rendre plus rigoureuse, « toute définition littéraire doit être abandonnée rapidement, et le phénomène ramené à des symboles mesurables. » L.E. Hamelin en 1964 conclut également à la nécessaire autonomie de la géomorphologie qui doit être pratiquée par

²⁶⁷ - HAMELIN L.E. : Géomorphologie, géographie globale, géographie totale, associations internationales. C.G.Q., av. sept. 1964, n°16, pp 199-219.

²⁶⁸ - TAILLEFER F. : La géomorphologie de R. Blanchard. C.G.Q. av. sept. 1959, pp 27-33.

²⁶⁹ - TAILLEFER F. : La géomorphologie de R. Blanchard. C.G.Q. av. sept. 1959, pp 27-33.

²⁷⁰ - HAMELIN L.E. : La géomorphologie au congrès de Stockholm. Rapport, comité Canadien de l'U.G.I., Ottawa, 1961.

²⁷¹ - CAZALIS P. : La notion de géomorphologie. IGUL, 1960, 187 p. Géomorphologie et processus expérimental. C.G.Q., 1961, n°9, pp 33-50.

des spécialistes. La géographie globale n'est plus possible, elle conduit à des vues superficielles et empêche le progrès scientifique. Aussi propose-t-il, au congrès de géographie de Londres, la création d'une instance internationale pour la seule géomorphologie.

Les anglo-saxons du Québec, après avoir intégré la physiographie à la géographie (position de F.K. Hare notamment), ont évolué de la même façon, mais leur nouvelle position semble s'être traduite plus radicalement dans les faits, avec le rattachement à la faculté des sciences de la géographie physique et de la géographie humaine à la faculté des arts (1961). Si les deux demeurent dans le cadre du même département et si des cours restent communs aux deux filières, une formation plus spécialisée est cependant possible, dès les premières années d'université et cela a certes facilité le développement d'une géomorphologie autonome, assise sur des bases scientifiques.

Ainsi, en 1967, J.T. Parry, de Mc Gill, affirmait : « geomorphology has come of age, and it must be independent of geographical control to achieve its full potential »²⁷². Pour lui le contexte multidisciplinaire dans lequel la géographie doit se situer est celui des sciences naturelles. Il va jusqu'à refuser la demande récemment venue des Etats-Unis pour une géomorphologie géographique, dans la mesure où cette tendance « réduirait la géomorphologie au statut d'une branche de la géographie appliquée et restreindrait son champ à collectionner les descriptions de relief convenablement prédigérées pour permettre le traitement socio-économique d'une région après l'autre ». La défense d'une géomorphologie qui est aussi une science fondamentale est donc peut-être un souci plus anglais, européen, que nord-américain, en face des tenants d'une science appliquée, bien que les anglo-saxons du Québec participent aussi largement à cette dernière.

D'autres tentent de concilier les deux positions, celle d'une géomorphologie géographique héritée de la tradition européenne, et celle d'une géomorphologie scientifique autonome ayant sa propre finalité de recherche. Cette dernière conception, bien qu'elle soit défendue également par des Européens, a été sans doute renforcée, au Canada, par la proximité des Etats-Unis.

La géomorphologie y est pratiquée par des géologues, elle a été dès l'origine relativement indépendante de la géographie et est devenue assez vite très « quantitative ». Souvent, le financement des recherches assuré par des Américains va de préférence aux projets dont l'armature scientifique, voire mathématique, est solide.

Au Québec, la tentative de dépassement du dilemme par G. Ritchot²⁷³ est assez originale. Il rappelle que, aux Etats-Unis, la géomorphologie est la science des processus, tandis qu'en Europe elle est la science des reliefs et se rattache à des notions d'échelle régionale, de paysage : « en effet l'analyse des reliefs à l'échelle d'un paysage, en déjouant certains calculs, fait davantage appel à l'induction, à la présentation écrite des faits, à la rédaction. Sous cet angle, la géomorphologie nécessite une certaine forme de culture, un respect des mots tout particulier, on peut la considérer comme une science humaine, peut-être pas dans son objet, mais certainement dans ses méthodes... C'est sans doute pour cette raison, parmi d'autres, que la discipline s'est épanouie jusqu'ici au sein de la géographie. Et je pense que son avenir est là ».²⁷⁴

Mais il ne s'agit pas pour autant de revenir à une géomorphologie fonctionnelle, « finalisée par la géographie globale » d'une part et « enracinée en géologie d'autre part ». Cette conception héritée du déterminisme correspond à un stade préscientifique, elle ne sert plus

²⁷² - PARRY J.T. : art. cité.

²⁷³ - professeur à l'Université de Montréal puis à l'Université de Laval.

²⁷⁴ RITCHOT G. : L'avenir de la géomorphologie au Québec. B.G.A.F., 1966, pp 35-40.

guère à la géographie humaine considérée comme science de l'organisation de l'espace²⁷⁵. En fait, selon G. Ritchot, « la géomorphologie est géographique par son objet et ses méthodes, indépendamment de ses prolongements en géographie humaine ou régionale ». S'inspirant de J. Tricart, il conçoit la géomorphologie comme « science de l'espace naturel organisé », définissant la structure de celui-ci non plus comme le bâti géologique mais comme son organisation interne. En effet, « les genèses morphologiques ne sont qu'indirectement influencées par les facteurs ou processus internes ou externes. Car les formes héritées, par leur agencement, leur organisation, leur aménagement, conditionnent les façonnements ou les mises en place. »

(Au colloque d'Ottawa en 1970, J. Pelletier (Lyon), contestait cette étude structuraliste des formes, dans le cas où plus d'un système a généré ces formes. Ainsi, la conception de G. Ritchot serait valable dans le cas de l'étude des systèmes de pentes des Cantons de l'Est, mais impossible à réaliser dans les Laurentides où il y a eu deux systèmes génétiques)²⁷⁶.

La démarche que propose G. Ritchot est d'étudier préalablement les « structures » géomorphologiques, ce qui permet de formuler des hypothèses. L'étude des processus et les travaux de laboratoire n'interviennent que dans un deuxième temps, pour la vérification de ces hypothèses, sans qu'on puisse toutefois réduire ces « processus d'organisation originaux » à la « phénoménologie des sciences naturelles ».

La position de G. Ritchot est bien un essai de conciliation : il souhaite en effet davantage de collaboration avec les géologues, et espère avoir trouvé le moyen de mettre en valeur la situation particulière du Québec. « Ou bien les géomorphologues du Québec adopteront les conceptions américaines et dès lors il faut souhaiter une annexion plus ou moins complète à la géologie. Ou bien les géomorphologues du Québec donneront un sens à certaines de leurs traditions et communiqueront de plus en plus avec les Européens, tout en profitant du contexte américain. De la sorte, les géographes, moins timides, pourront jouer un rôle original en Amérique du Nord, tant sur le plan culturel que sur le plan pratique²⁷⁷ ».

On peut s'étonner que la géomorphologie québécoise ait été apparemment si peu influencée par les Etats-Unis. Tout le monde s'accorde au contraire à reconnaître son caractère européen : nous l'avons vu pour ce qui est de ses relations avec la géographie. J.T. Parry pense que son développement même, qui fait du Québec la province de pointe en géomorphologie, au Canada, est lié à son ouverture sur l'Europe, supérieure à celle des autres provinces. Selon lui encore, l'accent mis sur la géomorphologie glaciaire peut s'expliquer en partie par la concentration des géomorphologues en Europe du Nord-Ouest et Amérique du Nord, pays qui ont été englacés. Enfin, la géomorphologie canadienne, et plus particulièrement québécoise, est européenne par ses méthodes : « La géomorphologie canadienne est essentiellement européenne d'aspect : ses méthodes de travail sont traditionnelles et la description explicative des formes de relief semble être l'objectif principal. Bien que la géomorphologie glaciaire et la physiographie régionale aient le plus attiré les chercheurs, les résultats ont été significatifs au niveau local plutôt qu'universel et les contributions canadiennes importantes pour le progrès de la science géomorphologique dans son ensemble ont été plutôt du domaine de la morphologie par photographies aériennes et les études périglaciaires. La géomorphologie quantitative a été largement ignorée, excepté dans les recherches de glaciologie où l'incitation est venue de la physique et de la météorologie »²⁷⁸.

L.E Hamelin énumère quelques éléments de cette situation qui rend difficile les relations avec

²⁷⁵ RITCHOT G. Géomorphologie et géographie. R.G.M., 1968, n°1, pp 69-80.

²⁷⁶ - voir aussi PELLETIER J. : quantitatif, structure et géomorphologie. R.G.M., 1970, n°3, pp 223-226.

²⁷⁷ - RITCHOT G. : art. cité, 1966.

²⁷⁸ - PARRY J.T. : art. cité, p. 301-302.

les Etats-Unis : « le manque de communications directes fréquentes avec les spécialistes états-uniens pour des questions de distance et d'habitude académique, la très faible présence de la morphologie américaine – d'ailleurs faite par des géologues – dans la pensée française de France qui préside à la formation des étudiants québécois, voilà d'autres situations de fait qui jouaient contre le développement d'une géomorphologie vigoureuse et adaptée à l'Amérique ».²⁷⁹

En fait le rôle de la présence américaine – on a vu son importance pour le financement des recherches – est comme toujours difficile à appréhender, dans la mesure où elle s'exerce surtout par l'écrit dont l'influence n'est guère contrôlable. Même celle-ci risque cependant d'être amoindrie, dans le domaine de la géomorphologie, par l'importance de l'ouverture aux productions européennes. En effet, M. Bird soulignait²⁸⁰ que les idées des géomorphologues français étaient familières aux Canadiens anglais grâce à la publicité qu'en faisait L.E. Hamelin. Ce passage des travaux français chez les anglophones du Québec n'a sans doute pas d'équivalent en géographie humaine. Beaucoup de contacts ont ainsi été développés entre Mc Gill et Laval en géomorphologie – et guère entre l'Université de Montréal et Mc Gill. On a vu que L.E. Hamelin a fait partie de jurys de thèse à Mc Gill. Non seulement la géomorphologie française mais les travaux des géographes d'Europe centrale – dont beaucoup s'expriment encore en français – ont ainsi été portés à la connaissance des géomorphologues francophones et anglophones du Québec, en partie grâce à L.E. Hamelin.

Celui-ci a en effet constamment défendu une « démarche ouverte en géomorphologie ». « La géomorphologie igulienne en fut une de contact ». Contacts avec les disciplines voisines, avec les ministères et les associations internationales. L.E. Hamelin a poussé à plusieurs reprises à la participation du Québec et du Canada tout entier aux associations internationales, commissions de l'U.G.I. et INQUA.

Il est possible d'ailleurs que dans ce cadre les géographes québécois aient trouvé plus d'intérêt à se tourner vers les pays situés à des latitudes comparables à celle du Canada – Scandinavie, Pologne... où les problèmes morphologiques risquaient d'avoir des traits communs et étaient abordés par des géographes, plutôt que vers les Etats-Unis, vers une communauté scientifique de nature différente. J.D. Ives soulignait d'ailleurs, à propos de la déglaciation du Labrador-Ungava, les « many similarities to conditions in Fennoscandia », et le fait que « much of the work described here has been based upon the outstanding work which has been done in Fennoscandia »²⁸¹ Ces ressemblances avaient été évoquées dès avant 1945 par des géologues, dont Tanner.

Il reste que la géomorphologie canadienne n'est pas exactement le reflet de la géomorphologie européenne : M. Bird disait qu'entre un géographe anglais et un Canadien anglais, il y avait une différence psychologique dans la façon de manipuler le matériel et les techniques, et sans doute ce qui fait l'originalité des géomorphologues canadiens est d'avoir utilisé les photographies aériennes et récemment la télédétection sur une vaste échelle. L'importance de ce que nous rangerions sous la rubrique « géomorphologie appliquée » est une autre différence fondamentale.

Sans doute peut-on conclure avec J.C Dionne et G. Ritchot, en tenant compte de ses développements récents et de sa large ouverture : « il n'existe pas de géomorphologie québécoise proprement dite, mais la géomorphologie existe au Québec et accuse des progrès sensibles. »

²⁷⁹ - HAMELIN L.E. : art. cité., 1966.

²⁸⁰ - communication orale.

²⁸¹ IVES J.D. : C.G.Q., av. sept. 1960, n°8.

2- La géographie rurale

Un géographe canadien déclarait en 1963 dans son discours présidentiel à l'Association Canadienne des Géographes : « in North America, at least, agricultural geographers are a lonely band of workers who have been roaming over a vast surface and who have been scratching the ground lightly in a multitude of places ». ²⁸² De fait, il dénombrait à l'époque seulement deux cours de géographie agraire dans les universités canadiennes. Pour la période 1959-1969, cette branche ne représentait que 15% des articles de géographie humaine du Géographe Canadien. Bien qu'un peu plus favorisée au Québec, la géographie agraire et rurale n'est pas non plus un domaine de recherche majeur : de 1945 à 1971, environ 35 thèses de maîtrise et de Ph D y ont été consacrées, sur un total de près de 160 pour la géographie humaine, soit moins du quart, et guère plus d'une trentaine d'articles dans les revues de géographie de Québec et de Montréal, sur environ 180 de géographie humaine.

On ne compte d'ailleurs en 1972 guère qu'une dizaine de spécialistes, pour la plupart enseignant dans les universités du Québec, les Canadiens français étant deux fois plus nombreux que les Canadiens anglais. Parmi eux, 5 seulement ont un Ph D, dont 3 l'ont obtenu en France (2 à Strasbourg, 1 à Bordeaux), 1 à Laval et 1 à Mc Gill.

Peu développée, surtout française, la géographie agraire des Québécois est encore étroitement localisée à cette seule province : mis à part deux chercheurs de Mc Gill étudiant l'Amérique latine ou l'arctique, tous les autres s'intéressent d'abord au Québec, ou à l'ensemble du Canada, puis au Québec. Toutes les thèses soutenues à Montréal et Laval concernent le Québec, ainsi que tous les articles de la Revue de Géographie de Montréal, sauf un, et des Cahiers de Géographie de Québec sauf 4 (ces exceptions étant toutes des articles consacrés à l'Amérique latine) ²⁸³.

A Mc Gill, 10 thèses concernent les Caraïbes, 4 le Québec et 3 d'autres régions du Canada. Les aires de recherche de cette géographie agraire sont donc peu nombreuses et relativement spécifiques, les Canadiens français étudiant surtout le Québec et les anglais surtout l'Amérique latine.

Mais la couverture de ces régions est loin d'être complète : si les thèses de Mc Gill considèrent souvent une île entière des Antilles, celles qui concernent le Québec comme celles des autres universités, ainsi que les articles, ont pour échelle de recherche la plus fréquente le comté (cadre dans lequel sont publiées les statistiques) ou plus rarement une vallée ou une petite région. Quatre articles et une thèse seulement prennent le Québec entier comme cadre d'étude, et depuis la publication en 1943 par les économistes de Montréal d'un livre sur l'agriculture du Québec ²⁸⁴, aucun ouvrage d'importance – sinon un atlas en 1965 – n'a été publié dans la province sur ce sujet.

Les thèmes envisagés dans ces recherches sont en partie des transpositions de sujets développés en France ou en Angleterre et dont on peut suivre l'adaptation progressive au milieu canadien.

a) Transpositions et adaptations

Ainsi les géographes français ont importé dans leurs travaux sur le Québec la plupart des thèmes de la géographie française classique : monographies de paroisses dans les ouvrages de R. Blanchard, de villages par P. Biays, études sur l'habitat et les habitations rurales de P.

²⁸² REEDS L.G. : Agricultural geography : progress and prospects. C.G., 1964, vol VIII, n°2, pp 51-63.

²⁸³ - Il faut sans doute voir là l'influence de P. Deffontaines, qui a lancé la recherche en géographie rurale au Canada français et s'intéressait également à cette partie du monde.

²⁸⁴ L'agriculture. Etudes sur notre milieu, collection dirigée par E. MIINVILLE. Montréal, Fides, 1943, 555 p.

Deffontaines, recherches sur l'origine d'un type d'habitat par M. Derruau et P. Deffontaines, structures parcellaires par P. Flatrès, genre de vie par P. Deffontaines et P. Biays, origine et marche du peuplement par P. Flatrès, œkoumène agricole, agriculture marginale et pionnière par P. Biays. Non seulement ces articles mais aussi les cours introduisaient au Québec les thèmes de la géographie agraire française : par exemple à l'université de Montréal ce fut d'abord l'étude de l'habitat avec R. Blanchard et P. Veyret jusqu'en 1955, la géographie agraire dans une perspective économique par H. Enjalbert puis plus tard J.P. Moreau, la question des paysages ruraux et des structures agraires par E. Juillard. (A partir de 1965 existe chaque année un cours spécialisé donné par des Canadiens français : M. Bélanger puis G. Boileau).

Bien que largement introduite, toute la géographie rurale française n'a pas été transposée au Québec. Ainsi, de l'étude des paysages ruraux, seule la géographie de l'habitat a connu des développements, celle du parcellaire demeurant inexistante : en 1969 L.E. Hamelin écrivait : « Au Canada français, si l'on excepte une courte note du professeur P. Flatrès²⁸⁵ la géographie des champs semble rester un domaine entièrement vierge²⁸⁶ » Faut-il imputer cette lacune à l'apparente simplicité du parcellaire québécois « système neuf, géométrique théorique... unique forme..., qui a étonné nos yeux d'Européens habitués aux variétés multiples, aux enchevêtrements et imbrications des modes de tenure »²⁸⁷. De plus, le Québec n'a connu qu'un seul cycle d'appropriation des terres, à cause de la règle de la transmission du domaine plein. En réalité, il semble que cette uniformité ne soit qu'apparente, qu'elle cache des variations dans la forme des champs, dans la taille des exploitations et l'évolution de la propriété foncière, qui n'ont guère été étudiées, sauf peut-être dans un diplôme dirigé par P. Flatrès : M.A. Lefebvre-Bondeweel, aujourd'hui professeur à l'Université du Québec à Montréal, étudiait « la genèse et l'évolution du terroir de l'ancienne seigneurie de Nicolet » (Montréal, 1965).

Par ailleurs, les études de l'habitat rural doivent beaucoup aux Français, qui ont écrit environ la moitié des articles ou ouvrages sur le rang canadien. Outre le problème de son origine, la plupart des chercheurs tentent de le caractériser par rapport aux catégories élaborées en France pour la description des formes d'habitat. Ainsi R. Blanchard en 1935 écrivait : « la disposition des habitations rurales présente un aspect curieux de géographie générale. En effet il n'y a pour ainsi dire pas de maisons isolées et pourtant le terme qui convient le mieux pour caractériser leur répartition est celui de dispersion »²⁸⁸.

Mais R. Blanchard ne semble pas avoir fait d'étude systématique du rang. C'est P. Deffontaines²⁸⁹ qui le premier recherche l'origine du terme : le mot rang viendrait « d'un ancien terme géographique français désignant un peuplement en file ». Il décrit l'établissement du système, son succès, la toponymie qui y est attachée, s'interroge sur son origine : le rang est-il normand, cauchois, ou s'agit-il d'une adaptation propre au milieu forestier ? Outre leur origine ethnique différente, rangs et townships correspondraient selon lui à deux types d'hiver, le premier plus neigeux que le second.

L.E. Hamelin donne en 1953 à l'article de P. Deffontaines une « illustration »²⁹⁰ et il décrit le rang comme un habitat « aligné, extensif, dispersé ».

²⁸⁵ FLATRÈS P. : Réflexions sur la géographie des champs dans la province de Québec. R.C.G. 1960, vol. 14, pp 37-43.

²⁸⁶ HAMELIN L.E. : C.G.Q., 1969, n°28, p. 72.

²⁸⁷ - DEFFONTAINES P. : Le rang, type de peuplement rural du Canada français – Université Laval, Cahiers de géographie, 1953, n°5.

²⁸⁸ - BLANCHARD R. : L'est du Canada français. Montréal, Beauchemin, 1935.

²⁸⁹ - DEFFONTAINES P. : art. cité, 1953.

²⁹⁰ - HAMELIN L.E. ; Le rang à Saint Didace de Maskinongé. Université Laval, Notes de géographie, 1953, n°3, 7 p.

M. Derruau en 1956²⁹¹ reprend le thème de l'origine du rang qu'il rapproche du système de peuplement des marais du Waldhufendorf, avant de conclure qu'il ressemble plutôt à celui des zones de défrichement médiéval en rues sur la lisière orientale de la France de l'Ouest.

En 1959 et 1960, trois Canadiens français étudient l'habitat : N. Falaise décrit aux îles de la Madeleine²⁹² un type d'organisation agraire différent du rang, avec un « cadastre en puzzle » des terres très morcelées et un « peuplement linéaire », en distribution lâche même dans les villages. Cette forme d'habitat originale serait l'expression d'une occupation libre du sol, sur une étendue limitée de terres, avec une forte pression démographique. N. Falaise se réfère cependant aux catégories d'habitat dispersé ou concentré, et même d'openfield ou de bocage, pour tenter de classer la forme qu'il a décrite.

Il ne semble pas y avoir eu au Québec d'autres recherches sur des types d'habitat originaux. Deux thèses, l'une de Ph D en 1960 par L. Laniel et l'autre de maîtrise en 1964 par G. Larouche sur l'habitat rural à Québec d'une part et Château-Richer d'autre part n'ont pu être consultées, mais sont assez limitées dans l'espace. De toutes façons, la bibliographie en français sur le sujet s'arrête là, et ce n'est qu'en 1972 qu'un Français formé à Strasbourg, Jean Raveneau, reprend la question à propos de sa cartographie²⁹³. Pour dépasser le problème du groupement et de la dispersion à propos du rang, il propose un indice de voisinage, qui est la valeur moyenne de l'espacement des fermes dans des alignements homogènes. Cette mesure de densité linéaire est une des caractéristiques cartographiées, avec l'état d'occupation et la fonction, l'aspect extérieur et le dynamisme de l'habitat, lesquels sont mis en relation avec la valeur agricole des sols, la qualité du drainage, les pentes, la végétation.

Ce sont des urbanistes qui ont retrouvé le problème du rang : D. Rouletaboule montre l'influence de cette caractéristique de la civilisation canadienne française sur le plan des villes : « le mode de peuplement des villes s'identifie à celui des exploitations agricoles, toutes maisons unifamiliales alignées au cordeau le long de la rue et toutes rues uniformes, de même grandeur et de même largeur »²⁹⁴.

Le thème voisin concernant les habitations rurales n'a pas fait l'objet de beaucoup de recherches : lancé par P. Deffontaines, il n'a guère été repris que par M.A. Guérin dans deux courts articles²⁹⁵. Mais la classification que propose ce dernier pour le Québec, en marge de la dichotomie maison-bloc – maison-cour, reste assez abstraite et n'a pas eu d'application spatiale. G. Larouche a publié en 1967 une brochure sur l'évolution de la maison rurale laurentienne²⁹⁶, considérée surtout du point de vue architectural. C'est encore P. Deffontaines²⁹⁷ qui en 1967 donne un article sur l'évolution du type d'habitations rurales du Canada français.

La question des habitations rurales avait été aussi envisagée, mais avec une perspective plus large, dans une thèse de doctorat d'université dirigée par G. Chabot et soutenue à Paris par M. Brochu : « l'homme et l'hiver dans la région de Québec » (1953). P. Deffontaines et P. Biays ont guidé ce travail, orienté vers la notion de genre de vie et aussi une conception de la géographie humaine proche de celle de J. Brunhes : une large part est faite à l'étude de l'outillage, des techniques, des moyens utilisés par l'homme pour s'adapter à l'hiver ou le

²⁹¹ - DERRUAU M. : A l'origine du rang canadien. C.G.Q. 1956, n°1, pp 39-47.

²⁹² - FALAISE N. : L'habitat aux îles de la Madeleine. C.G.Q., 1959, n°6, pp 209-221.

²⁹³ RAVENEAU J. : cartographie du peuplement rural. Quelques méthodes appliquées au comté de Bellechasse, P.Q. Strasbourg, thèse de 3^e cycle, 1966.

²⁹⁴ ROULETABOULE D. : Aux sources de la morphologie urbaine du Québec. R.G.M., 1969, n°1, pp 88-96.

²⁹⁵ - GUERIN M.A. : La maison de chaume des basses terres du Saint-Laurent. R.C.G., 1957, vol. XI, n°1, pp 47-50.

Une classification des maisons rurales du comté de Napierville-Laprairie. C.G.Q., 1959, n°6, pp 203-207.

²⁹⁶ - LAROUCHE G. : P.U.L., 1967, 51 p.

²⁹⁷ - C.G.Q., 1967, n°24

maîtriser.

Cette recherche a été élargie à l'ensemble du Canada par P. Deffontaines²⁹⁸, P. Biays a également utilisé la notion de genre de vie dans sa thèse, mais ce thème n'a pas été exploité davantage. La vie de relations au Canada était sans doute d'emblée trop ouverte et trop complexe pour que des modèles stables de liaisons entre la terre et les hommes aient pu s'y maintenir, en particulier à l'époque où les géographes en abordaient l'étude. L'approche par la notion de genre de vie n'était peut-être encore possible que dans les régions marginales étudiées par P. Biays, où les contraintes du milieu pesaient fortement sur la vie des hommes, ou encore chez les Esquimaux comme le montre un article de L.E. Hamelin²⁹⁹.

L'équivalent anglais de l'étude de l'habitat rural, le settlement, d'acception peut-être plus large, n'a pas été très fréquemment abordé par les Canadiens anglais, si ce n'est dans une perspective de géographie historique. Envisagé au congrès international de 1928 par H.A. Innis à propos des prairies, il est repris en 1956 par B. Zaborski, professeur de Mc Gill d'origine polonaise. Selon lui « the Canadian rural habitat largely reflects a sense of adjustment to natural conditions of environment and reveals the development of historical processes. The early, spontaneous settlements show a more direct dependency on the relief and hydrography, whereas the later ones, largely organized and preceded by land surveys are overwhelmingly adapted to the patterns of land division and roads systems »³⁰⁰. Il montre que les zones d'habitat différent correspondent à peu près aux grandes unités de relief du Canada.

Ce thème a fait l'objet de quatre ou cinq thèses à Mc Gill, sur des régions du Canada ou des Caraïbes. Il faut noter qu'un Canadien français, R. Paquette a soutenu à Mc Gill une thèse sur l'habitat, envisagé en termes de concentration et dispersion, à la Martinique. Une certaine interpénétration des concepts a donc pu exister dans ce domaine, qui représente en définitive peu de chose et n'a jamais été traité systématiquement.

Quelques anglo-saxons ont également étudié les habitations rurales, le plus souvent en dehors du Québec. W.G. Ross en donne la bibliographie (dans un compte rendu des C.G.Q., 1968, n°26, p. 332) et signale une enquête entreprise au cours de l'école d'été de l'Université Mc Gill depuis 1966 sur les formes et les matériaux des fermes et des granges dans la région des Cantons de l'Est. Les résultats n'ont pas encore été exploités.

A quels facteurs faut-il attribuer le manque d'intérêt pour le paysage rural ? A l'homogénéité – supposée sinon effective – du système de peuplement québécois ? A la difficulté de la transposition des catégories européennes liées à l'étude de l'habitat : groupement, dispersion, openfield, bocage, plan des fermes ? Mais peut-être aussi au contexte québécois qui, une fois le système décrit, ne permettait guère de formuler comme en Europe des hypothèses sur l'origine du peuplement – ici trop récente et bien connue, les différences ethniques ici évidentes, ou les contraintes du milieu – ici délibérément ignorées par les arpenteurs³⁰¹.

Aussi est-ce un autre type d'approche et de description du paysage qui sera plus volontiers retenu au Québec, parce qu'il a plus de possibilités pratiques : c'est le thème de l'utilisation du sol, le land use introduit par les Anglais. Il fait l'objet d'un cours spécial à Mc Gill à partir de 1961, en remplacement d'un cours de géographie agraire orienté vers les ressources, les productions et les politiques agricoles (qui existait depuis 1954). Ce thème représente ¼ à 1/3

²⁹⁸ - DEFFONTAINES P. : l'homme et l'hiver au Canada français. Paris, Gallimard, 1957.

²⁹⁹ - HAMELIN L.E. : Genre de vie à l'île de Southhampton d'après le journal d'un esquimau. C.G.Q., 1956, pp 49-53.

³⁰⁰ - ZABORSKI B. : Types of rural settlement of Canada and their geographical distribution. Communication au congrès de l'U.G.I., Rio de Janeiro, 1956.

³⁰¹ - Certains ont montré cependant les conséquences néfastes de ce système, qui inclut dans le lot de l'exploitant des terrains impropres à la culture (pentes trop fortes ou mauvais sols) et réduit parfois la superficie réellement utile au point d'amener l'exploitant à posséder plusieurs lots (H. Morrissette, Norois, 1963).

des sujets de thèses rurales soutenues au Québec, chez les Canadiens français comme anglais. C'est P. Clibbon, formé à Mc Gill, qui l'a introduit à l'Université Laval. (Le thème apparaît moins dans les articles de revues canadiennes françaises). Il a été importé directement, presque sans transposition, la cartographie en 12 couleurs de Dudley Stamp ayant été aussi utilisée au Canada.

Ce mode d'étude de la géographie agraire a d'ailleurs pu être encouragé par l'initiative des gouvernements fédéral et provincial, dans le cadre de l'inventaire canadien des terres. Une cartographie de l'utilisation du sol du Québec méridional au 1/50.000^e a ainsi été entreprise en 1965 et la participation de géographes, agronomes, biologistes et ingénieurs forestiers a été requise pour établir la classification préalable.

Moins formelle peut-être que l'étude du paysage rural à la française, susceptible d'application immédiate, en accord avec la conception du « survey » comme étude préalable nécessaire dans ce pays neuf, rendue possible par l'utilisation massive de photographies aériennes, cette approche par le land use est donc un exemple de pénétration d'un type d'étude anglais chez les Canadiens français, et de transposition réussie d'un thème de recherche d'origine européenne au Canada.

Le land use contient aussi une préoccupation économique qui correspond à l'orientation majeure des études agraires au Québec. Celle-ci est sensible à Mc Gill où, en dehors de l'utilisation du sol, les cours ont porté sur les ressources, les potentialités, l'adaptation économique et sociale aux conditions physiques, la production de nourriture et les types d'agriculture, envisagés dans une perspective économique. Près de la moitié des thèses concernent la production, le développement de l'agriculture ou les potentialités agricoles. Cette orientation est aussi celle des économistes de l'École des Hautes Etudes Commerciales de Montréal dont l'important ouvrage sur l'agriculture du Québec³⁰² est singulièrement « déspatialisé » : ainsi il ne comporte pas de chapitre sur les régions agricoles, bien que des géographes aient participé à la rédaction (P. Dagenais, F. Vezina). Il envisage successivement les conditions du milieu (géologie, sols, climat, végétations, plantes cultivées et cheptel), puis la production (végétale, animale, commerce) puis une perspective dynamique (colonisation, politique agricole, coopératives, institutions sociales, facteurs économiques et sociaux plus généraux qui « conditionnent la prospérité de l'agriculture »). Même la colonisation est étudiée sur le plan juridique et social, très peu du point de vue spatial.

Il ne semble pas que la transposition au Québec de ce type de recherche d'économie agricole, qu'elle soit d'origine française ou anglaise ait posé beaucoup de problèmes. Simplement, on peut remarquer que l'échelle choisie est souvent assez petite, au niveau du comté ou de la région économique dans le cadre desquels sont publiées les statistiques et qui sont parfois très hétérogènes. Entrent dans cette série par exemple les études de L. Beauregard sur les étapes du peuplement et de la mise en valeur du Richelieu, les travaux sur les banlieues agricoles de Montréal de R. Pelletier ou M.J. Scarlett. Aussi la thèse de maîtrise de H. Morrissette³⁰³ a-t-elle fait « date dans la géographie agraire au Québec »³⁰⁴, en raison de la grande échelle choisie – la paroisse et même l'exploitation familiale – de la méthodologie – enquête par questionnaires – et aussi de sa problématique : faire le bilan de la colonisation en choisissant des paroisses-types dans chaque région du Québec colonisé vers les années 30. Cette question n'avait pratiquement pas été envisagée par les géographes depuis les ouvrages antérieurs à la guerre qui décrivaient les progrès de la colonisation, ou l'histoire du peuplement reprise dans les travaux de R. Blanchard. Ici, la comparaison et le bilan sont effectués systématiquement

³⁰² - 1943, ouvrage cité.

³⁰³ - MORRISSETTE H. : Géographie comparée de quelques paroisses de colonisation de la province de Québec – Université Laval, MA, 1962, 237 p.. Aussi paru dans *Norois*, 1963, pp 373-386.

³⁰⁴ compte rendu par L. Beauregard, R.G.M., 1964, n°1, p. 123.

pour la composition de la famille, la ferme et le paysage agricole, le budget de l'exploitation et l'aide gouvernementale, permettant de conclure sur l'avenir des paroisses.

Ce thème devait être repris par la suite dans deux ou trois thèses, un article de L.E. Hamelin³⁰⁵, et surtout dans les études d'aménagement rural. Les anglo-saxons s'intéressent aussi à la colonisation, F.C. Innes en particulier, mais dans une perspective de géographie historique qui n'a pratiquement pas pénétré chez les Canadiens français.

L'étude des systèmes de culture, de la production, de la mise en valeur agricole ont pu être transposés de l'Europe et adaptés sans difficultés, sans doute parce qu'existait une tradition déjà ancienne dans les études économiques et que les catégories utilisées étaient les mêmes pour les Anglais, les Français ou les Canadiens. Au contraire on a vu que la question du paysage avec sa solide armature de concepts élaborés en Europe a été plus difficilement adaptée et s'est limitée à la description d'un nouveau système, sans qu'on en étudie systématiquement la différenciation spatiale et sans qu'on puisse bien l'intégrer aux résultats antérieurs de ce type de recherches, auxquels il est plutôt venu se juxtaposer. Alors que les Français – et sans doute aussi des Anglais – étaient frappés de la différence entre ces paysages et ceux de l'Europe, ce thème spatial n'a guère suscité l'intérêt des géographes canadiens, autrement que la forme cartographique du « land use survey ».

b) Le milieu rural en question

En revanche, lorsque la situation agricole québécoise comportait un état de crise, lorsqu'une contradiction trop grande est apparue entre les idées importées d'Europe, ou même ancrées localement, et les faits, une réaction s'est produite chez les Québécois qui ont alors critiqué les concepts qu'ils utilisaient et ont cherché à les adapter à leur situation ou à en créer d'autres.

Il en est ainsi de l'idéologie ruraliste, profondément ancrée dans les milieux dirigeants québécois jusque vers les années 60 et véhiculée aussi par des géographes français comme Raoul Blanchard³⁰⁶. Selon lui l'agriculture québécoise n'était pas assez intensive et il pensait qu'on devait l'améliorer en élevant les densités de population agricole. Cette idéologie a été dénoncée à la fois par les géographes et les sociologues : l'article de P. Dagenais : « le mythe de la vocation agricole du Québec »³⁰⁷, eut un certain retentissement à l'époque. Contre ce « credo patriotique intangible », P. Dagenais montrait des faits : la diminution de la population agricole, l'importance du travail hors de la ferme, la réduction du domaine agricole, la baisse de la part de l'agriculture dans l'économie québécoise, malgré une augmentation de la production et de la productivité.

Parallèlement à cette dénonciation par les géographes du mythe du Québec agricole, les sociologues remettent en question à partir des années 1950 l'image du paysan québécois, casanier, pratiquant une agriculture vivrière sur un domaine inchangé de génération en génération, qu'avait décrite L. Gérin dans les années 30. Les anglo-saxons avaient aussi contribué à entretenir cette vision stéréotypée en décrivant comme J. Dresser en 1935³⁰⁸ les différences de comportement des paysans anglais et français : les premiers délaissent volontiers la terre lorsque se présentent des activités plus lucratives ou lorsqu'on leur en offre un bon prix, les seconds considérant moins le bénéfice pécuniaire que la nécessité du maintien de la terre dans la famille, cette mentalité terrienne étant attribuée par l'auteur aux « liens

³⁰⁵ - HAMELIN L.E. : Bilan statistique des lots de colonisation en Abitibi et Temiscamingue. C.G.Q., 1967, n°24, pp 479-496.

³⁰⁶ - R. BLANCHARD reviendra plus tard sur la thèse qu'il avait défendue. cf. livre II.

³⁰⁷ - C.G.Q., 1959, n°6, pp 193-201.

³⁰⁸ DRESSER J. :The eastern townships of Quebec ; a study in human geography. Ottawa, Royal Society of Canada, 1935.

sociaux plus nombreux et plus serrés du Canadien français ».

Or, des sociologues comme Garrigue, Fortin, Rioux, Tremblay, Gosselin³⁰⁹ ... montrent dans les années 1950 que dès 1900 la réalité était tout autre, le milieu rural très hétérogène, et qu'une transformation du monde rural était en germe dès 1920, qui a été mal discernée. Même la colonisation ne devait pas être limitée à « faire de la terre », et suivant leur localisation, en plaine ou dans la montagne, les nouvelles paroisses devaient comporter surtout des cultivateurs ou plutôt des bûcherons. Des activités et des éléments urbains du cadre de vie se sont très vite introduits dans les rangs : « on y trouve des écoles, des automobiles, des appareils électriques, la télévision, des industries... ». Le village, noyau de peuplement autour des différents services, où se rassemblaient d'abord les retraités, a peu à peu remplacé les rangs comme lieu d'habitat principal. Pendant ce temps, l'agriculture évoluait, se spécialisait ou était plus ou moins abandonnée. Enfin ce milieu rural connaissait des mouvements migratoires importants : que l'on pense à l'histoire de la colonisation ou à l'émigration vers les États-Unis, « contrairement au stéréotype courant de l'habitant casanier, rivé à sa paroisse, il semble que la population rurale ... ait été extrêmement mobile géographiquement »³¹⁰.

De ces contradictions entre des croyances longtemps maintenues et une réalité peu à peu redécouverte par les chercheurs a résulté parfois une certaine « inadéquation du sens original des mots » dénoncée par L.E. Hamelin comme l'un des plus graves obstacles au progrès scientifique au Québec.

G. Dubreuil, anthropologue, montre ainsi la persistance d'un « modèle culturel paralysant », en contradiction dès l'origine avec les faits : alors qu'on voulait établir un paysanat stable, la traite des fourrures et le forestage ont été longtemps les activités principales des premiers colons du Canada. L'« agriculturisme » n'en a pas moins continué à se développer au cours du régime français, il devient un système rigide après la conquête anglaise, un modèle idéal dont la force s'accroît au cours du XIXe siècle. Malgré la dégradation du début du XXe siècle, puis la révolution tranquille, G. Dubreuil voit persister un certain ruralisme jusque dans la politique d'aménagement québécoise, qui vise à repeupler les régions rurales et s'est penchée en premier lieu sur ce type de régions, avec le B.A.E.Q. par exemple, plutôt que sur l'axe Montréal-Québec³¹¹ (on peut penser aussi, même si l'idée de G. Dubreuil est en partie acceptable, qu'on a voulu commencer l'expérience là où les problèmes étaient moins complexes que dans un secteur plus urbanisé).

Non seulement l'idéologie ambiante mais aussi les concepts qu'ils utilisent ont dû être repensés par les chercheurs en géographie agraire : ainsi très tôt on a distingué entre population agricole et population rurale. Mais au Québec la fréquence des genres de vie mixtes – en particulier dans ce que M. Bélanger appelle les « paroisses agro-forestières » – rend très difficile l'utilisation pratique de cette coupure : la plupart des agriculteurs consacrent une partie de leur temps ou envoient une partie de leur famille au travail de bûcheronnage ou à l'usine. Il y a ainsi au niveau des paroisses une distorsion entre cadre et genre de vie qui entraîne des migrations de toutes sortes. L'origine de cette situation est à rechercher selon M. Bélanger, dans une résistance à l'évolution du milieu rural québécois : « Au Québec l'adaptation de l'agriculture à une économie industrielle se fait généralement plus lentement qu'ailleurs. A travers toute l'histoire, nos campagnes apparaissent comme relativement surpeuplées, prennent un peu l'allure de zones-refuges où subsiste une population à forte

³⁰⁹ ce qui suit d'après G. Fortin : l'étude du milieu rural, in DUMONT F. et MARTIN Y. : Etat de la recherche sur le Canada français. RS, 1963.

³¹⁰ - FORTIN G. : art. cité. Cette constatation est également faite par L.E. Hamelin, qui trouve une population très mobile, en contradiction avec le mythe de l'isolement, au cours d'une enquête sur les causes et la destination de la migration (Emigration rurale à l'échelon paroissial. CG, 1955, pp 53-61.)

³¹¹ - DUBREUIL G. : Culture et aménagement du territoire. in Le Québec face à l'aménagement régional, ARDA FQHUADT, 1967, 245 p.

natalité, une population qui, plus difficilement que d'autres, s'intègre à l'économie urbaine nord-américaine ». ³¹² Dans les régions périphériques, la situation est la plus grave, la population connaissant un chômage saisonnier, beaucoup de genres de vie mixtes, 1/3 des emplois sont à longue distance, les revenus sont faibles. Le village devient une résidence forcée, avant l'émigration vers la ville, on a des « campagnes en sursis ». Celles-ci sont en quelque sorte la traduction d'un déphasage entre l'espace économique et l'espace vécu, décalage que reflète l'incertitude des termes employés pour les décrire.

Ainsi le sociologue G. Fortin écrivit en 1966 : « Devant les transformations profondes que subit l'agriculture depuis 15 ans... l'identification qu'on fait encore dans le langage courant et même dans le langage scientifique entre milieu rural et milieu agricole perd toute signification. » ³¹³

G. Fortin va jusqu'à remettre en question la notion de milieu rural, qui selon lui n'a plus guère de signification dans la réalité sociale de 1965. « Parmi la population rurale telle que la définit le recensement du Canada, les deux tiers ne vivent plus sur des fermes et n'ont plus aucun rapport avec le travail agricole... Le mode de vie de cette population pluraliste au point de vue professionnel est de moins en moins différent de celui de la population urbaine : mêmes habitudes de consommation, mêmes besoins et mêmes aspirations économiques. L'attachement aux valeurs traditionnelles n'est pas plus prononcé dans le milieu dit rural que dans les grandes villes et les métropoles de la province de Québec ».

« C'est pourquoi les centres urbains situés dans les régions rurales acquièrent une importance considérable à la fois comme foyer d'immigration de la population et comme pôle de structuration de la vie économique et sociale. En fait c'est toute la vie quotidienne qui se déplace des communautés rurales vers ces petites villes polarisantes ».

Aussi G. Fortin propose de renoncer à distinguer entre le milieu urbain et le milieu rural et de remplacer ces concepts par celui d'une « population urbanisée à divers degrés ». « De plus en plus d'ailleurs, ces degrés eux-mêmes deviennent difficiles à mesurer si l'on ne tient pas compte du seul facteur facilement repérable qu'est la densité... Plutôt que de parler de milieu rural, il vaudrait mieux à notre sens parler de régions urbaines à faible densité. »

Ces idées sont assez largement acceptées par les géographes, dont M. Bélanger. Toutefois, L. Trotier souligne qu'elles ne valent que pour la population et non pas pour l'espace : « Si, pour le sociologue, "le Québec est devenu une ville", pour le géographe, l'œkoumène québécois se compose de deux types d'espace fondamentalement différents et qui paraissent s'opposer de plus en plus, à mesure que se poursuit la concentration de la population. » ³¹⁴ M. Bélanger est plus nuancé : « des enquêtes conduites dans l'Etchemin ont fait ressortir que l'économie des zones agroforestières repose sur la base fragile de populations rurales résiduelles autour desquelles s'est édifié un appareil urbain relativement important. Il y a bien urbanisation de ce territoire ». Mais cette urbanisation n'est qu'« apparente » : attestée par le maintien du niveau de population, l'importance des activités tertiaires, elle est menacée par le chômage, les migrations, les départs de jeunes et ne constitue peut-être qu'une étape préalable au dépeuplement ³¹⁵. Le problème rural au Québec s'insère donc dans le cadre plus large d'une politique régionale.

³¹² - BELANGER M. : Rapport de synthèse sur les enquêtes-participation, soumis au conseil économique régional Saguenay Lac Saint-Jean. Jonquières, sept. 1966, 59 p. ronéo.

³¹³ - FORTIN G. : Le défi d'un monde rural nouveau. Ottawa, Conseil de la recherche en économie agricole du Canada, 1966, publication n°4.

³¹⁴ - TROTIER L. : Les deux espaces québécois. Recherches sociographiques, 1968, vol. IX, n°1-2, p. 123.

³¹⁵ - BELANGER M.- Le Québec rural, in « Etudes sur la géographie du Canada : Québec ». Toronto, University of Toronto Press, 1972.

c) Vers une géographie appliquée

Aussi le réaménagement des régions autrefois exploitées semble devoir être le seul thème d'avenir pour la géographie rurale au Québec, une reprise d'intérêt pour le paysage semblant peu probable³¹⁶ et l'économie agraire n'étant plus qu'une question marginale : si l'on considère la proportion de population active engagée dans l'agriculture (environ 5%) le Québec est en effet aujourd'hui la province la moins agricole du Canada !

Certains géographes se sont engagés dans des études agraires pour le gouvernement du Québec : M. Bélanger a préparé en 1965 un atlas sur l'agriculture du Québec³¹⁷ (au sud du 50^e parallèle), au 1/3.000.000^e. Établies par comté à partir du recensement du Canada (chiffres de 1961), les planches se répartissent entre démographie et économie, utilisation du sol, et quelques cartes de synthèse. Mais l'atlas ne comporte pas de commentaire, et les termes de géographie agraire sont ceux qu'on utilise en France, sans que des équivalences aient été proposées. Il représente cependant la première tentative de couverture de l'ensemble du Québec.

La participation des géographes québécois à une recherche appliquée s'est faite surtout dans le cadre de l'administration de l'A.R.D.A. (Aménagement rural et développement agricole, ou Agricultural rehabilitation and development act du 22 juin 1961), à partir de 1965. La première expérience a été celle du bureau d'aménagement de l'est du Québec (B.A.E.Q.) en 1963. Plusieurs géographes ont contribué aux études préalables à l'établissement du plan d'aménagement, dont V. Raiche pour la restructuration agraire. Les rapports de synthèse des expériences suivantes au Lac Saint-Jean (1966) ou dans l'Etchemin (1967) ont été établis par M. Bélanger. Les études préalables étaient faites sous la forme d'« enquêtes participation », comportant des questionnaires mais aussi une intégration des populations concernées aux travaux entrepris.

Une simplification des sources en matière d'agriculture québécoise a été entreprise, avec la publication en 1969 par le Bureau de la Statistique du premier annuaire agricole du Québec qui rassemble des publications auparavant dispersées. Les vieilles régions agricoles définies en 1947 et dans le cadre desquelles certaines statistiques étaient publiées ont été remaniées en 1966 dans de nouvelles régions économiques.

Les méthodes quantitatives n'ont toutefois guère touché la géographie rurale des Canadiens français. On relève seulement que H. Morrissette (aujourd'hui à l'Université d'Ottawa) a proposé au Congrès de New Delhi une cartographie des possibilités agricoles des différentes régions du monde s'appuyant sur la quantification de données essentiellement qualitatives (qualité des sols, durée de la période sans gel, précipitations utiles, température moyenne annuelle, topographie et altitude.)

Malgré sa faible importance numérique, la géographie agraire au Québec est donc un domaine où l'influence américaine s'est peu manifestée mais où les thèmes d'origine française et anglaise se sont peut-être rencontrés plus qu'ailleurs, et ont le plus donné lieu à des adaptations de concepts, à l'introduction de problématiques nouvelles, aussi bien chez les géographes que chez d'autres spécialistes de sciences humaines. Enfin, une approche sociologique d'origine américaine marque de plus en plus l'étude des transformations récentes du milieu rural.

³¹⁶ - Bien que le Canada ait participé au projet international de terminologie géographique du paysage agraire (Canadiens anglais et français).

³¹⁷ Ministère de l'Agriculture et de la colonisation du Québec. Conseil de recherches agricoles. Québec, 1965, 58 planches.

3- La géographie urbaine

L'importance numérique de la géographie urbaine au Québec en fait le deuxième domaine de la recherche en géographie, après la géomorphologie, et le premier centre d'intérêt des géographes « humains », en accord il est vrai avec l'importance de l'urbanisation québécoise. On compte en 1972³¹⁸ environ 27 spécialistes de géographie urbaine dans la province, parmi lesquels 6 anglophones. La plupart sont donc Canadiens français, professeurs (19 dont 7 pour la seule université de Montréal), relativement plus « qualifiés » que dans d'autres domaines (18 ont un Ph D), et assez jeunes : 18 ont terminé leurs études après 1965, et 5 seulement avant 1960.

Ce domaine de la géographie urbaine est celui où les géographes ont été en plus grand nombre rechercher une formation en dehors du Québec. Deux seulement parmi les 18 qui ont un Ph D l'ont soutenu au Québec, à Montréal (et encore l'un d'eux, L. Beauregard, a-t-il effectué une partie de sa scolarité à Paris). Les autres filières semblent aussi plus variées : la France est en tête avec 9 Ph D, mais à côté de Paris, Grenoble et Strasbourg, on trouve également Rennes, Lyon et Aix-en-Provence. Ensuite, viennent Mc Gill (3 Ph D), les universités ontariennes de Mc Master (2), américaine de Washington (1) et argentine de Mendoza (1). Les services municipaux de planification urbaine, les ministères québécois ou les services du recensement fédéral emploient ceux qui n'enseignent pas. Comme pour les autres branches de la géographie, les aires intéressant ces chercheurs sont le plus souvent le Québec, les anglo-saxons citant parfois un domaine plus vaste, mais qui dépasse rarement l'Amérique du Nord.

La question de l'urbanisation au Québec a été une préoccupation constante comme le montre l'étalement dans le temps des publications de synthèse, à l'occasion de colloques ou de numéros spéciaux de revue : en 1952 la faculté des sciences sociales de l'Université Laval organise un symposium sur les problèmes originaux posés par l'industrialisation et l'urbanisation du Canada français³¹⁹. En mars 1957, c'est la Revue Canadienne d'Urbanisme qui consacre un numéro spécial à l'urbanisation du Québec, sous l'angle de la planification. Dans « Etat de la recherche sur le Canada français » publié en 1963 par la revue Recherches sociographiques existe un chapitre sur les études urbaines, rédigé par Y. Martin. Les géographes, tout en ayant participé aux publications ci-dessus, n'apportent qu'assez tard une importante contribution : en 1967, avec deux numéros de la Revue de Géographie de Montréal consacrés à Montréal. En 1968, la revue Recherches sociographiques consacre un numéro spécial à « l'urbanisation de la société canadienne française » (vol. IX, n°1-2). Enfin, à l'occasion du congrès international de 1972 a été publié un guide d'excursions sur Montréal³²⁰, qui va beaucoup plus loin que son titre et reflète en grande partie l'état de la recherche québécoise en géographie urbaine.

L'intérêt pour la géographie urbaine et les préoccupations méthodologiques apparaissent assez tardivement toutefois, le grand démarrage se situant vers les années 60. Selon J.W. Simmons³²¹ le Québec est la province où les spécialistes des sciences sociales autres que la géographie, ont fait le plus d'études urbaines. On peut citer ainsi l'approche écologique des sociologues de Mc Gill, dirigés par C. Dawson, les travaux des sociologues canadiens français comme J.C. Falardeau à Laval, F. Dumont et Y. Martin à Montréal, ceux des urbanistes, et les économistes³²².

Si en géographie rurale c'est surtout la thématique qui permet de reconnaître et de caractériser

³¹⁸ - Répertoire de la géographie canadienne. Ottawa, 1972.

³¹⁹ - publié dans FALARDEAU J.C. : Essais sur le Québec contemporain. Québec 1953.

³²⁰ - Montréal, guide d'excursions. Ed par BEAUREGARD L. Montréal, Presses de l'Université, 1972, 197 p.

³²¹ - SIMMONS J.W. : Urban geography in Canada. CG 1967, vol. XI, n°4, pp 341-356.

³²² - dans la collection Notre milieu, éditée par E. Minville est paru un volume intitulé « Montréal économique ». Montréal, Fides, 1943.

les différents courants de pensée qui ont traversé le Québec, en géographie urbaine c'est la méthodologie et aussi la problématique choisie qui différencient les types de recherche : on passe ainsi, presque successivement, de la monographie urbaine dont le plan a été inspiré par R. Blanchard, à des études fonctionnelles comparatives et de réseaux urbains sur le modèle des recherches américaines mais aussi françaises, et à des travaux de géographie intra-urbaine où trois courants de recherche se juxtaposent : études descriptives de quartiers à la française, approche de la répartition des fonctions par le biais de l'utilisation du sol, d'inspiration anglaise, enfin études globales des structures intra-urbaines au moyen d'analyses quantitatives dans la lignée des travaux américains.

La monographie urbaine telle qu'elle est conçue par R. Blanchard, dérive de la géographie régionale par son aspect à la fois systématique et synthétique. Le plan est immuable : BLanchard étudie d'abord les conditions physiques (situation, site), l'évolution historique, les fonctions urbaines, enfin la population (démographie, densité, répartition en quartiers). La problématique est orientée surtout vers la mise en évidence d'une entité urbaine originale et de ses relations avec le milieu, alors que la structure intra-urbaine ou la comparaison de séries de villes sont peu ou pas envisagées.

Cette approche monographique a été appliquée par Blanchard à la plupart des villes du Québec³²³, avec une exploitation exhaustive de la documentation existante. Il s'agit donc à la fois d'un travail fondamental de description à caractère géographique et de synthèse opéré dans une perspective de géographie régionale française classique.

La voie ouverte par R. Blanchard a été abondamment suivie à l'Université de Montréal surtout, où sur 16 thèses soutenues, la très grande majorité sont des monographies de villes (10) ou de quartiers (4), les plus anciennes appliquant le plan classique sans poser de questions méthodologiques, les plus récentes (1968) n'en retenant parfois qu'une partie ou bouleversant l'ordre pour mettre l'accent sur la fonction ou la caractéristique la plus importante. Les articles de la revue de Géographie de Montréal jusqu'en 1962 sont aussi presque exclusivement des monographies de villes, canadiennes (5) ou étrangères (3).

Cette spécialisation est moins nette à Laval, où sur une dizaine de thèses urbaines on ne trouve que 2 monographies de villes et 2 de quartiers, ainsi qu'une étude d'un couple de villes minières. Les Cahiers de géographie de Québec ne font guère de place non plus aux monographies, qui ne se répartissent pas à une époque déterminée. Les articles se limitent plutôt à l'étude d'une seule caractéristique d'une ville (géographie manufacturière, port, sites industriels, tourisme...) substituant une perspective de géographie économique à la perspective géographique globale³²⁴. Mais cela ne permet pas d'opposer systématiquement deux « écoles » à l'intérieur du Canada français, des auteurs montréalais publiant à Québec et inversement.

A Mc Gill comme à Laval, les thèses de géographie urbaine sont en majorité postérieures à 1965. Mais on n'y relève aucune monographie même partielle. Seule une étude des centres urbains de la vallée de Richelieu (Ballabon, 1952) pourrait s'intégrer à la perspective régionale classique. C'est donc plutôt entre Canadiens français et anglais que s'opère la coupure à propos de ce type de géographie urbaine.

Louis Trotier a reproché à Raoul Blanchard d'avoir bloqué le progrès de la géographie urbaine au Québec en ne débouchant pas sur des problèmes, en livrant des résultats qui

³²³ dans les « Etudes Canadiennes ». Aussi dans « Montréal, esquisse de géographie urbaine » R.C.G., 1950, n°1-2 pp 31-46.

³²⁴ en particulier P. CAMU a consacré de nombreux articles à l'étude des ports. Par exemple : les ports de la province de Québec. C.G.Q., 1959, n°6, pp 393-401.

pouvaient sembler définitifs et décourageaient les recherches ultérieures³²⁵. On peut aussi se demander si la démarche monographique elle-même n'interdit pas la comparaison avec d'autres phénomènes de même famille et donc le développement d'une géographie générale – bien que le plan rigoureusement semblable adopté pour ces études ait pu sembler inviter aux comparaisons. En réalité il manque à cette géographie une problématique autre que la mise en évidence d'une situation originale, de l'unicité d'un fait urbain donné dans un milieu donné, celle-ci ne débouchant tout au plus que sur une typologie.

Aussi est-ce en prenant du champ par rapport à la situation québécoise que L. Trotier a pu ouvrir une autre voie de recherche. S'inspirant de la méthode américaine mise au point par Alexanderson³²⁶ et Morrissett et il établit une classification fonctionnelle des 38 villes du Québec de plus de 5.000 habitants, en utilisant le concept d'emploi « basic non-basic » et les valeurs K. calculées aux Etats-Unis³²⁷. Mais étant donné la faible taille de l'échantillon, les coupures permettant d'établir la typologie sont assez arbitraires.

Ce sont des Américains qui étendront l'étude du réseau urbain à l'ensemble du Canada et perfectionneront la méthode : J.W. Maxwell³²⁸ utilise la méthode du « basic employment » de Ullmann et Dacey (méthode des besoins minimaux) et fonde sa classification sur le calcul d'indices de spécialisation et la présence de fonctions dominantes. L. King trouve une classification légèrement différente de celle de Maxwell, mais stable entre 1951 et 1961, en appliquant l'analyse factorielle et discriminante à un grand nombre de variables décrivant le réseau urbain canadien³²⁹. Il compare dans un autre article la croissance des villes au Québec et en Ontario pour la période 1951-61³³⁰. Ses conclusions sont surtout d'ordre méthodologique : il essaie d'intégrer dans un modèle de croissance urbaine une « composante régionale » permettant de distinguer les systèmes urbains des deux provinces en fonction de critères économiques (types d'industrie différents) et culturels (dimension agricole, population française et anglaise). Mais cette traduction de la « composante régionale » lui semble insuffisante.

P.Y. Denis avait également amorcé de manière descriptive cette comparaison en 1963³³¹. En prenant le réseau urbain ontarien comme référence, il constatait le caractère « extrême » de la répartition des villes québécoises, comprenant une métropole démesurée et des petites villes, mais peu d'échelons intermédiaires, et l'attribuait au sous-développement économique du Québec.

C'est surtout le parallèle entre Montréal et Toronto qui devait intéresser par la suite les Canadiens français³³².

Le « but ultime » assigné par L. Trotier à cette recherche était cependant plus vaste : « comparer le réseau urbain du Québec aux autres dans le monde et surtout en Amérique du Nord ». C'est un peu l'objet de son dernier article sur « la genèse du réseau urbain du

³²⁵ - Recherches sociographiques, 1962, III, 1-2, pp 129-131.

³²⁶ - L. Trotier a travaillé aux Etats-Unis sous la direction de G. Alexanderson.

³²⁷ - TROTIER L. : Some functional characteristics of the main service centers of the province of Quebec. C.G.Q., 1959, n°6, pp 243-259.

³²⁸ - MAXWELL J.W. : The functional structure of Canadian cities : a classification. Geog. Bull, 1965, vol. VII, n°2, pp 79-104.

³²⁹ - KING L. : Cross sectional analysis of Canadian urban dimensions, 1951 and 1961. CG, 1966, vol. X, n°4, pp 205-222.

³³⁰ - KING L. : Discriminatory analysis of urban growth patterns in Ontario and Québec, 1951-61. AAAG, 1967, vol. LVII, pp 566-578.

³³¹ - DENIS P.Y. : La présence urbaine au Québec et dans l'Ontario. Aspects et tendances de son évolution mis en relief par quelques critères de comparaison. R.C.G., 1963, XVII, 1-2, pp 3-8.

³³² - CAYOUILLE G., HAMELIN L.E., de KONINCK R. : Un indice de primatie appliqué à la concurrence entre Montréal et Toronto. R.G.M., 1969, vol. 23, n°1, pp 27-38.

Québec »³³³ où en étudiant l'évolution numérique, l'évolution des fonctions et la répartition des villes, il caractérise le réseau urbain québécois par rapport à un modèle théorique, les principales distorsions étant attribuées à l'inégale distribution des densités.

Ces études sur le réseau urbain québécois n'ont suscité que trois ou quatre thèses, à Mc Gill et chez les Canadiens français. Elles ont été complétées par des travaux d'inspiration française sur les zones d'influence des villes : P. Cazalis en 1964³³⁴ a mesuré l'influence régionale de Sherbrooke, en se fondant sur la définition de la région par E. Juillard comme espace fonctionnel et en examinant le rayon d'action de la ville correspondant à chacune de ses fonctions.

Ce type de recherche a été poursuivi systématiquement pour l'ensemble du Québec par une équipe travaillant pour le Bureau des recherches économiques du Ministère de l'industrie et du commerce du Québec et comprenant les géographes H. Morrissette, J.V. Frenette et M. Lemieux³³⁵. La méthode utilisée combine les enquêtes du type de celles réalisées par Piatier en France sur le lieu de travail, de fréquentation des commerces de détail et des services pour les populations résidant dans les municipalités de moins de 5.000 habitants, et la classification par attribution de points utilisée par Hautreux et Rochefort pour leur étude du niveau supérieur de l'armature urbaine française. Les critères de hiérarchisation retenus ici sont le nombre de points reçus d'après les réponses aux questionnaires cités ci-dessus, la population de l'agglomération, la population desservie et la valeur des ventes du commerce de détail. 4 niveaux de centres ont ainsi été définis pour l'ensemble du Québec et les zones d'influence relevées ont servi de base à la définition des régions administratives du Québec.

En dehors de cette perspective régionale ou d'aménagement du territoire, les études d'ensemble du réseau urbain québécois ont été abandonnées par les géographes. L. Trotier les considère même comme « un peu dépassées », la géographie urbaine au Québec devant selon lui s'intéresser d'abord au problème crucial actuel de l'urbanisation en Amérique du Nord, la prolifération des banlieues, les types de milieux urbains.

Le point de vue intra-urbain n'avait jamais été complètement absent de la géographie québécoise. P. Camu avait dès 1957³³⁶ proposé une étude « objective » du paysage urbain d'après des critères définis numériquement (extension du bâti, densité, hauteur, âge et matériau des bâtiments) et le « plan fonctionnel » ou utilisation du sol. Cette méthode ne sera guère appliquée qu'à des fins descriptives³³⁷ et ce sont surtout des anglo-saxons (comme H. Lash, formé aux Etats-Unis et à Mc Gill) ou les services d'urbanisme comme celui de la ville de Montréal qui poursuivront ces recherches. La Direction de la Géographie à Ottawa a publié une série de cartes comparables pour les aires métropolitaines canadiennes³³⁸.

Les études de la structure intra-urbaine ont été de plusieurs types : quelques-unes concernent la totalité de l'organisation de l'espace urbain, comme celle de L. Trotier sur les « transformations récentes de l'agglomération québécoise » (C.G.Q., 1962-63) ou celle de L.M. Bouchard sur « les structures spatiales et l'interdépendance des villes de la conurbation du Saguenay » (C.G.Q., 1972, n°37). Peu nombreuses sont celles relatives à l'organisation des centres-ville, L. Beauregard étant pratiquement le seul à étudier les fonctions centrales ou la

³³³ - Recherches sociographiques, 1968, vol IX, n°1-2, pp 23-32.

³³⁴ - CAZALIS P. : Sherbrooke, sa place dans la vie de relations des Cantons de l'Est. C.G.Q., 1964, n°16.

³³⁵ - Les pôles d'attraction et leur zone d'influence. Enquête dirigée par J. Girard. Québec, Ministère de l'industrie et du Commerce, Bureau des recherches économiques, Etudes régionales, 1967.

³³⁶ - CAMU P. : Le paysage urbain de Québec. Géog. Bull, 1957, pp 23-35.

³³⁷ - par exemple : BUSSIERES P., TROTIER L. : Une carte de l'utilisation du sol de Rimouski. C.G.Q., oct. 1965, mars 1966, n°19.

³³⁸ - Canada, département of Mines and Technical Surveys, Geographical Branch. Urban analysis maps, 1/25.000è.

The Atlas of Canada, planches 100-103, « Urban growth and land use ».

répartition des commerces de détail³³⁹, P.Y. Denis a aussi écrit quelques articles sur la rénovation urbaine à Montréal (R.G.M. 1967 et 1971).

Les travaux ci-dessus sont essentiellement descriptifs. D'autres, tout en n'utilisant pas de méthodes quantitatives, se réfèrent aux modèles théoriques établis en particulier par l'école de Chicago. Ainsi la thèse de Ph D de F. Ricour : « suburbanisation et structures urbaines à l'Île Jésus » (Montréal, 1969), étudie l'espace bâti en s'inspirant à la fois des études françaises de quartier et des études américaines d'écologie urbaine. Sa méthode est basée sur l'établissement de correspondances spatiales permises par une cartographie fine, à l'échelle de l'îlot – pour laquelle les données statistiques n'ont été disponibles que depuis moins d'une dizaine d'années au Canada. En conclusion, elle retrouve, non seulement pour l'ensemble de la banlieue de Montréal, mais pour chacun des noyaux de développement de la banlieue dans l'île Jésus, une disposition auréolaire rappelant celle de Burgess. Il semble donc que les mécanismes expliquant le développement des agglomérations rendraient compte de celui de larges portions de banlieue, et F. Ricour définit l'habitat urbain comme « un mode de mise en valeur du sol, assujéti aux impératifs de la spéculation ».

L'équipe étudiant la zone périmétropolitaine de Montréal, composée de M. Bélanger, L. Trotier, de sociologues de Québec et d'architectes, avait abouti aux mêmes conclusions : la structure économique l'emporte, même à l'échelle du quartier, sur l'éventuelle individualisation de milieux de vie qui seraient déterminés par la seule population.

Si les Canadiens français semblent s'intéresser plutôt à la structure urbaine d'un point de vue écologique, en partant de la population, le phénomène de banlieue et la traduction spatiale de la croissance urbaine sont au centre des recherches menées chez les anglo-saxons.

Ainsi C. Langlois, travaillant pour la Central Mortgage and Housing Corporation, a mesuré les liens unissant la croissance urbaine et la spéculation foncière³⁴⁰, alors que M.K. Bridger et B. Greer-Wootten, de Mc Gill, ont étudié les relations entre le site et la croissance urbaine³⁴¹.

Mais l'apport anglo-saxon le plus important est sans doute l'introduction des méthodes quantitatives dans la géographie urbaine. En réalité ce ne sont pas des Canadiens anglais du Québec qui ont assuré la pénétration des méthodes américaines, mais bien des étrangers : B. Greer-Wootten formé au Royaume-Uni puis à Mc Gill, aujourd'hui professeur à l'Université du Québec à Montréal, et deux Français d'Aix-en-Provence : J.B. Racine (d'origine suisse) et H. Reymonde, professeurs à Sherbrooke puis à l'université d'Ottawa. La géographie urbaine est le domaine par lequel les méthodes quantitatives sont introduites au Québec, peut-être à cause de la faiblesse de la tradition anglaise dans cette branche ; ainsi d'emblée la géographie urbaine à Mc Gill a été américaine (à partir de 1961-62).

Les principales recherches au Québec ont été celles de B. Greer-Wootten « Spatial structure of the urban field »³⁴² qui propose un modèle théorique des relations entre une ville et son hinterland, en s'appuyant sur l'exemple de Montréal et du Québec méridional ; également celle de P. Faggin pour un modèle inductif de la valeur du sol à Montréal³⁴³, utilisant l'analyse de régression multiple ; enfin J.B. Racine, outre quelques articles parus dans la Revue de Géographie de Montréal, a préparé une thèse de doctorat d'Etat (soutenue à Aix-en-Provence en 1973), sur la banlieue sud de Montréal, étudiée à l'aide d'analyses factorielles.

³³⁹ - BEAUREGARD L., PELLETIER J. : Le centre-ville de Montréal. R.G.M., 1967, n°1 ; et cinq articles de L. BEAUREGARD, dans : Montréal, guide d'excursions. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1972.

³⁴⁰ - LANGLOIS C. : Problems of urban growth in greater Montreal. CG, 1961, vol. V, n°3, pp 1-11.

³⁴¹ - BRIDGER M.K., GREER-WOOTTEN B. : Landscape components and residential urban growth in western Montreal island. R.G.M., 1965, vol. XIX, n°1, pp 75-90.

³⁴² - thèse de Ph D ; Mc Gill, 1968.

³⁴³ - thèse de Ph D ; Mc Gill, 1970.

Ce type de recherches a pénétré à l'Université Mc Gill, où non seulement les deux thèses de Ph D citées, mais aussi quatre ou cinq thèses de maîtrise récentes, traitent la géographie urbaine avec des méthodes quantitatives et une problématique théorique. En revanche la géographie urbaine des Canadiens français est restée dans la tradition d'origine européenne. Peut-être une évolution est-elle amorcée depuis deux ou trois ans, avec notamment la nomination de P. Faggin à l'Université du Québec à Montréal et de P.Y. Villeneuve (formé aux Etats-Unis, à Washington) à l'Université Laval. Cela contribuera-t-il à mettre fin au paradoxe selon lequel ce sont surtout des « étrangers » étudiant le Québec qui assurent la liaison et s'efforcent même de réaliser une synthèse entre géographie canadienne française – ou européenne, et américaine ?

A cet égard, le volume publié à l'occasion du congrès international de géographie de Montréal en 1972³⁴⁴ témoigne d'une situation peut-être déjà ancienne et qui est amenée à se transformer, mais qui nous semble exprimer de façon presque caricaturale le défaut de communication, sinon l'incommunicabilité, entre ce qu'on a pu appeler « les deux solitudes » québécoises. Sans juger aucunement de la valeur des articles qui composent l'ouvrage, on peut remarquer à quel point le traitement de l'information, sa communication et finalement la nature des problèmes posés diffèrent d'un groupe à l'autre : la géographie canadienne française apparaît comme descriptive, littéraire (dans le sens où elle utilise surtout le verbe pour communiquer ses résultats), elle présente des chiffres peu élaborés, des tableaux bruts, sa problématique est fondée essentiellement sur la mise en valeur de l'originalité d'un fait géographique, démonstration pour laquelle le recours à l'analyse historique est la démarche la plus fréquemment requise. La géographie canadienne anglaise exprime les résultats d'analyses factorielles ou de régression, présente sous forme de tableaux ou de cartes des chiffres très élaborés. Elle se réfère continuellement à une géographie théorique de la ville et compare la réalité montréalaise aux schémas décrits ailleurs. Le vocabulaire utilisé – si on ne considère que les « extrêmes » – reflète ces deux perspectives : d'un côté site, originalité, histoire, habitat, milieu..., de l'autre modèle, système urbain, utilisation du sol, volume des interactions... Les deux articles de J.B. Racine plongent, l'un dans le monde anglophone (étude de la structure de l'utilisation du sol urbaine sur la rive sud au moyen d'une analyse factorielle), l'autre dans le milieu francophone, avec l'analyse « discursive » des fonctions métropolitaines de Montréal : simple juxtaposition chez un même chercheur, ou véritable liaison ?

Même s'il existe entre Canadiens anglais et français du Québec une mise en commun des résultats et une connaissance réciproque des travaux des uns et des autres, il ne semble pas qu'il y ait d'échange véritable en géographie urbaine, au niveau des méthodes et de la problématique de la recherche, chacun conservant ses habitudes de pensée. Peut-être la cause en est-elle une différence d'attitude fondamentale vis-à-vis de l'objet de recherche, les Canadiens français cherchant à mieux connaître le milieu québécois, alors que les Canadiens anglais considéreraient la province comme un laboratoire, un champ d'expériences permettant de perfectionner ou de tester des modèles théoriques élaborés dans le vaste contexte nord-américain.

C'est d'ailleurs sans doute l'ampleur du phénomène d'urbanisation autour des grandes villes et la similitude entre le Canada et les Etats-Unis, qui explique que l'intérêt des Canadiens se soit portée davantage vers les études intra-urbaines. Au contraire, la difficulté des comparaisons et de l'étude des systèmes de villes à l'échelle du Canada, à cause de la variété des types de villes, de leur petit nombre et des grandes distances les séparant, rend compte de la rareté des travaux sur le réseau urbain, où cependant avait été amorcée une liaison entre les

³⁴⁴ - Montréal, guide d'excursions pour le 22^e congrès international de géographie, publié sous la direction de L. Beauregard, Montréal, Presses de l'Université, 1972, 197 p.

géographes canadiens français et les recherches américaines.

La faiblesse de la tradition anglaise en géographie urbaine au Canada est aussi en partie responsable de l'importance de la pénétration des méthodes américaines chez les Canadiens anglais. C'est sans doute de ce domaine de recherches que risque de venir au cours des prochaines années une éventuelle synthèse des apports européens et américains, à condition que s'établisse une meilleure communication entre géographes francophones et anglophones, le mouvement ayant déjà été amorcé par des géographes extérieurs au Québec.

4- La géographie régionale

La géographie régionale n'occupe plus aujourd'hui au Québec qu'une place mineure, si l'on en juge par le petit nombre des travaux qui l'illustrent et des géographes qui l'annoncent au premier rang de leurs préoccupations. Mais le rôle qu'elle a joué dans l'évolution de la pensée géographique au Canada est tel qu'il mérite un développement particulier : c'est peut-être en effet dans ce domaine que s'expriment le plus visiblement les diverses conceptions des rapports entre l'homme et son milieu, question sans doute centrale pour la pensée géographique. Aussi, on n'essaiera pas dans cette étude d'envisager tous les travaux qui ont été consacrés à la géographie régionale, mais simplement de dégager les principales tendances.

a) La place de la géographie régionale

En 1972³⁴⁵, cette branche semble bien peu représentée parmi les géographes québécois : 8 seulement la placent au premier plan de leurs préoccupations (3 pour la « géographie régionale », 5 pour la « planification régionale ») et 11 en deuxième lieu (2 pour la géographie régionale et 9 pour la planification) après surtout la planification urbaine, la géographie des transports ou la géographie économique, et l'utilisation du sol. C'est donc essentiellement en fonction des besoins de la planification et de l'aménagement que subsiste l'intérêt pour la géographie régionale, comme le confirme l'étude de la fonction exercée par ces géographes : moins de la moitié (7 sur 19) sont professeurs d'université, proportion la plus faible enregistrée parmi les branches de la géographie étudiées jusqu'ici. On compte en outre deux professeurs dans des centres spécialisés en études régionales (à Ottawa), 3 urbanistes, 7 chercheurs, employés surtout par des services d'urbanisme et de planification du Québec (5), de l'Ontario (1) ou du Canada (3), 1 seulement travaillant dans le secteur privé. Ces géographes ont une formation peut-être plus courte que dans les autres branches (7 seulement ont un Ph D), mais pas sensiblement différente dans ses filières : 6 sont passés par la France, 4 par les U.S.A., 4 par Mc Gill, 2 par le Royaume-Uni, 5 seulement ayant fait toutes leurs études au Québec.

Le relatif manque d'intérêt pour la géographie régionale parmi les universitaires semble être un phénomène récent, postérieur à 1960 ou 1965 : on a vu en effet que, pour la période 1947-1972, la proportion des articles ou des thèses de géographie régionale dépassait rarement 5% (livre III, chap. 2). Or en 1953, P. Dagenais³⁴⁶ dénombrait parmi les thèses de géographie (BA ? MA et PhD) soutenues au Canada, 34% étudiant des régions sous tous leurs aspects. Cette proportion est peut-être grossie par la prise en considération des mémoires de BA, qui sont presque tous des petites monographies locales. Mais en 1962 encore, F. Grenier³⁴⁷ s'appuyant sur 111 titres publiés au Québec (thèses, ouvrages et articles « localisés », donc géographie strictement générale exclue) trouve encore 30% d'études de « géographie régionale pure », traitant tous les aspects géographiques d'un espace. On constate dans chacune des trois grandes universités québécoises, la disparition des thèses de géographie régionale après une date donnée : 1952 pour Mc Gill, 1961 pour Montréal et 1968 à Laval.

Peut-être faut-il mettre en relation ces abandons successifs des études de géographie régionale avec le petit nombre des travaux méthodologiques : la plupart de ces thèses étaient en effet des exemples de monographie régionale, apportant des connaissances sur un espace plus qu'une contribution à la notion de région et aux méthodes d'étude. Une seule à Laval envisage l'application d'une méthode graphique de délimitation régionale (Lemieux, 1962),

³⁴⁵ d'après : Répertoire de la géographie canadienne. Ottawa, 1972.

³⁴⁶ DAGENAIS P. : Caractères de l'activité géographique au Canada. RCG, 1967, vol. VII, pp 3-23.

³⁴⁷ GRENIER F. : Etat présent des études régionales sur le Québec. RS, 1962, vol. III, n°1-2, pp 89

une ou deux seulement parmi les plus récentes dans chaque université abordent la planification régionale et l'aménagement.

Les articles de revue, peu nombreux, ne s'orientent guère plus vers une discussion de la notion de région, mis à part quelques-uns rédigés le plus souvent par des non-québécois : par exemple ceux de M. Phliponneau sur la planification au Québec (RGM, 1958), de H. Baulig sur géographie générale et géographie régionale (CGQ, 1959) ou de Towle sur la perception de la régionalité dans le Bassin des Grands Lacs (RGM, 1966). Les autres sont des monographies, dont la moitié sur des régions extérieures au Québec, ce qui montre bien le rôle d'information, d'apport de connaissances globales qui semble être dévolu à ces études régionales.

La géographie régionale est demeurée relativement plus importante dans l'enseignement, où elle garde parfois la première place, même si les courbes de la figure 2 (p.) montrent une tendance à la diminution de sa part dans les programmes des universités entre 1949 et 1969, d'ailleurs plus prononcée à Mc Gill que chez les Canadiens français. C'est que dès l'origine la géographie régionale était considérée, tant par les Anglais comme J.W. Watson³⁴⁸ ou N.V. Scarfe³⁴⁹, que par les Canadiens français, comme « l'expression la plus complète de notre science », dans la mesure où elle n'est pas « un simple travail d'inventaire », mais étudie les « rapports de cause à effets », les « combinaisons d'éléments physiques et humains »³⁵⁰.

Or dès cette époque le rôle formateur de la géographie régionale était remis en question par les Américains et dans le même article³⁵¹ P. Dagenais évoquait la suggestion du National Research Council³⁵², selon laquelle il faudrait réduire l'enseignement de la géographie régionale au profit de la géographie générale qui semble un meilleur entraînement pour les géographes, même lorsqu'il s'agit par la suite d'étudier et de comprendre des régions.

C'est d'ailleurs des étudiants que sont venues les plus fortes oppositions à la géographie régionale, qui leur semblait un recul sur le plan des connaissances par rapport aux enseignements de géographie générale. Peut-être la géographie régionale leur semblait-elle présenter moins d'intérêt dans la mesure où elle ne s'appuyait pas suffisamment sur une problématique et une méthodologie spécifiques et bien définies.

b) Les réflexions sur la région

La réflexion sur le thème de la région – définition, méthodes d'étude, intérêt pour la géographie – n'est cependant pas absente au Québec. Mais, plus souvent elle apparaît comme l'écho de discussions élaborées ailleurs – particulièrement en France – qu'elle ne donne lieu à des illustrations locales originales.

On ne reviendra pas sur les conceptions exprimées plus ou moins implicitement dans les ouvrages de R. Blanchard et qui ont été déjà envisagées (livre II, chapitre 2, 1).

Dès 1946³⁵³ B. Brouillette met en garde contre le déterminisme que pourrait entraîner la seule prise en compte des régions naturelles, et propose de s'intéresser aux « régions organiques » où les gens sont liés entre eux par des intérêts communs. Il se réclame de la doctrine du « régionalisme », dans la constitution de laquelle « les géographes français ont joué un grand

³⁴⁸ WATSON J.W. : Geography in relation to the physical and social sciences. RCG, 1952, vol VI.

³⁴⁹ SCARFE N.V. : The teaching of geography in Canada. CG, 1955, pp 1-8.

³⁵⁰ DAGENAIS P. : Caractères de l'activité géographique au Canada, RCG, 1953, vol. VII, p. 22.

³⁵¹ DAGENAIS P. : Caractères de l'activité géographique au Canada, RCG, 1953, vol. VII, p. 22.

³⁵² Preliminary Report of Conference of Committee on Training Standard in the Geographic Profession, National Research Council, Hershey, Pennsylvania, 17 p. Cité par Dagenais.

³⁵³ BROUILLETTE B. : Les régions géographiques de la province de Québec. in Notre Milieu, éd par E. Minville, Montréal, Fides, 1946.

rôle » et qui selon lui étudie « ce qui relie l'homme au milieu géographique et les horizons possibles que ce lien ouvre pour le bien-être et le progrès humain ». B. Brouillette voit dans l'établissement de ces relations spécifiques un remède à l'uniformité trop grande des genres de vie américains : il semble que ses « régions organiques » soient donc avant tout des régions culturelles où les choix humains déterminent les caractères propres à chaque région.

Benoît Brouillette s'interroge sur la compatibilité entre les régions géographiques, prises comme cadre d'étude du Québec par R. Blanchard et les régions économiques telles qu'elles sont définies par les recensements : sa recherche se limite à ajuster ces régions géographiques aux limites administratives les plus proches, de façon à pouvoir utiliser les statistiques pour les décrire. (Cet ajustement pose parfois des problèmes difficiles au Québec, en particulier sur la rive gauche du Saint-Laurent, où les comtés s'étendent parfois perpendiculairement au fleuve très loin dans l'intérieur des terres, recouvrant des zones où la densité du peuplement en particulier est très hétérogène. Il faut donc descendre à l'échelle de la municipalité pour tracer les limites).

Dans un article ultérieur, en 1959³⁵⁴, B. Brouillette précise la dichotomie entre les « régions géographiques », « où les traits physiques et humains se ressemblent et confèrent une certaine unité à l'ensemble », et les « régions économiques » « où le rayonnement économique s'effectue à partir d'un centre urbain, dont l'unité s'exerce par les moyens de communication et qui s'étendent sur plusieurs parties dont le relief, le climat, la végétation et les modes d'exploitation différent ». Mais la principale préoccupation de B. Brouillette reste d'essence pédagogique : « donner un cadre précis aux études régionales » et il propose de nouvelles cartes pour le découpage du Québec en régions.

On ne trouve guère à cette époque d'articles sur la notion de région rédigés par des Canadiens anglais. Toutefois, dans l'ouvrage collectif « Canadian Regions »³⁵⁵, édité par D.F. Putnam en 1952 – auquel B. Brouillette a d'ailleurs participé – semble prévaloir une conception fondée sur les rapports entre les villes et l'environnement « dont elles sont le produit mais qu'elles tendant aussi à dominer » (p. 41). Si, pour des raisons pratiques, les grands ensembles étudiés s'appuient le plus souvent sur des limites provinciales, un chapitre pour chacun d'eux s'intitule « region and cities », les centres urbains constituant alors l'articulation de l'analyse (après qu'aient été envisagés les traits physiques, humains et économiques de l'ensemble considéré). La conception du fait régional semble toutefois largement idiographique et les auteurs parviennent souvent à mettre en évidence l'originalité de la région étudiée.

Alors que les Canadiens français ne font guère référence à une méthode d'étude de la région et reprennent bien souvent le « plan à tiroirs » à la Blanchard, dont F. Grenier pourra encore dénoncer l'application mécanique en 1962³⁵⁶, certains anglo-saxons semblent envisager plus tôt les problèmes techniques et méthodologiques posés à la géographie régionale : en 1959, J.R. Mackay (alors professeur à Vancouver, après l'avoir été quelque temps à Mc Gill) propose quelques applications des méthodes quantitatives à la géographie régionale, en suivant l'exemple des Américains : « to ensure the continued growth of regional geography as a scholarly pursuit and to solve complex problems »³⁵⁷. Ainsi est envisagée l'utilisation de l'ordinateur pour des calculs de régression multiple, l'étude des distributions spatiales, et les analyses factorielle et discriminante pour subdiviser les régions et établir leurs limites.

Il ne semble pas que ces propositions aient rencontré beaucoup d'échos dans la recherche

³⁵⁴ BROUILLETTE B. : Les régions géographiques et économiques de la province de Québec. CGQ, 1959, pp 65-83.

³⁵⁵ Canadian regions, a geography of Canada, Ed. by D.F. Putnam, Dent, Ild, Toronto, 1952, 601 p.

³⁵⁶ GRENIER F. : Etat présent des études régionales sur le Québec. RS, 1962, vol. III, n°1-2, pp 89-97.

³⁵⁷ MACKAY J.R. : Regional geography : a quantitative approach, CGQ, 1959, n°6, pp 57-63.

régionale, en tout cas pas au Québec. Aussi le bilan que dressait F. Grenier³⁵⁸ en 1962 était-il particulièrement pessimiste : « Force nous est de constater, que presque toutes les études régionales faites jusqu'ici dans le Québec se situent en marge des préoccupations méthodologiques qui, de Vidal de la Blache à Blanchard et à Juillard ont conduit à dégager, en Europe comme en Afrique, les notions de “régions homogènes” et de “régions nodales”. C'est là une explication générale de la faiblesse des études régionales sur le Québec ».

F. Grenier critique l'orientation des travaux de géographie des H.E.C. : « tout le temps consacré par certains géographe du Québec à définir des régions soi-disant économiques ... eût été mieux utilisé à poser plus rigoureusement le cadre méthodologique de la définition puis de l'analyse des structures géographiques régionales ».

Quant aux quelques dizaines de monographies compilées par les auteurs, elles « fournissent d'abondant et précis éléments descriptifs, fondamentaux pour la connaissance de toute région », mais ne se limitent souvent à cette seule description, sans apporter ni « l'explication ni la preuve », autres « étapes indispensables de l'analyse scientifique ».

A ces déficiences méthodologiques, F. Grenier propose comme remède, outre une meilleure formation des chercheurs, la définition d'une « philosophie, ou d'une moins d'une fin aux recherches », dans la mesure où les « perspectives régionales traditionnelles semblent dépassées, stérilisantes dans le contexte Québécois actuel ». L'aménagement du territoire fournirait peut-être ces « problématiques régionales dont l'absence explique aujourd'hui dans de nombreux cas, la banalité des résultats ».

Plus encore que pour d'autres branches de la géographie, étant donné le caractère synthétique de la recherche régionale, l'amélioration des conditions matérielles semble nécessaire à son développement, tant en ce qui concerne l'élaboration des documents de base que l'approfondissement des sciences connexes et la disposition des moyens financiers. Le retard et les insuffisances de la géographie régionale québécoise ont donc également, selon F. Grenier, des causes extérieures qui viennent s'ajouter aux problèmes méthodologiques.

L'attitude des autres spécialistes de sciences humaines pose également la question du rôle du géographe : l'économiste P. Harvey, commentant la publication de F. Grenier, fait d'abord remarquer à quel point ce dernier est encore tributaire d'une optique « vidalienne », lorsqu'il estime nécessaire la « définition rigoureuse » d'une région et de sous-régions – alors que la conception de la région polarisée laisse de côté le problème des frontières – ou lorsqu'il envisage l'existence d'une « personnalité » de l'ensemble régional. P. Harvey n'en suggère pas moins une collaboration entre l'économiste et le géographe, auquel il propose – paradoxalement – de réserver l'étude des régions homogènes, de leurs frontières, de l'étanchéité de ces frontières, alors que l'économiste intégrerait ces aires en un modèle explicatif cohérent, un modèle spatial articulé.

Des études régionales ultérieures réalisées par des géographes du Québec ont cependant illustré la notion de région fonctionnelle. Les principales ont été mentionnées dans le chapitre concernant la géographie urbaine (p.) puisqu'il s'agissait essentiellement de définir des zones d'influence à partir du rayonnement spatial des fonctions urbaines, sur le modèle de travaux français surtout. Il semble toutefois que la recherche fondamentale en ce domaine n'ait pas progressé, comme en témoigne la diminution du nombre des thèses et articles de géographie régionale.

C'est bien d'un renouveau de la problématique, comme le souhaitait F. Grenier, qu'est venu un regain d'intérêt pour la région, à la faveur d'une prise de conscience de la nécessité d'un aménagement du territoire québécois et de l'intervention des géographes dans la planification

³⁵⁸ GRENIER F. : Etat présent des études régionales sur le Québec. RS, 1962, vol. III, n°1-2, pp 89-97.

régionale. On peut dire qu'à l'heure actuelle la géographie régionale au Québec est avant tout une géographie appliquée.

c) La planification régionale

Ce mouvement est apparu relativement tôt au Québec : ainsi dès 1953 P. Dagenais assurait la direction du Service de la Géographie nouvellement créé au Ministère de l'Industrie et du Commerce. Celui-ci devait entreprendre la réalisation d'une dizaine de monographies couvrant l'ensemble des régions économiques de la province (dont deux seulement furent menées à bien)³⁵⁹.

Il semble que la venue de M. Phlipponneau ait contribué à accélérer le processus : par ses articles³⁶⁰, son ouvrage sur les Cantons de l'Est³⁶¹, sa participation à Québec en 1958 au premier symposium de géographie appliquée tenu au Canada³⁶², où J. Gottmann fut également invité. Les auteurs s'accordent pour situer après 1960 le véritable démarrage de la prise de conscience des problèmes d'aménagement, que certains le jugent tardif, comme M. Bélanger³⁶³, ou plutôt précoce, comme R. Parenteau : « L'entreprise de planification est amorcée chez nous. Le gouvernement du Québec a joué un rôle d'initiateur dans ce domaine en Amérique du Nord, en créant dès 1961, un conseil d'orientation économique chargé, précisément, de préparer un plan d'aménagement des ressources humaines et matérielles ».³⁶⁴

Le « climat » de la recherche canadienne dans ce domaine semble effectivement un peu différent de celui du Québec, comme en témoigne le compte-rendu par F. Grenier des 1000 pages de Mémoires préparés pour la conférence à Ottawa du Ministère du Nord canadien et des ressources nationales, en juillet 1961 et de la conférence intergouvernementale tenue à Montréal en octobre 1961³⁶⁵. Si « une certaine importance a été accordée aux aspects régionaux de la mise en valeur des ressources », il a semblé à F. Grenier que les compétences en matières de développement régional étaient par beaucoup attribuées au gouvernement fédéral, ce qu'il juge être une excessive « foi dans le planisme », et que les concepts régionaux utilisés étaient mal définis. De plus règne une tonalité générale d'optimisme peu susceptible d'aiguillonner les planificateurs : « il y a toujours, semble-t-il, dans le subconscient de chaque Canadien, et même des spécialistes, un vague sentiment de l'abondance des richesses encore mal évaluées qui doivent se trouver dans notre immense forêt boréale, nos vastes étendues lacustres, nos grands fleuves et rivières et aussi, bien entendu, notre "grand" Nord encore passablement mystérieux ».

L'accent ayant été mis sur la nécessité de développer la recherche, il a été créé en avril 1962 un Conseil canadien de recherches urbaines et régionales, financé par la Société centrale d'hypothèques et la fondation Ford, et chargé de coordonner les recherches et de fournir la documentation.

Au Québec, la mise en œuvre d'une politique d'aménagement du territoire se heurte à la

³⁵⁹ PEPIN P.Y. : La mise en valeur des ressources naturelles de la région Gaspésie-Rive sud, Québec, 1962, 320 p.

L'avenir économique et social des Cantons de l'Est. Un problème type de planification régionale de la province de Québec. Québec, Ministère de l'Industrie et du Commerce, Service de la Géographie, publication n°2, 219 p.

³⁶⁰ Problèmes de planification régionale de la province de Québec. RCG, 1958.

³⁶¹ L'avenir économique et social des Cantons de l'Est. Un problème type de planification régionale de la province de Québec. Québec, Ministère de l'Industrie et du Commerce, Service de la Géographie, publication n°2, 219 p.

³⁶² Compte-rendu dans CGQ, 1958, pp 5-55.

³⁶³ BELANGER M. : Rapport de synthèse sur les enquêtes participation soumis au Conseil économique régional Saguenay Lac Saint Jean. Jonquières, sept. 1966, 59 p.

³⁶⁴ PARENTEAU R. : in Les Grands aménagements régionaux, 1965, n°7, pp. 94-100.

³⁶⁵ « Les ressources et notre avenir ». Paru dans RS, 1961, n°2.

même structure de l'espace « contrasté, extrêmement vaste et peuplé », et aux mêmes habitudes de pensée que dans le reste du Canada. Ainsi, selon M. Bélanger : « habitués à de vastes espaces où durant longtemps les problèmes se résolvaient d'eux-mêmes par le déplacement spontané des populations à la recherche de terres nouvelles, appartenant à un état continental et participant à la riche économie nord-américaine, nous croyons encore aux ressources illimitées, à la magie des espaces à conquérir, alors que bientôt nos régions centrales connaîtront des densités européennes et mégalopolitaines, alors qu'approche le temps où nos ressources naturelles par l'effet d'une exploitation dévastatrice ou d'une demande sans cesse accrue se feront de plus en plus rares »³⁶⁶.

Mais il s'ajoute au Québec le souci de préserver un équilibre spatial entre une région métropolitaine qui semble démesurée à l'échelle de la province – même si elle ne l'est pas à l'échelle américaine – « pôle de croissance majeur qui absorbe toutes les initiatives »³⁶⁷, et des régions périphériques en stagnation ou en voie de dépeuplement qu'on ne peut se résoudre à abandonner. Peut-être en partie parce que ces zones rurales portent en elles l'image persistante d'une certaine civilisation canadienne française, et c'est en ce sens que G. Dubreuil parle d'une permanence de l'idéologie rurale dans le processus de l'aménagement du territoire. La politique de décentralisation serait d'autant plus volontiers mise en œuvre que les responsables politiques sont à Québec, à l'écart du grand axe économique sud-ontarien-montréalais, et selon G. Dubreuil ils ne sont donc pas « en esprit et en situation géographique, au cœur du problème »³⁶⁸.

Les points d'application de l'aménagement du territoire au Québec ont donc été d'une part le développement de l'urbanisme – pris au sens large – surtout dans la région montréalaise – et d'autre part la planification régionale – appliquée jusqu'à présent à quelques régions périphériques seulement.

Dans le premier domaine on peut noter en 1963 la création d'une commission provinciale d'urbanisme, organisme consultatif, et la préparation d'un plan-témoin de Montréal « Montréal horizon 2000 » qui couvre une zone de 35 miles autour de l'agglomération et pour lequel le service d'urbanisme de la ville de Montréal joue évidemment un rôle important.

Urbanisme et planification régionale sont d'ailleurs souvent associés et les commissions responsables sont largement pluri-disciplinaires : ainsi M. Bélanger, professeur de géographie à Montréal, est coordonnateur de la sous-commission québécoise d'aménagement régional (qui comprend en outre un ingénieur forestier, un sociologue, deux urbanistes, deux autres géographes : P. Cazalis et H. Dorion, professeurs à Laval, un anthropologue et un économiste et est dirigée par un urbaniste-conseil). Cette commission fait partie de la Fédération québécoise pour l'habitation, l'urbanisme, l'aménagement et le développement des territoires, qui a organisé les 13 et 14 octobre 1967 à Montréal d'importantes journées d'études³⁶⁹.

Les principales réalisations en matière d'aménagement régional au Québec ont été entreprises dans le cadre de la législation ARDA (Agricultural Rehabilitation and Development Act, promulguée à Ottawa le 22 juin 1961) entérinée au Québec par la loi du 26 juin 1963 sur l'Aménagement Régional et le Développement Agricole. Cette loi autorise le ministère de l'Agriculture et de la Colonisation à élaborer des plans pour le progrès technique, économique et social des régions rurales et à poursuivre des enquêtes et des études dans ce but.

³⁶⁶ BELANGER, M. : L'espace québécois, in *Le Québec face à l'aménagement régional*. ARDA, FQHUADT, 1967.

³⁶⁷ BELANGER, M. : L'espace québécois, art. cité.

³⁶⁸ DUBREUIL G. : Culture et aménagement du territoire, in *Le Québec face à l'aménagement régional*. ARDA, FQHUADT, 1967.

³⁶⁹ Le compte-rendu est publié dans « *Le Québec face à l'aménagement du territoire*. ARDA, FQHUADT, 1967, 245 p.

L'expérience pilote a été celle du Bureau de l'Aménagement de l'Est du Québec, fondé en juin 1963 comme une compagnie privée et faisant suite au Comité d'Orientation économique du Bas Saint-Laurent et à la Fédération économique de la Gaspésie, constitués dès 1956. Le but était d'établir un plan directeur d'aménagement, avec la participation de la population. 80 spécialistes de disciplines diverses ont participé aux enquêtes, dont 7 géographes pour la plupart universitaires. Ce travail d'envergure a donné lieu à la publication en 1965 de volumineux rapports³⁷⁰, de caractère plus socio-économique que spatial. 250 M de dollars ont été investis en 5 ans dans la réalisation du projet. Il ne semble pas qu'ait été dressé de bilan de l'expérience jusqu'à maintenant.

D'autres enquêtes préalables à l'aménagement des régions rurales ont été entreprises sous l'égide de conseils économiques régionaux, en 1966 au Lac Saint Jean et en 1967 dans l'Etchemin, les rapports ayant été rédigés par un géographe, M. Bélanger³⁷¹. Une méthodologie semble s'être dégagée pour ces études, fondées essentiellement sur des enquêtes et sur une participation effective de la population, qu'il faut « sensibiliser à ses propres problèmes, de sorte que l'aménagement devienne, à travers la « conscience citoyenne », une forme d'éducation permanente »³⁷². Les recherches doivent être multidisciplinaires : « dès le départ, l'aménagement du territoire sera une œuvre commune. Il n'y a pas dans ce domaine d'approche privilégiée, il y a d'abord et surtout un travail d'équipe »³⁷³.

Mais les géographes souhaitent un élargissement du cadre de la planification régionale. Depuis longtemps l'idée a été avancée « qu'une conception un peu rigoureuse du concept de région nous amènerait peut-être à considérer l'ensemble du Québec comme une seule et unique région polarisée autour de l'agglomération montréalaise »³⁷⁴. M. Bélanger l'a reprise : « il n'y a, en vérité, qu'une région-plan au Québec qui est l'ensemble du territoire québécois, dans lequel on distingue, en plus du Québec inhabité, deux grands ensembles : celui des régions centrales et celui des régions périphériques, ensembles dont les destins sont étroitement liés ». Aussi, « il est essentiel, il est urgent dans la perspective d'une politique d'aménagement du territoire que le Québec soit considéré d'abord dans son ensemble, car les problèmes régionaux ne se déduisent pas de l'étude des régions, mais se discutent à la lumière de politiques régionalisées »³⁷⁵. Autrement dit, une planification sectorielle devrait précéder l'aménagement du territoire, ce qui donnerait aux aménageurs de plus grandes possibilités d'agir sur les instances économiques et exigerait également qu'une véritable politique régionale soit définie, ce que souhaitent les géographes.

Certains attribuent d'ailleurs au géographe un rôle spécifique dans le processus d'aménagement du territoire : critiquant la conception technocratique de l'aménagement qui a souvent la tentation de faire table rase avant de construire et qui ne se préoccupe pas des structures préexistantes, M. Bélanger demande que l'on consulte les universitaires « qui sauront faire les études préalables à l'aménagement, c'est-à-dire poser les problèmes d'un milieu avant de songer à des programmes précis d'intervention »³⁷⁶.

Ainsi, la plus grande partie de la géographie régionale québécoise actuelle semble liée à la

³⁷⁰ BAEQ, Esquisse du plan (11 vol.) Mont Joli, 1965.

³⁷¹ BELANGER M. : Rapport de synthèse sur les enquêtes participation soumis au conseil économique régional. Saguenay-Lac Saint Jean. Jonquières, sept. 1966, 59 p ronéo.

L'Etchemin : rapport de synthèse. Office de développement régional de l'Etchemin, Lac Etchemin, 1967.

³⁷² BELANGER M. : Présentation dans CGQ, 1972, n°37, p 178 de l'ouvrage de M. Charney et M. Bélanger : Architecture et Urbanisme du Québec, Montréal, P.U.M., 1971, 63 p.

³⁷³ BELANGER M. : rapport cité, 1967

³⁷⁴ GRENIER F. : art. cité, 1962

³⁷⁵ BELANGER M. : rapport cité, 1967.

³⁷⁶ BELANGER M. : art. cité, 1972.

problématique de l'aménagement du territoire et constitue peut-être la branche la plus représentative de la géographie appliquée dans la province. Des changements importants dans la conception de la géographie régionale sont donc intervenus depuis la publication des premières monographies. Leur signification s'éclaire si on les met en relation avec l'évolution des idées sur la géographie au Canada.

d) Région et pensée géographique

Nous nous appuyons sur un article très intéressant de J.W. Watson³⁷⁷ qui replace la réflexion régionale au centre de la pensée géographique. A propos des études de géographie régionale consacrées à l'ensemble du Canada cet auteur anglais donne une interprétation de l'évolution des conceptions canadiennes sur les rapports de l'homme et de son milieu – valable chez les Anglo-saxons, mais qu'on peut suivre parallèlement chez les Canadiens français le plus souvent. Son hypothèse est que « l'évolution de la pensée géographique reflète dans une certaine mesure les transformations de la géographie du pays ».

Ainsi vers la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle le cadre adopté pour les descriptions régionales est celui des régions naturelles, la région s'identifie au paysage et à la notion de milieu géographique. J.W. Watson montre comment cette interprétation environnementaliste, plus ou moins déterministe des relations de l'homme et de son milieu, pouvait être liée aux problèmes que rencontrait alors la mise en valeur du Canada : jusqu'à la première guerre mondiale le pays étendait sa « frontière », devait vaincre la « barrière » du bouclier, la sécheresse des Prairies du Sud-Ouest et de la Colombie britannique intérieure, et avancer contre la forêt dans les marges nord-orientales. Une illustration typique de cette dépendance de l'homme par rapport à son environnement serait donnée par l'ouvrage de G. Taylor : « Canada, a study in cool continental environments and their effects on British and French settlements » (1967).

Par la suite, Tatham en Ontario et Brouillette au Québec introduisirent le concept de possibilisme développé en Europe et en Amérique : au fur et à mesure que s'accroissent la densité du peuplement et les manifestations du pouvoir des hommes sur la nature, à la faveur notamment des grandes entreprises gouvernementales canadiennes, l'accent est mis par les géographes sur le « man's rôle in changing the face of the earth ». Les nombreux travaux de géographie historique des Canadiens anglais ont mis en évidence les transformations du paysage par des changements économiques et culturels. Ainsi dans le chapitre consacré aux « racines de la géographie canadienne » par H.A. Innis dans l'ouvrage de Warkentin³⁷⁸ sont envisagées non pas « la roche, l'eau et le climat » mais « les différentes manières dont les Esquimaux, les Indiens, les chasseurs de fourrure européens, les fermiers, les forestiers, les constructeurs de routes et de villes développèrent le pays »³⁷⁹. Parallèlement, l'idée de paysage culturel et d'aires culturelles se substitue à celles de régions naturelles.

Même la géographie physique est envisagée dans les ouvrages de géographie régionale en fonction des possibilités qu'elle offre à l'homme : alors que dans les travaux de R. Blanchard par exemple elle constituait un chapitre à part entière, certes relié aux autres mais ayant sa propre logique, dans l'ouvrage de Warkentin le chapitre rédigé par L.E. Hamelin et P. Clibbon examine les traits de relief surtout du point de vue de leur signification pour l'homme : « the look is at a man-oriented world »³⁸⁰. Cette signification évolue alors en fonction de la perception qu'en ont les hommes : ainsi l'image du bouclier, négative au temps

³⁷⁷ WATSON J.W. : Canada's geography and geographies of Canada. The Canadian Cartographer, 1968, vol. 5, n°1, pp. 25-36.

³⁷⁸ WARKENTIN, J. ed : Canada, a geographical interpretation, Toronto, Methuen, 1968, 608 p.

³⁷⁹ WATSON, J.W. : art. cité.

³⁸⁰ WATSON, J.W. : art. cité.

de la colonisation où il était considéré comme une barrière, est devenue positive : une fois levé l'obstacle des difficultés d'accès, sa richesse minière est devenue exploitable et il peut être actuellement considéré comme le centre, le cœur du Canada.

Au fur et à mesure que le contrôle humain devenait plus important sur l'espace, le contenu même de la géographie régionale a changé : la localisation et les flux, l'emplacement et l'accessibilité deviennent les éléments géographiques les plus importants : la pensée géographique met alors l'accent sur le rôle des places centrales, sur l'importance des relations dans la vie régionale et le concept de région fonctionnelle dominée par les réseaux urbains remplace celui de régions homogènes, combinaison de facteurs physiques et humains.

En même temps « la géographie régionale ne s'intéresse plus à l'identification et à l'addition de tous les facteurs possibles expliquant l'existence d'une région mais voit les régions en termes de problèmes spécifiques ou de thèmes majeurs ». J.W. Watson montre ainsi que l'on s'est écarté de la géographie régionale traditionnelle, au point qu'il relève dans l'ouvrage de Warkentin une présentation des Prairies sans géographie des sols et de la Colombie britannique sans ses montagnes... Même l'arctique canadien est traité par J.B. Bird avec un minimum de géographie physique. Désormais, en géographie régionale, « man is the measure ».

Les découpages régionaux sont eux aussi fondés sur des problèmes, et surtout sur des facteurs humains : ainsi P. Biays traite le Québec méridional comme une région en raison de l'héritage culturel particulier que la province continue d'assumer à l'heure actuelle, alors que J.W. Watson dans un autre ouvrage³⁸¹ l'inclut avec l'Ontario dans un « Canada central » où il considère que les perspectives de développement industriel et commercial sont les mêmes par rapport au reste du pays.

Le développement économique, l'exploitation des ressources et peut-être davantage au Québec l'aménagement régional sont aujourd'hui les trois grandes problématiques retenues pour la géographie régionale, auxquelles s'ajoute peut-être une dimension culturelle, avec l'étude du comportement et de la perception de l'environnement chez les Anglo-saxons et la défense de l'identité canadienne française au Québec – une forme de « régionalisme » ?

On retrouve donc dans l'évolution de la pensée géographique canadienne, et particulièrement en ce qui concerne la géographie régionale, les grandes étapes constatées en Europe et en Amérique – et en cela rien d'étonnant, étant données l'importance et la persistance des liaisons entre les géographes du Canada et ceux de ces pays. L'interprétation qu'en donne J.W. Watson a cependant l'intérêt de montrer que cette évolution n'a pas été complètement indépendante des transformations du milieu géographique canadien, et qu'il existe au contraire une correspondance entre celles-ci et les conceptions illustrées par les géographes canadiens des relations homme milieu.

³⁸¹ WATSON J.W. : Canada : its problems and prospects. Longmans Canada Ltd, Toronto, 1968, 320 p.

5- Le Nord

Nous n'avons pu recueillir une information suffisante pour donner lieu à une étude exhaustive des travaux entrepris par les géographes sur cette zone : les organismes de recherche sont nombreux et leurs publications très dispersées, parfois sous formes de rapports inédits. De plus il s'agit d'un domaine en progression rapide, souvent difficile à saisir. Des précisions ayant déjà été données dans l'étude statistique des recherches et surtout dans le chapitre concernant la géomorphologie, nous ne retiendrons ici que quelques aspects importants concernant ce thème.

Plus qu'ailleurs il faut signaler l'importance des cadres dans lesquels s'effectue la recherche, et la rareté des entreprises isolées, essentiellement en raison de la difficulté des conditions matérielles du travail sur le terrain. Comme ce domaine intéresse les gouvernements, surtout depuis la seconde guerre mondiale, pour des raisons stratégiques et économiques, le Nord bénéficie d'administrations spéciales : au niveau fédéral le Ministère du Nord a été créé en 1953 (les Affaires Indiennes s'y sont ajoutées depuis). Au Québec la Direction du Nouveau Québec a été créée en 1963.

En plus de ces ministères, des organismes de recherche pure ont été fondés : parmi les principaux, on a déjà mentionné l'Arctic Institute en 1945, la Direction de la Géographie à Ottawa (qui, sans être spécifiquement destinée à l'étude du Nord y a consacré un grand nombre de ses travaux³⁸², par exemple la moitié des articles de son Bulletin), le Mc Gill Sub-Arctic Research Laboratory à Shefferville en 1954, le Centre d'Etudes Nordiques de l'Université Laval en 1961 ; en 1964 s'ouvre le Laboratoire nordique d'Inuvik (à 1200 milles au nord d'Edmonton) du Ministère des Affaires indiennes et du Nord Canadien ; en 1966 est créé un centre de recherches économiques de l'Arctique québécois par le directeur de l'Institut d'économie appliquée des H.E.C. de Montréal. Des universités soutiennent des groupes de recherche, comme l'« Institute for Northern Studies » de l'Université de Saskatchewan. On dénombre actuellement au Canada plus d'une vingtaine de centres de recherches nordiques dirigés par les Universités ou les gouvernements et recevant des sources de financement très diverses, auxquels il faudrait ajouter les centres d'étude dépendant de compagnies privées.

Tous ces organismes et laboratoires publient des travaux (dont certains ont été déjà évoqués à propos de la géomorphologie) auxquels participent des géographes. Ils organisent parfois des symposiums, comme celui de l'Institut arctique sur les transports dans l'Arctique et le Moyen-Nord organisé à Montréal en mars 1969³⁸³. Une conférence nordique canadienne réunit chaque année depuis 1967 les représentants des centres de recherche nordique (universitaires et gouvernementaux), qui présentent des rapports d'activité et des projets.

Le Nord est-il pour la recherche géographique la « dimension fondamentale » dont parle L.E. Hamelin³⁸⁴ pour le Canada ? « The North, that chimera, a really ill-defined and temporally in flux ... is both reality and mystique to the nation's inhabitants »³⁸⁵.

Les « mythes du Nord » successifs ont été parfois soutenus et encouragés par les universitaires, dont certains géographes, et constituent en tout cas une constante des idées sur la géographie du Canada.

J.W. Watson³⁸⁶ rappelle ainsi la première phase de dénigrement qui, depuis J. Cartier

³⁸² Voir FRASER J.K. : Activities of the Geographical Branch in northern Canada, 1947-57. Arctic, 1957, n°10, pp 244-250.

³⁸³ Compte-rendu : SATER : Arctic and Middle North transportation. Washington, déc. 1969, 204 p.

³⁸⁴ HAMELIN L.E. : Le Canada, Paris, PUF, 1969.

³⁸⁵ KUPSCH W.O. : The Musk-ox, 1972, n°10, p. 3.

³⁸⁶ WATSON J.W. : The role of illusion in north american geography : a note on the geography of north

évoquant « le pays que Dieu a donné à Caïn » se poursuit 400 ans plus tard encore : c'est la barrière, la sauvagerie la région dont la réputation dure et amère la laisse en arrière et non développée. Au contraire, avec Bruce et Camsell, les explorateurs du Nord comme Stefansson et les révélations de la seconde guerre mondiale, le « grand désert, le nord sauvage devient l'opportunité, la destinée du Canada ». L'illusion inverse s'installe, le Nord est devenu la « nouvelle frontière », et contient les perspectives d'avenir du Canada. L'engouement est tel que des géographes comme G. Taylor ont pu fournir des estimations quant aux possibilités de peuplement ou même d'exploitation agricole (la vallée du Mackenzie étant comparée à celle du Saint-Laurent) qui se sont révélées depuis beaucoup trop optimistes. Les rapports ultérieurs sur les Territoires du Nord-Ouest présentent des vues plus raisonnables (par exemple les travaux de Turner et Wonders). Trevor Lloyd³⁸⁷ montre même qu'aujourd'hui, « not only is the frontier not expanding, it is actually collapsing » et qu'il y a plus de gens migrant vers un seul comté de banlieue de Toronto que dans tous le Nord canadien, du Labrador au Yukon.

Si les géographes en sont revenus à une plus juste vision des chances réelles d'exploitations économique du Nord – encore que, comme l'attestent les publications spécialisées à l'occasion du congrès de Montréal en 1972, la force du mythe persiste – il semble qu'ils aient en revanche contribué à développer le mythe du Nord « nouvelle frontière pour la recherche géographique ».

Ainsi J.T. Parry voit dans l'acceptation du « challenge » offert par le Nord aux géographes canadiens « one of the highlights in any review of the development of geomorphology in the twentieth century »³⁸⁸. L.E. Hamelin le présente comme une source inépuisable de travaux pour la géographie : « le Nord abonde en sujets de recherche. Parmi ceux-ci, notons l'étude hydrographique, géodésique, juridique, historique et politique de la frontière Québec-Labrador, celle de l'appartenance politique des îles littorales, l'étude des relations entre le climat, le permafrost, le minerai et le marché mondial dans la région ferrifère de la rive ouest de la baie d'Ungava, des recherches pour des stations météorologiques, la représentation cartographique, les richesses naturelles, l'inventaire biologique, les liaisons avec le Québec Sud, les sites archéologiques, la relation des groupes en Ungava, l'adaptation des Esquimaux... »³⁸⁹. Pour T. Lloyd « le Nord doit constituer une école pour les géographes »³⁹⁰.

En réalité, s'il faut souligner le rôle de certains géographes comme L.E. Hamelin à Laval et T. Lloyd à Mc Gill pour développer la recherche nordique en géographie humaine au Québec, il est nécessaire de situer exactement la place du Nord dans la recherche. On a vu que la proportion des thèses et articles étudiant le Nord était dans l'ensemble plus élevée au Québec que dans le reste du Canada. Mais, hormis l'Université Mc Gill où le Nord constitue une véritable spécialisation (avec le tiers des thèses), cette proportion se situe aux environs de 10%, ce qui, sans être négligeable, ne permet pas d'affirmer qu'on a là une dimension fondamentale de la recherche géographique québécoise. D'ailleurs, sur environ 130 géographes québécois recensés dans le Répertoire de la géographie canadienne³⁹¹, 22 seulement indiquent une région nordique comme leur premier centre d'intérêt (14 anglophones et 8 francophones).

Le Nord a cependant donné lieu au Canada, à des recherches spécifiques, visant surtout à établir des degrés de « nordicité ». Ainsi, L.E. Hamelin s'est attaché à caractériser l'écoumène

american settlement. C.G., 1969, XIII, 1, pp 10-27.

³⁸⁷ LLOYD T. : Future colonization of northern Canada, in BLADEN V.W. (ed) « Canadian population and northern colonization. Toronto, 1962

³⁸⁸ PARRY J.T. : Geomorphology. C.G., 1967, vol. XI, n°4, pp 280-311.

³⁸⁹ HAMELIN L.E. : Le C.E.N. CGQ, 1967, n°22.

³⁹⁰ LLOYD T. : The geographer as citizen. CG, 1959, n°13, pp. 1-13.

³⁹¹ Ottawa, 1972.

nordique³⁹², et J. Rousseau a donné en 1952 une classification en zones biologiques³⁹³ ; plusieurs auteurs ont proposé des indices polaires : L.E. Hamelin a calculé en 1965 un indice polaire fondé sur une unité nouvelle, la valeur polaire (VAPO) et défini d'après une dizaine de critères allant de la latitude et du froid annuel à la densité de population et au degré de l'activité économique³⁹⁴. La « Meteorological Branch » du gouvernement fédéral a proposé en 1969 un autre indice fondé sur 4 critères physiques synthétiques et qui sert en partie à déterminer l'indemnité d'isolement des travailleurs du Nord.

Certains géographes ont tenu également à participer à la diffusion dans le grand public des informations sur le monde nordique : une série d'émissions télévisées sur les pays froids de latitude a été réalisée en 1964-1965 à Radio-Canada³⁹⁵ et le texte en a été publié³⁹⁶. L'objectif annoncé : que « la télévision fasse des citoyens du Canada méridional des contemporains de l'exploitation de la zone subarctique », aurait été « plus que réalisé »³⁹⁷.

Incontestablement, des efforts ont donc été entrepris pour exploiter la spécificité géographique de la position septentrionale du Canada, et les rapprochements avec les chercheurs scandinaves et soviétiques en sont une autre illustration.

Enfin certains voient dans le Nord la solution de certains problèmes politiques et territoriaux canadiens. Il semble à L.E. Hamelin³⁹⁸ que, face au « grand et attirant voisin » américain, « l'un des dilemmes fondamentaux du Canada (soit) de mieux digérer son propre espace, notamment son Nord, ou d'être digéré par les Etats-Unis. Le Canada, refoulé par le Nord, menacé par le sud, demeure donc une terre de défis. Mais comme dans le cas des aurores boréales, la lumière viendra peut-être du Nord ».

Pour les indépendantistes du Québec, la grande péninsule du Nord de la province peut constituer l'ultime chance d'incarnation territoriale d'un destin authentiquement québécois.

Ainsi, dans cette province, le mythe du Nord « Nouvelle frontière » s'est trouvé exalté récemment, à propos de l'aménagement du territoire septentrional, par certains jeunes géographes canadiens français : « sur 975 000 km², le Nouveau-Québec offre des richesses naturelles presque inépuisables si l'exploitation est rationnelle »³⁹⁹. Mais la « conquête du territoire » est conçue par eux de façon plus ambitieuse qu'un simple développement économique : il s'agit « d'étendre l'aire administrative et l'aire culturelle québécoise », non seulement par extension de l'écoumène méridional, mais encore par une recherche d'identité, d'incarnation de l'homme québécois dans un espace économique non aliéné.

Jusqu'à présent l'appropriation de fait du Nouveau Québec était en effet américaine (prospections, achat de concessions, ouverture de mines, construction de chemins de fer et de villes). Même dans l'exploitation du potentiel touristique, « au lieu de cultiver les particularismes du territoire québécois, nous parvenons à reproduire fidèlement des structures d'accueil conformes en tout point aux exigences de vie de nos visiteurs américains, ce qui accentue l'assimilation ».

³⁹² HAMELIN L.E. : L'écoumène du Nord Canadien, in *The North*, ed. by W.C. Wonders, Toronto, University of Toronto Press, 1972.

³⁹³ ROUSSEAU J. : Les zones biologiques de la péninsule Québec-Labrador et l'hémi-arctique. *Canadian Journal of Botany*, 1952, pp 436-474.

³⁹⁴ HAMELIN L.E. : Un indice circumpolaire. *Annales de Géographie*, 1968, pp. 414-430.

³⁹⁵ HAMELIN L.E. : Au Canada, leçons télévisées sur les pays froids de latitude. *Revue de géographie alpine*, 1965, n°4 pp 665-678.

³⁹⁶ BERGERON, R., HAMELIN L.E., ROUSSEAU, J. : Le monde nordique. Cours télévisés à Radio-Canada 1964-1965, Québec, 200 p. ronéo.

³⁹⁷ HAMELIN L.E. : Au Canada, leçons télévisées sur les pays froids de latitude. *Revue de géographie alpine*, 1965, n°4 pp 665-678.

³⁹⁸ HAMELIN L.E. : Nord Canadien, où es-tu ? *Forces* (revue de l'Hydro-Québec), 1970, n°10, pp 36-41.

³⁹⁹ LEVEILLE L., FORTIN R. : Terre Nouveau-Québec. RGM, 1971, vol. XXV, n°1, pp 59-66.

En réaction, un grand espoir est mis dans un aménagement véritable du Nouveau-Québec, et les auteurs ont des accents lyriques pour évoquer « l'occupation localisée et stratégique... l'occupation urbaine et concentrée, qui s'affranchit de toute liaison spatiale, les cités urbaines parachutées dans le paysage qui préfigurent l'habitat de l'homme nouveau ».

Les géographes canadiens anglais, pour lesquels ce souci nationaliste n'existe pas à l'échelle d'une province, mais peut-être à l'échelle du Canada tout entier, sont également conscients de la nécessité d'un aménagement du Nord qui ait une valeur humaine et pas seulement économique ou militaire. Ainsi T. Lloyd estimait en 1959⁴⁰⁰ qu'on avait trop dépensé pour l'établissement de la Dew Line par exemple, et que cet argent n'avait pas servi un développement intégré, un véritable aménagement de la région. Il proposait de substituer à ce développement trop individualiste et plus ou moins périmé un véritable peuplement, qui aurait peut-être par ailleurs une valeur stratégique supérieure.

Il est difficile de déterminer si, en fait, le Nord est réellement « sous développé » par rapport aux possibilités dont font état certains géographes, ou bien si dans les conditions actuelles le stade atteint ne saurait être dépassé. Pour la géographie du Nord du Canada comme pour la recherche géographique concernant ce domaine, on peut conclure avec J.W. Watson que « les images mentales sont d'une importance primordiale »⁴⁰¹.

⁴⁰⁰ Lloyd T. : art. cité, 1959.

⁴⁰¹ WATSON J.W. : art. cité, 1969.

Chapitre 4 – Le géographe dans la société

Il s'agit ici de tenter d'évaluer la place qu'occupent les géographes dans la société québécoise, en distinguant, un peu artificiellement peut-être, le rôle qu'ils ont pu jouer en dehors de leurs activités d'enseignement et de recherche fondamentale. Une contradiction apparaît très vite entre la multiplicité et l'importance des témoignages de leur insertion dans la vie publique et la manière dont ils se sentent reçus parmi une population qui semble ignorer la géographie. Pour certains, une meilleure intégration de la discipline passe par une amélioration de sa qualité scientifique, pour d'autres elle réside dans l'engagement politique des géographes.

1. L'intervention des géographes dans la société.

Elle sera envisagée principalement en fonction de l'emploi des géographes en dehors de l'Université. La situer par rapport aux réalisations effectives supposerait qu'on ait pu recenser et dépouiller une grande masse de rapports et de documents très dispersés, ce qui n'a pas été fait. La seule énumération des grands travaux auxquels ont participé les géographes, de la confection d'atlas à l'aménagement du territoire, en passant par l'exploration du Nord, serait très longue et a déjà été esquissée dans les chapitres précédents.

Il est de plus difficile d'évaluer, dans les travaux des géographes, ce qui appartient à la recherche fondamentale et ce qui relève d'une géographie appliquée : ainsi les publications des professeurs d'Université connaissent une orientation partielle et occasionnelle vers les applications pratiques : pour ne citer qu'un exemple, les recherches de L.E. Hamelin sur la définition d'un indice polaire l'ont amené à élaborer « un système zonal de prime pour les travailleurs du Nord »⁴⁰².

Même au niveau de l'emploi, la distinction entre chercheurs universitaires et employés des services publics ou du secteur privé n'est pas toujours claire. En effet, en dehors de leurs activités « normales » d'enseignement et de recherche à l'intérieur de l'université, les professeurs sont très souvent consultants et aviseurs de services gouvernementaux pendant leurs vacances annuelles. Un exemple pris comme « année normale » donne une idée de l'importance et de la diversité de ces activités extra-universitaires, pour les professeurs de géographie de Laval, pendant l'été 1956⁴⁰³ : L.E. Hamelin a fait une carte des sols pour le Ministère de l'Agriculture québécois. P. Camu a été aviseur économique pour le Bureau Municipal du Saint-Laurent à Montréal. F. Grenier a voyagé en Abitibi pour le Conseil canadien des recherches en sciences sociales et travaillé pour la Direction de la Géographie d'Ottawa sur la répartition de la population diurne à Montréal.

En ce qui concerne les emplois à temps plein, la compilation du Répertoire de la géographie canadienne fait apparaître un fort engagement « professionnel » des géographes (tableau 19) : parmi les anciens étudiants des trois grandes universités québécoises, on compte pour 100 professeurs en 1972, 56 non-universitaires, soit plus du tiers.

⁴⁰² CGQ, déc. 1970, n°33, pp 309-329.

⁴⁰³ d'après une note des CGQ, 1956.

Tableau 19 : Profession en 1972 de géographes québécois selon leur lieu de formation

Profession en 1972	Filières suivies	Laval	Montréal	Mc Gill	autre
Professeurs dans les universités :		28	27	45	
	dont Laval	13	1	2	7
	de Montréal	1	7		4
	Mc Gill			7	16
	du Québec	9	12	1	8
	autres U. québécoises	2	6	5	5
	Ontario	3	1	14	
	autres U. canadiennes			16	
Employés dans les ministères du Québec		10	5	1	
	dont Terres et Forêts	2	1		
	Richesses naturelles	1	1		
	Affaires municipales	2			
	Industrie et Commerce	2	1		
	Affaires culturelles, Education	1	1		
	Office de planification et développement	2	1	1	
Services d'urbanisme des villes du Québec			3		
Centres de recherches universitaires		4			
Secteur privé du Québec		3	1	3	
Responsabilités diverses dans les services fédéraux			3	18	
	dont Environnement Canada		1	10	
	Statistique Canada		1		
Ministères : Energie, mines et ressources				3	
	Transports		1		
	Affaires étrangères			1	
	Affaires urbaines			1	
	Affaires indiennes et dév ^l du Nord			3	
Services publics de l'Ontario		1		2	
Ministères d'autres provinces			1		
Secteur privé au Canada				1	
TOTAL		46	40	70	40

Certes ont été exclus de ce calcul les professeurs de l'enseignement secondaire qui ne sont que trop partiellement recensés dans le répertoire. Mais de toutes façons le nombre est important, et sans doute sous-estimé, comme le montrent d'autres évaluations (tableau 20 p).

Parmi ces non-universitaires, 16 sont employés par les ministères québécois, 21 par des services du gouvernement fédéral (le plus souvent à Ottawa, quelquefois à Montréal) et 8 seulement dans le secteur privé. Il n'est guère possible de déterminer, d'après les enquêtes dont nous disposons et qui portent surtout sur l'emploi des géographes dans les services gouvernementaux (voir sources du tableau 20), si ce chiffre est systématiquement sous-estimé. Il semble bien cependant que le principal débouché pour les géographes reste, en dehors de l'enseignement, l'emploi dans les services publics et para-publics.

On retrouve dans le tableau 19 une certaine tendance pour les universités à recruter leurs professeurs parmi leurs anciens étudiants, sauf pour l'Université Mc Gill dont on avait déjà noté qu'elle forme les enseignants des autres universités canadiennes et fait appel à des géographes de l'extérieur pour son propre fonctionnement. Mais il est curieux de remarquer combien la filière suivie oriente également le choix ou l'obtention des autres types d'emploi : les étudiants de l'Université Laval se dirigent beaucoup vers les ministères de la Province de Québec, au contraire les étudiants de Mc Gill sont employés presque exclusivement par les services fédéraux d'Ottawa, tandis que ceux de Montréal, moins nombreux, se partagent entre ces deux employeurs. On peut sans doute expliquer ces tendances par des considérations

linguistiques, auxquelles s'ajoute une certaine inertie des localisations, mais aussi, plus particulièrement dans la capitale provinciale, par le champ des relations entre les couches dirigeantes dont J.C. Falardeau montre la solidarité : « Entre ces trois couches, hommes politiques, hommes de profession, intellectuels, l'osmose fut constante. Les derniers oscillent entre les deux premières couches tandis que les membres de celles-ci passent facilement de l'une à l'autre. La genèse sociale de tous est la même : origine rurale ; études au collège classique ou au séminaire ; entrée dans la vie combattive ou professionnelle »⁴⁰⁴.

Dans ce domaine de la vie professionnelle il n'y a donc guère plus de brassage entre Canadiens anglais et français que dans les universités. Les contacts ne peuvent se produire que dans les ministères fédéraux – où les Canadiens français revendiquent un accès qu'ils estiment très insuffisant à l'heure actuelle, tout en étant probablement tentés de réserver aux Québécois d'expression française les emplois de leurs propres services provinciaux.

Le tableau 20 tente de montrer quelle a été l'évolution de l'emploi des géographes, à travers des statistiques très disparates, portant tantôt sur les seuls Canadiens français, tantôt sur l'ensemble des Canadiens, en incluant ou non le secteur privé.

Tableau 20 : Evolution de l'emploi des géographes

Lieu d'emploi		Années	1955 ⁴⁰⁵	1958 ⁴⁰⁶	1959 ⁴⁰⁷	1964 ⁴⁰⁸	1971 ⁴⁰⁹	1972 ⁴¹⁰
QUEBEC	Service provin. de la géographie		2	4		11	8	3
	Autres Ministères					16	39	13
	Services urbains municipaux		1	2			2	3
	Secteur privé			3				7
TOTAL			3	9	4		59	26
autre								4
GOUV. FEDERAL	Direction de la géo.			22	24			
	Autres ministères			25	27		2 (à Québec)	21
TOTAL				47	51			
ONTARIO	Ministères provinciaux			17	15			3
	Services urbains municipaux			60				
	Autres emplois			10-15				
TOTAL				87				
Autres ministères provinciaux				13	11			1
Services municipaux				7				
Secteur privé				30	3			1
TOTAL CANADA				193	90			56

L'ensemble est assez peu significatif dans la mesure où la dernière estimation de 1972 semble sous-estimée de moitié par rapport à celle de F. Fortin en 1971 pour les ministères de Québec ou celles à peu près concordantes pour 1958 et 1959 de P. Camu et N. Nicholson. Peut-être donne-t-elle une idée de l'importance des emplois purement géographiques, évalués en

⁴⁰⁴ FALARDEAU J.C., in Structures sociales au Canada français. Québec, P.U.L., 1966, p. 11.

⁴⁰⁵ Canadiens français employés au Québec. D'après RCG, 1955, vol IX, n°1.

⁴⁰⁶ Ensemble du Canada – D'après CAMU P. : L'emploi dans le secteur privé. CGQ, oct. 1958-mars 1959, n°5.

⁴⁰⁷ Services publics au Canada – D'après NICHOLSON N. : Geography in the Civil Services of the federal, provincial and municipal governments of Canada. CGQ, 1959, n°6, pp 123-130.

⁴⁰⁸ D'après F. FORTIN

⁴⁰⁹ Canadiens français employés dans les services publics à Québec. D'après FORTIN F. L'emploi des géographes dans les secteurs publics et para-publics. Université Laval, 1971, mémoire de licence (communiqué par J.P. MARTIN).

⁴¹⁰ Anciens étudiants des universités québécoises. D'après : Répertoire de la géographie canadienne, Ottawa, 1972.

général à la moitié de ceux qu'occupent les géographes. Nous n'avons pu nous procurer le rapport de la commission Beauregard⁴¹¹ qui contenait peut-être des informations chiffrées plus sûres.

D'après ce que l'on sait pour la région de Québec (mémoire de F. Fortin), depuis qu'en 1953 le Ministère de l'Industrie et du Commerce a engagé les trois premiers géographes à titre permanent, il semble que l'emploi des géographes ait progressé, plus rapidement dans les dernières années (comme le montre la comparaison des chiffres de 1964 et 1971) en même temps que se diversifiait la liste des ministères employeurs et que les géographes se trouvaient donc plus dispersés dans l'ensemble des services gouvernementaux.

Ils sont devenus plus difficiles à recenser depuis 1966, la reclassification des fonctionnaires du Québec ayant entraîné la disparition du vocable de géographe et son remplacement par « agent de recherche et de planification socio-économique » pour rendre les postes accessibles aux diplômés des autres sciences humaines. Ce sont aujourd'hui à Québec le Ministère de l'industrie et du commerce et l'office de planification et de développement qui emploient le plus de géographes : ensuite viennent les ministères de l'éducation, des affaires municipales et des terres et forêts.

A Ottawa, la disparition en 1967 de la Direction de la Géographie, qui employait le plus de géographes, a entraîné leur redistribution dans les autres services : il semble que celui d'Environnement Canada (protection des ressources) en ait recueilli la plus grande part, avec le Ministère des affaires indiennes et du Nord et celui de l'Energie et des Mines.

2. Que vaut cette intervention ?

Bien que la participation des géographes aux activités publiques du Québec nous semble importante, elle ne paraît pas satisfaire la plupart d'entre eux. L'appréciation de P. Camu en 1959⁴¹², était assez pessimiste. Il ressortait à l'époque d'une enquête sur l'emploi des géographes canadiens dans le secteur privé, que les hommes d'affaires ne connaissaient pas la géographie, que les géographes avaient obtenu leur emploi à cause d'une compétence particulière (dans les affaires, la technique...) et non parce qu'ils étaient géographes. Ces emplois exigeaient en général une connaissance des statistiques et une utilisation des ordinateurs qui ne faisaient pas partie de la formation « normale » des géographes, le travail demandé correspondant à peu près à celui des ingénieurs.

En 1971, les remarques de F. Fortin⁴¹³ sont encore du même ordre : la moitié seulement des géographes recensés ont un emploi directement en rapport avec la géographie. Ils n'ont souvent qu'un rôle secondaire, étant affectés la plupart du temps à de simples travaux d'exécution. D'ailleurs la moitié d'entre eux sont des sous-gradus (n'ayant pas la maîtrise) insuffisamment formés. La géographie et les services qu'elle peut rendre sont peu connus chez les employeurs. Selon l'auteur, une cause importante de ces carences réside dans la conception des thèses de géographie, bien souvent sans relation avec des problèmes pratiques, ce qui nuit à la formation des chercheurs d'une part et ne contribue pas à une meilleure connaissance de la géographie dans les milieux utilisateurs d'autre part. D'une manière générale, la formation donnée aux géographes fonctionnaires serait beaucoup trop tournée vers l'enseignement, pas assez technique et insuffisamment spécialisée.

Si les géographes doutent de leur compétence dans le domaine de l'emploi, ils ne sont pas plus optimistes en ce qui concerne la manière dont la géographie est reçue plus généralement dans la population.

⁴¹¹ Rapport de la commission d'enquête sur l'occupation des diplômés en géographie. Montréal, Janvier 1965, 49

p.

⁴¹² CAMU P. : L'emploi des géographes dans le secteur privé. CGQ, oct. 58-mars 59, n°5.

⁴¹³ FORTIN F. : mémoire de licence cité.

Certains, comme M. Bélanger, font remarquer combien la conscience des problèmes spatiaux est peu répandue, autrement que sous la forme nord-américaine, gaspilleuse et individualiste, d'appropriation d'une portion d'espace – l'idéal du chalet au bord du lac dans les Laurentides. Un changement serait en cours, avec la « montée des régions », la prise de conscience d'une raréfaction de l'espace dans certains secteurs urbanisés et la naissance de réflexes communautaires face aux besoins d'aménagement du territoire. Mais les connaissances géographiques restent faibles, si l'on en juge par exemple par l'utilisation des cartes : les seules cartes routières dont on dispose au Canada sont celles que publient les compagnies pétrolières, à petite échelle souvent, peu précises et non exemptes d'erreurs. P. Camu remarquait toutefois qu'« elles ont contribué largement à étendre l'usage des cartes. Encore trop peu de voyageurs et de touristes cependant connaissent et emploient les cartes topographiques nationales »⁴¹⁴.

Selon L.E. Hamelin⁴¹⁵, la géographie au Québec n'aurait pas sa place dans la société – peut-être un peu plus qu'en France toutefois. Les non-géographes ignorent la géographie, dont la « vente » serait desservie par l'insuffisance des travaux des géographes, trop souvent « amateurs », et qui entrent dans la vie pratique sans posséder assez de diplômes. L'incitation à l'acquisition de la maîtrise par exemple serait très faible dans la mesure où une licence suffit à assurer à son détenteur un poste bien rémunéré dans l'enseignement secondaire.

Cette « facilité » serait engendrée par un climat de non-compétition, faussé par un rapport élevé entre le niveau de vie et le niveau d'éducation. L'élasticité psychologique du Canadien français, supérieure à celle de l'Américain, lui permettrait de se contenter d'une « médiocrité dorée ». M. Hamelin estime toutefois que les choses ont changé depuis 1969 environ, avec les exigences plus grandes des indépendantistes et la pression causée par un chômage grandissant des intellectuels. La prise de conscience d'une situation colonisée, outre une tendance au rejet des enseignants étrangers, aurait éveillé un souci plus grand de compétition ; celui-ci ne déboucherait pas forcément vers la recherche d'un plus grand nombre de diplômes mais aussi vers l'exigence d'une formation pratique et spécialisée plus poussée.

3. Quel doit être le futur rôle du géographe ?

Des réunions ont confirmé à plusieurs reprises l'intérêt des géographes canadiens pour une définition précise de leur place dans la société. Ainsi le premier symposium de géographie appliquée a eu lieu à Québec en 1958, en 1966 la Southern Ontario Division de l'Association Canadienne des Géographes a organisé à l'Université de Waterloo un symposium sur le rôle du géographe dans la société canadienne contemporaine⁴¹⁶.

Des articles nombreux et les « adresses présidentielles » prononcées lors des réunions des associations de géographes ont mis en avant la nécessité pour les géographes de prendre une part active dans la société. Cette affirmation est rarement contestée, et pratiquement aucun géographe n'entend limiter son champ d'action à la seule université.

Par exemple un des buts déclarés de l'Association des Géographes du Québec créée en 1962 était d'« encourager l'engagement du géographe dans la Cité », et de « collaborer étroitement avec l'Etat, celui du Québec en particulier, afin de matérialiser cet engagement ».

Le but proposé est le plus souvent assez ambitieux : en 1952, L.E. Hamelin⁴¹⁷ assignait volontiers au géographe le rôle d'un « ingénieur-conseil qui prépare la connaissance et l'humanisation des terres vierges... Au Canada, nombreux sont les gens qui, géographes ou non préparent des assemblages géographiques : nous pensons tout particulièrement aux

⁴¹⁴ CAMU P. : De l'usage des cartes. *The Cartographer*, 1965, vol. 2, n°1, pp 14-16.

⁴¹⁵ communication orale, 1970.

⁴¹⁶ compte rendu dans CG, 1967, n°3.

⁴¹⁷ HAMELIN L.E. : La géographie difficile. *Cahiers de Géographie de l'Université Laval*, 1952, n°2, 20 p.

planificateurs de la colonisation dirigée qui préfabriquent les paroisses ».

En 1959, T. Lloyd⁴¹⁸ proposait que les géographes Canadiens reprennent le rôle que ceux des Etats-Unis ont joué dans la T.V.A., le manque de spécialisation du géographe cessant d'être un handicap pour devenir un avantage dans ce genre de grand projet. Au Canada, le Nord constituerait certes le champ d'application privilégié.

Si les géographes sont à peu près unanimes sur le but à atteindre, leurs opinions divergent sur les moyens à mettre en œuvre : pour certains, surtout parmi la jeune génération mais aussi pour P. Cazalis par exemple, une spécialisation du géographe est nécessaire s'il veut être compétitif sur le marché.

D'autres au contraire revendiquent le caractère global, l'unicité, l'homocentricité de la géographie. Ainsi J.M. Roy, s'interrogeant sur les « tâches de la géographie québécoise »⁴¹⁹, constate que « les sciences auxiliaires ont pris tellement de place dans l'activité des géographes qu'elles ont presque relégué aux oubliettes les investigations proprement géographiques ; ... la deuxième menace qui pèse sur la géographie est d'en faire une discipline pratique, normative, une science appliquée... ce que la géographie ne peut être sous peine de changer totalement son objectif et son contenu ».

Aussi pour J.M. Roy, l'un des objectifs essentiels reste l'éducation : « notre géographie doit rester une culture », il s'agit de « former la population à connaître le monde qui l'entoure, former des maîtres en géographie ». Dans l'élaboration d'études de marché, de plans d'organisation régionale, d'équipement urbain... le géographe peut apporter l'étude préalable mais sans aborder le stade de l'application.

C'était déjà l'opinion de P. Camu, pour qui « le géographe fournit au politique et au décideur une somme de connaissances ». C'est également celle de M. Bélanger qui, tout en allant plus loin dans l'engagement politique du géographe, lui réserve dans le processus d'aménagement du territoire les études préalables qui doivent permettre de faire connaître les structures préexistantes et éviter que les technocrates ne fassent la « table rase ».

Certains comme C. Laverdière insistent sur le caractère politique de l'engagement des géographes québécois dans l'aménagement du territoire, la prise de conscience politique ayant été préalable à la volonté d'agir sur les réalisations économiques et sociales de la province.

Dans l'ensemble, ces géographes ont été marqués par leur formation d'origine européenne et restent attachés à une conception unitaire de la géographie, dont la valeur première est qu'elle apporte une connaissance du monde, éléments de culture générale pour une éducation permanente ou préalable indispensable à tout interventionnisme territorial. Une enquête poussée sur les travaux récents de géographie appliquée serait nécessaire pour déterminer si la conception plus technicienne et plus limitée – plus efficace ? l'emporte dans la réalité de la contribution des géographes à la vie économique et sociale canadienne.

⁴¹⁸ LLOYD T. : The geographer as citizen. CG, 1959, vol. 13, pp 1-13.

⁴¹⁹ Communication au XXXIe congrès de l'ACFAS, Laval, nov. 1963, CGQ, 1964, n°16, pp 251-259.

CONCLUSION

Il nous semble au terme de cette étude être bien loin d'avoir épuisé l'intérêt soulevé par l'histoire de la géographie québécoise. Que l'on considère la simple connaissance des faits concernant l'évolution de cette discipline au Québec ou la démarche et les méthodes qui ont permis de l'approcher, il importe de cerner les résultats : à quelles questions a-t-il été répondu, quelles sont celles qui restent en suspens, dans quels domaines et quelles directions peut-on envisager un approfondissement des recherches ?

Le choix du Québec comme cadre d'étude, effectué a priori, influence sans doute les remarques que l'on peut tirer de ce travail à propos d'une méthodologie de l'histoire de la géographie.

La rareté des communications entre Canadiens anglais et français, le très petit nombre des géographes qui se soient imposés comme grands « patrons », la faiblesse des innovations comparée à l'importance des travaux d'application, le manque d'actions concertées pour des entreprises de grande envergure, enfin l'absence de grands courants de pensée unificateurs incitent à ne pas parler d'une école de géographie québécoise, malgré les points communs relevés par ailleurs. Les résultats méthodologiques valent donc davantage pour l'étude d'un groupe de géographes, d'une communauté territoriale, que pour une véritable monographie d'école de géographie.

Même si l'orientation choisie concerne l'histoire de la pensée géographique, il nous est apparu très vite qu'on ne pouvait la détacher d'une histoire institutionnelle. Aussi les thèmes susceptibles d'éclairer et de guider la recherche nous semblent s'organiser autour de quatre points :

- l'histoire événementielle, la mise en place des cadres qui ont permis la pénétration et le développement de la géographie. Cette approche fait apparaître les grandes étapes de l'évolution, elle situe les réalisations dans le contexte historique local et par rapport au développement de la géographie dans d'autres pays, elle souligne le rôle des institutions et des individus.
- les origines et les filiations, la recherche des influences étrangères et la transmission des idées dans la communauté des géographes. C'est en quelque sorte l'histoire du développement interne de la discipline, l'explication de ses caractères par des interventions qui sont purement du domaine de la géographie.
- les caractères de la société des géographes. Cette étude comporte la référence plus ou moins implicite à un modèle ou la comparaison avec d'autres écoles ou d'autres groupes. Elle suppose pour l'interprétation le recours à des phénomènes autres que l'évolution interne de la géographie, elle permet notamment d'évaluer la part respective des propriétés locales de l'objet étudié et celle du milieu social et intellectuel ambiant, dans les orientations originales constatées.
- l'apport scientifique enfin. Le développement des thèmes et des domaines de recherche s'effectue en partie selon une logique propre et doit être envisagé en fonction de chacune des branches de la géographie.

C'est en tenant compte de son rayonnement, de son évolution interne, du milieu physique et humain qui lui sert de cadre de référence et parfois l'influence, et des résultats qu'elle obtient

que l'on peut définir et interpréter la pensée géographique.

Celle-ci cependant ne s'exprime pas toujours clairement, de façon cohérente et organisée, comme vision du monde et conception de la géographie. Aussi faudrait-il élaborer des méthodes qui permettent de la retrouver, même lorsqu'elle n'existe que partiellement.

Parmi celles qui ont été utilisées, l'interview est apparue comme très riche d'enseignement, pour toutes les questions envisagées, et rien ne peut sans doute remplacer ce contact direct avec les géographes, même si l'interprétation de certains jugements est parfois difficile.

Les comptages semblent apporter des données plus objectives sur la répartition des sujets et domaines de recherche, et aussi sur l'influence de certains ouvrages. Leur valeur n'est cependant que théorique, liée à des classifications préalables et il est bien souvent difficile de déterminer si les résultats sont significatifs. L'analyse systématique des bibliographies semble la plus intéressante : c'est par exemple la seule qui nous ait permis de déceler objectivement l'influence américaine, voire de la « mesurer » ?

La critique des textes est certainement la méthode la plus sûre et la plus riche. Nous nous sommes bornée à détecter les thèmes et certaines techniques de recherche dans des domaines bien limités, mais sans doute une étude plus poussée du vocabulaire et des concepts utilisés, selon des méthodes mises au point dans d'autres disciplines aurait donné des résultats plus satisfaisants – il est vrai à raison d'un travail beaucoup plus lourd.

La principale lacune de notre recherche réside sans doute dans l'absence de références extérieures à la géographie : il aurait fallu étudier les travaux d'histoire des autres disciplines québécoises, et trouver les moyens d'une mise en relation plus systématique avec les autres mouvements de pensée et le milieu socio-économique : on aurait alors mieux perçu ce qui relevait du dynamisme interne de la géographie et ce qui revenait à d'autres facteurs.

A cet égard, un séjour d'un an est sans doute insuffisant pour mener à bien toutes les enquêtes locales, dans la mesure où le cadre méthodologique de l'histoire de la géographie est encore peu développé.

L'apport de connaissances sur la géographie québécoise peut être regroupé autour de trois thèmes principaux. A propos des origines de cette discipline, on a montré l'ancienneté des premières manifestations de curiosité géographique puisque celles-ci accompagnent la découverte et l'exploration du Canada. L'introduction de la géographie dans l'enseignement au début du XIXe siècle marque une deuxième étape, mais c'est surtout à partir de la fin du XIXe siècle, avec l'activité de la Société de Géographie de Québec et les travaux de ses membres que la géographie moderne apparaît dans la province. Cependant nous avons constaté une rupture dans l'évolution, lorsque des géographes européens importent après la seconde guerre mondiale une géographie universitaire très peu développée jusqu'alors au Québec.

Sans doute une étude plus poussée des travaux du XIXe et du début du XXe siècle, (auxquels nous ne nous sommes référés le plus souvent qu'à partir d'ouvrages de seconde main), apporterait-elle, outre une meilleure connaissance de cette période, des indications sur une géographie qui soit une émanation directe de la société québécoise : on pourrait alors mieux comprendre le rôle d'un milieu régional et surtout d'un contexte social dans la formation des concepts géographiques et dans la manière d'aborder les problèmes territoriaux. On pourrait également conclure sur un éventuel prolongement de la tradition québécoise dans la géographie actuelle, bien qu'il nous semble que les caractères communs aux deux périodes relèvent davantage de la permanence de traits de civilisation nord-américains plutôt que d'une véritable influence des travaux antérieurs sur les recherches récentes.

Le deuxième ensemble de questions concernait le triple jeu des influences française, anglaise et américaine sur la géographie québécoise universitaire. On a souligné l'importance des impulsions et des orientations données par les géographes européens et le renforcement de ces influences par le maintien de courants d'échange très suivis avec la France et l'Angleterre. L'examen des relations entre ces deux familles de pensée a montré qu'elles ne s'étaient que peu mêlées au Québec, chacune prévalant isolément chez les Canadiens français d'une part et anglais d'autre part. Cette dualité franco-anglaise donne à la province une place à part dans la géographie canadienne. Quant à l'influence américaine, elle s'est également propagée dans le Québec, mais beaucoup moins par intervention directe des géographes états-uniens que par les contacts personnels lors des colloques, par le biais du financement des recherches et surtout par le rayonnement des publications.

De ces deux tendances, européenne et américaine, laquelle l'emporte ? La réponse n'est pas simple dans la mesure où les attitudes restent de toutes manières extrêmement diverses selon les individus, et aussi parce qu'il semble que la géographie québécoise se trouve à une époque charnière. Ainsi l'impression d'ensemble qui ressortait de l'enquête menée sur place en 1969-1970 et du dépouillement de la littérature jusqu'en 1971 confirmait l'attachement de la plupart des géographes du Québec aux conceptions européennes, la tradition semblant donc plus forte que l'attrait de la géographie américaine. Or un examen rapide des Cahiers de Géographie de Québec et de la Revue de Géographie de Montréal de ces deux dernières années (1972-1973) montre une proportion du tiers ou de la moitié des articles inspirés par une méthodologie d'origine états-unienne. Cette orientation nouvelle des recherches manifeste peut-être le prolongement chez les géographes francophones d'une « américanisation » qui n'avait jusqu'alors guère touché que les Canadiens anglais, en géographie humaine surtout. Une nouvelle enquête sur place serait nécessaire pour discerner l'ampleur de ce renversement de la tendance en faveur de l'influence américaine.

Les interférences entre les trois conceptions de la géographie ne sont toutefois qu'un aspect de la dualité canadienne, qui exige que l'on tienne compte tantôt de la dimension nord-américaine, tantôt de l'importance des liens historiques qui relient le pays à l'Angleterre et à la France. Si la part de l'histoire a longtemps dominé la géographie québécoise, celle qui revient au milieu nord-américain n'est pas négligeable, quoique plus difficile à apprécier. C'est d'abord le milieu étudié par les géographes : l'homogénéité des vastes espaces, la géométrie du peuplement, l'importance de l'urbanisation, la situation nordique n'ont suscité que tardivement semble-t-il des adaptations de concepts ou des problématiques originales, qui constituent peut-être la contribution québécoise la plus remarquable à la géographie internationale.

En revanche les caractères du milieu social dans lequel évoluaient les géographes et les particularités propres à leur groupe sont déterminants pour interpréter l'évolution de la géographie québécoise. On ne saurait comprendre le lent démarrage des études géographiques, les inégalités dans la couverture du pays et des thèmes, la rareté des grands ouvrages, le poids des initiatives individuelles, l'importance de la géographie appliquée, l'absence de communications entre géographes anglophones et francophones, certaines remises en question... sans évoquer le petit nombre des géographes, leur dispersion, leur facilité d'intervention comme spécialistes auprès des gouvernements, leur sens pratique, leur souci de rentabilité, l'importance d'attitudes collectives comme la résistance à l'influence française ou le repliement sur le Québec, les problèmes politiques et linguistiques à l'intérieur du Canada... D'une façon générale, si les références à ce milieu social et à ces traits de civilisation se sont imposées à l'interprétation, elles n'ont pas été approchées ici avec toute la rigueur souhaitable : un approfondissement serait nécessaire, mettant par exemple en parallèle l'évolution de la géographie et celle d'autres disciplines, les grands événements politiques ou

économiques ; il faudrait compléter l'étude de la société des géographes, en n'envisageant plus seulement leur formation et leurs travaux, mais aussi leurs origines, leur place dans la société, leur idéologie.

Le risque d'une étude entreprise à ce niveau du groupe des géographes reste de trop réduire la réalité, de remplacer la diversité des attitudes et des orientations par des tendances générales dont l'explication est alors illusoire.

Il faut conclure cependant, sur une science jeune, très fortement marquée par ses origines européennes, mais caractérisée par sa situation nord-américaine : la géographie québécoise, évoluant dans des conditions souvent difficiles, nous semble un exemple très attachant d'une discipline qui a dû lutter pour s'imposer et qui se cherche une définition.

Après avoir reçu la dualité des apports français et anglais, pas toujours bien adaptés au milieu nord-américain, jamais réunis mais désormais assimilés comme « classiques », le Québec apporte aujourd'hui sa contribution à la géographie internationale par des recherches originales, par des tentatives d'intégration des méthodes et de la problématique américaines à la tradition européenne, mais aussi par l'enracinement de la géographie dans le territoire québécois, retrouvant peut-être par là l'esprit de ses premiers géographes.

BIBLIOGRAPHIE

On n'a cité dans la bibliographie finale que les ouvrages ayant un rapport direct avec l'histoire de la géographie québécoise. (Les autres références sont mentionnées en bas de page dans le cours du texte).

Abréviations utilisées :

BGAF	: Bulletin des Géographes de l'Amérique Française
BSGQM	: Bulletin des Sociétés de Géographie de Québec et de Montréal
CG	: The Canadian Geographer / Le Géographe Canadien
CGJ	: Canadian Geographical Journal
CGQ	: Cahiers de Géographie de Québec
RCG	: Revue Canadienne de Géographie. Devient en 1964 :
RGM	: Revue de Géographie de Montréal
RS	: Recherches Sociographiques
TIGUL	: Travaux de l'Institut de Géographie de l'Université Laval
P.U.L.	: Presses de l'Université Laval
P.U.M.	: Presses de l'Université de Montréal

A - Bibliographie sur l'histoire de la géographie du Québec.

1- Articles généraux :

GRENIER F. : La géographie au Canada français. Cahiers de l'Académie canadienne française, 1961, n°6, pp. 121-131 et 150-151.

HAMELIN L.E. : Bibliographie annotée concernant la pénétration de la géographie dans le Québec :
1- Manuels, CGQ, 1960, n°8, pp. 345-359.
2- Notes et documents, TIGUL, 1959-1960, n°8, 60 p.

HAMELIN L.E. : Histoire et caractères de la géographie au Canada Français. Annales de l'ACFAS pour l'année 1958-1959, Montréal, 1960, p. 99.

HAMELIN L.E. : Petite histoire de la géographie dans le Québec et à l'Université Laval. CGQ, oct. 1962 otc. 1963, n°13.

SAVARD P. : Les débuts de l'enseignement de l'histoire de la géographie au Petit Séminaire de Québec (1765-1880). Revue d'Histoire de l'Amérique française, 19.., XV, pp. 509-525, vol. XVI, pp. 43-62 et vol. XVI, pp. 188-213.

2- Histoire des sociétés de géographie

CAMU P. : Le quatre-vingtième anniversaire de la Société de géographie de Québec. CGQ, octobre 1957, n°3, pp. 135-141.

MARQUIS G.E. : La société de géographie de Québec. Revue de l'Université Laval, sept. 1947, vol. II, n°1, pp 67-78.

MORISSONNEAU C. : La société de géographie de Québec, 1877-1970. Québec, les Presses de l'Université Laval, 1971, 264 p.

nombreuses notes dans la Revue Canadienne de Géographie sur la Société de Géographie de Montréal.

3- Histoire des départements de géographie

HAMELIN L.E. : La géographie lavalloise, TIGUL, mars 1960, n°11.

Archives non publiées du département de l'Université Mc Gill, à partir de 1961

Notes sur l'activité des départements dans les premiers numéros des Cahiers de Géographie de Québec et de la Revue Canadienne de Géographie.

4- Biographies et biobibliographies

* L'ouvrage le plus important :

HAMELIN L.E., HARVEY J. : Biobibliographies. Québec, Association des géographes de l'Amérique française, 1971, 171 p.

* Articles

BROUILLETTE B. : Un pionnier de la géographie au Canada français : Emule Miller. RCG, janvier-avril 1950, vol. IV, n°2, pp. 94-97.

BROUILLETTE B. : Pierre Dagenais. Présentation à la Société Royale du Canada, 1961-1962, n°16.

LAPIERRE R. : Benoît Brouillette. RCG, 1955, vol. 9, n°1.

* Bibliographie de quelques pionniers de la géographie :

Bibliographie : Eugène Rouillard

1) Bibliographie complète de l'auteur dans

MORISSONNEAU C. : La Société de Géographie de Québec. Québec, P.U.L., 1971.

2) Articles sur l'auteur

nombreuses indications dans MORISSONNEAU C. : La Société de Géographie de Québec. Québec, P.U.L., 1971. Notamment pp 55-58 et 131-134.

3) Principaux ouvrages et articles de l'auteur

- La colonisation dans les comtés de Témiscouata, Rimouski, Matane, Bonaventure, Gaspé. s.l. s.éd., 1899.
- Noms sauvages, étymologie. Québec, Marcotte, 1905.
- Noms géographiques de la province de Québec et des provinces maritimes empruntés aux langues sauvages. Québec, Marcotte, 1906.
- La côte Nord de Saint-Laurent et le Labrador Canadien. Québec, Laflamme et Proulx, 1908, 188 p.
- L'ouest canadien. B.S.G.Q., sept.-oct. 1910, n°4.
- Dictionnaire des rivières et lacs de la province de Québec. Québec, Département des Terres et forêts, 1914.

4) Sources non imprimées

Correspondance de E. Rouillard, Archives de la Société de Géographie de Québec, Québec. Université Laval.

Bibliographie : Emile Miller

1) Bibliographie complète de l'auteur

BROUILLETTE B. : Un pionnier de la géographie au Canada français. R.C.G., 1950, n°1-2, pp 95-96

2) Notices et articles sur l'auteur

BROUILLETTE B. : Un pionnier de la géographie au Canada français. R.C.G., 1950, n°1-2, pp 95-96

ROUILLARD E. : Une perte pour la géographie canadienne. B.S.G.Q., sept.-oct. 1922, vol. 16, n°4, p. 195.

MORISSONNEAU C. : La société de géographie de Québec. Québec, P.U.L., 1971, pp. 125-129

3) Principaux articles et ouvrages de l'auteur

- Géographie vivante. Revue Trimestrielle Canadienne, août 1917.
- Où faut-il coloniser ? B.S.G.Q., sept.-oct. 1917, pp 271-276.
- Quelques réflexions sur l'histoire de la géographie. B.S.G.Q., 1919, n°1, pp 33-41, n°2, pp 101-104, n°4 pp 222-228.
- La découverte de la terre, B.S.G.Q., sept. 1920, nov. 1920, janv.-fév. 1921, mars 1921.
- Pour qu'on aime la géographie. Montréal, Ducharme, 1921.
- Géographie générale. Beauceville, L'Eclaireur limité, 1924.
- Etudes géographiques au Canada. Revue Trimestrielle canadienne, déc. 1931, pp 424-433.

4) Sources non imprimées

- Correspondance de E. Miller avec E. Rouillard, Archives de la Société de Géographie de Québec, Québec, Université Laval.

5- Articles sur l'histoire de la géographie au Canada englobant le Québec.

CLARK A.H. : Geographical knowledge of Canada since 1945. Geographical Review, avril 1950, pp. 285-308.

DAGENAIS P. : Caractères de l'activité géographique au Canada, RCG, 1953, vol. VII, pp 3-24.

DOBSON M.R. : Geography in Canadian universities. Ottawa Geographical Branch, 1950, 55 p.

FRASER J.K. : Activities of the geographical branch in northern Canada, 1947-1957. Arctic, 1957, vol. 10, pp. 244-50.

MILLER E. : Etudes géographiques au Canada. Revue trimestrielle canadienne, déc. 1931, pp. 424-433.

NICHOLSON N.L. : Canada and the IGU. CG, 1959, n°14, pp. 37-41.

NICHOLSON N.L. : Geography in the civil services of the federal, provincial and municipal governments of Canada. CGQ, 1959, n°6, pp. 123-130.

ROBINSON J.L. : Growth and trends in geography in canadian universities. CG, 1967, vol. XI, n°4, pp. 216-229.

SCHOTT C. : Die Geographie in Canada. Erdkunde, 1953, Band VII, n°3, pp. 229-232.

STAMP L.D. : Geography in canadian universities. Ottawa, Canadian Social Science Research Council, 1951, 75 p.

WATSON J.W. : Canada's geography and geographies of Canada. The canadian cartographer, 1968, 5 (1), pp. 25-36.

6- Numéros spéciaux de certaines revues comportant des recensions de la géographie québécoise ou canadienne :

DUMONT F., MARTIN Y. : Etat de la recherche sur le Canada français. RS, 1962, vol. III.

BGAF, 1966, n°10 (la géomorphologie du Québec).

CG, 1967, vol. XI, n°4 (toutes les branches de la géographie canadienne).

B – Principales sources bibliographiques

1- Publications des ministères fédéraux

Geographical Branch, Department of Mines and Technical surveys

- Bibliography of periodical literature on canadian geography 1930-1955. Ottawa, Queen Printers, 1959 (Bibliographical series n°22).
- Canadian maps 1949-1954. Ottawa, 1956 (Bibliographical series n°16)
- Canadian urban geography. Ottawa, 1954 (rev. 1957) (Bibliographical series n°13).

Direction générale des terres, ministère de l'environnement

- Liste des thèses et dissertations sur la géographie du Canada. Ottawa, 1972, étude géographique n°51.

2- Publications du gouvernement du Québec

- Bibliographie sur le Nouveau Québec. Québec, Ministère de l'Industrie et du Commerce, Service de la Géographie, 1955.

3- Autres sources :

- Répertoire de la géographie canadienne /directory of canadian geography. Ottawa, Comité national canadien de géographie, 1972.

C - Annexes bibliographiques particulières

1- Quelques publications géographiques québécoises antérieures à 1910.

BOUCHETTE Joseph – Description topographique de la province du Bas-Canada, Londres, 1815.

BOUCHETTE Joseph – The British Dominions in North America, Londres, Longeman, 1832, 2 vol.

BAILLAIRGE Charles – Hudson's Bay. Proposed utilization of its land and water resources. Québec. Literary and historical society, 1895.

BUIES Arthur – Le Saguenay et le bassin du lac Saint-Jean, ouvrage historique et descriptif, Québec, Léger Brousseau, 1880.

BUIES Arthur – L'Ontaouais supérieur
La Vallée de la Matapédia
Au portique des Laurentides, une paroisse moderne
La province de Québec, 1900.

GARNEAU Adolphe – Précis de géographie 1912.

GIBSON T.A. – Geography of Canada, Montréal, New-Ramsay, 1885.

ROUILLARD E. – La colonisation dans les comtés de Témiscouata, Rimouski, Matane, Bonaventure, Gaspé. s.l. s.éd., 1899.

2- Bibliographie détaillée sur la question du langage

a) Ouvrages et articles sur la toponymie

Toponymie : n° spécial des Cahiers de Géographie de Québec, sept. 1966, n°20

BEAUREGARD L. – Toponymie de la région métropolitaine de Montréal, Québec, Ministère des Terres et forêts, commission de géographie, 1968, 225 p.

BROCHU H. – Normes et principes généraux de toponymie. Québec, les éd. Ferland, 1962, 16 p.

DIONNE J.C. – Pour un emploi rationnel des termes géographiques appliqués aux littoraux de l'Arctique canadien. C.G. 1963, vol. 7, n°3, pp. 116-131.

DORION H. – Contribution à la choronymie arborigène de la Côte Nord, Québec, Institut de Géographie, 1967, 208 p.

GRENIER F. – Les noms de lieux de la Beauce. T.I.G.U.L., 1965, n°15, 99 p.

HAMELIN L.E. – Noms de régions. CGQ, 1966, n°20, pp. 253-262.

MAGNAN H. – Dictionnaire historique et géographique des paroisses, missions et municipalités de la province de Québec. Arthabasco, 1925, 737 p.

POIRIER J. – Toponymie, méthode d'enquête. Québec, 1965.

POIRIER J. – Problèmes généraux de toponymie au Québec, CGQ, 1966, n°20, pp. 227-230.

b) Ouvrages et articles sur le vocabulaire géographique.

HAMELIN L.E. – Le dictionnaire des glaces flottantes. Québec, 1959.

HAMELIN L.E., DORION A. – Réflexions méthodologiques sur le langage géographique, Québec, Université Laval, 1966.

HAMELIN L.E., CLIBBON P.B. – Vocabulaire périglaciaire bilingue. CGQ, 1962, n°12, pp. 201-226.

LAVERDIERE C. – Le vocabulaire de la géomorphologie glaciaire. RGM, 1965, vol. XIX, n°1 et 2, pp. 129-131.

VILLENEUVE P.Y. – Un paradigme pour l'étude de l'organisation des sociétés, CGQ, sept. 1972, n°38, pp. 199-211.

Annexe : Répartition des articles du Géographe canadien et du Geographical Bulletin

Sujet des articles	Géographe Canadien 1959-69		Geographical Bulletin 1951-67	
	Nombre	%	%	Nombre
GEOMORPHOLOGIE	28	17	51	80
dont glaciaire	13			19
glaciologie	1			19
périglaciare	3			17
littorale	3			5
régionale	3			15
autre	5			5
CLIMATOLOGIE	13			5
BIOGEOGRAPHIE	6			6
HYDROLOGIE				7
TOTAL GEOGRAPHIE PHYSIQUE	47	29	62	98
TOTAL GEOGRAPHIE HUMAINE	87	54	30	47
dont agraire	10			5
rurale	3			1
culturelle	3			1
économique	7			4
historique	13			2
industrielle	8			4
planification	5			
politique	5			
population	3			3
récréation	4			
ressources	4			
transports	6			8
utilisation du sol	1			13
urbaine	15			4
autre				2
GEOGRAPHIE REGIONALE	3			1
CARTOGRAPHIE PHOTOS AERIENNES	2			9
ENSEIGNEMENT	3			1
GEOGRAPHIE	15			
GEOGRAPHIE APPLIQUEE				
STATISTIQUES GEO- QUANTITATIVE	4			
TOPONYMIE				1
TOTAL	161			157

TABLE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Composition du Comité national canadien de l'U.G.I. en 1946 :	34
Tableau 2 : Evolution du nombre d'enseignants en géographie de 1949 à 1969.....	38
Tableau 3 : Nombre d'étudiants inscrits à Mc Gill en géographie, de 1961 à 1969.....	40
Tableau 4 : Tableau récapitulatif des principales créations en géographie.....	43
Tableau 5 : participation des géographes du Québec aux Congrès internationaux de géographie.	44
Tableau 6 : Enseignants de géographie à l'Université de Montréal.....	55
Tableau 7 : Nombre de crédits donnés par des géographes à l'Université de Montréal	56
Tableau 8 : Professeurs invités au département de géographie de l'Université Laval.....	57
Tableau 9 : Lieu d'obtention du Ph D des enseignants canadiens dans les quatre universités francophones du Québec.	59
Tableau 10 : Origine des références bibliographiques des thèses soutenues à Montréal (sources statistiques et gouvernementales non comprises)	66
Tableau 11 : Evolution de la répartition des compte-rendus de deux revues québécoises selon le pays d'édition des ouvrages.	68
Tableau 12 : Origine et lieux de formation des enseignants en géographie de Mc Gill (1949-1969).....	71
Tableau 13 : Profession en 1972 d'anciens étudiants en géographie de Mc Gill.....	72
Tableau 14 : Répartition des thèses de maîtrise et de Ph D selon leur thème d'étude (1948-1971).....	110
Tableau 15 : Lieux étudiés par thèses de géographie québécoises et ontariennes	114
Tableau 16 : Répartition par sujets des articles des Cahiers de Géographie (1956-71) de Québec et de la Revue de Géographie de Montréal (1947-71)	116
Tableau 17 : Lieux étudiés par les articles des Cahiers de Géographie de Québec et de la Revue de Géographie de Montréal.....	117
Tableau 18 : Comparaison des sujets et lieux étudiés par les articles de revues de géographie québécoises et canadiennes.	118
Tableau 19 : Profession en 1972 de géographes québécois selon leur lieu de formation	165
Tableau 20 : Evolution de l'emploi des géographes	166

TABLE DES MATIERES

AVANT PROPOS.....	2
INTRODUCTION.....	3
Livre I - Les moments de l’histoire.....	6
Chapitre 1 – Les précurseurs.....	8
1- La « protohistoire ».....	8
2- La géographie dans l’enseignement primaire et secondaire.....	11
3- La Société de Géographie de Québec.....	13
4- Les pionniers de la géographie.....	17
5- Les débuts d’une géographie universitaire.....	23
Chapitre 2 – Les grandes créations.....	29
1- La fondation des départements de géographie dans les Universités.....	29
2- Une nouvelle société de géographie.....	32
3- Des initiatives canadiennes.....	33
4- Raoul Blanchard initiateur.....	35
Chapitre 3 – Les développements.....	37
1- L’évolution récente.....	37
2- Le Québec et les congrès internationaux.....	44
CONCLUSION.....	47
Livre II - Les caractères généraux de l’évolution de la géographie québécoise.....	49
Chapitre 1 – Une science jeune.....	51
Chapitre 2 – Une science marquée par ses origines étrangères.....	54
1- L’influence française.....	55
2- L’influence anglaise.....	70
3- Les influences réciproques des géographies anglaise et française.....	77
Chapitre 3 – Une science marquée par le milieu américain.....	82
Chapitre 4 – Un cas exemplaire : la question du langage.....	90
Livre III - L’œuvre des géographes.....	94
Chapitre 1 – L’enseignement.....	96
1- Les programmes des universités (1948-1969).....	97
2- La géographie dans l’enseignement secondaire.....	104
Chapitre 2 – La recherche : analyse chiffrée des thèmes et lieux d’étude.....	108

1- Les thèses	109
2- Les articles de revue.....	116
Chapitre 3 – La recherche : quelques domaines.....	121
1- La géomorphologie	122
a) Le développement de la géomorphologie, les principaux travaux.....	122
b) Les géomorphologues	129
c) Géomorphologie et géographie	131
2- La géographie rurale	135
a) Transpositions et adaptations	135
b) Le milieu rural en question	140
c) Vers une géographie appliquée	143
3- La géographie urbaine.....	144
4- La géographie régionale.....	151
a) La place de la géographie régionale.....	151
b) Les réflexions sur la région.....	152
c) La planification régionale	155
d) Région et pensée géographique	158
5- Le Nord	160
Chapitre 4 – Le géographe dans la société.....	164
1. L'intervention des géographes dans la société.....	164
2. Que vaut cette intervention ?.....	167
3. Quel doit être le futur rôle du géographe ?.....	168
CONCLUSION	170
BIBLIOGRAPHIE	174
Annexe : Répartition des articles du Géographe canadien et du Geographical Bulletin	182
TABLE DES TABLEAUX.....	183
TABLE DES MATIERES	184